

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DU MEXIQUE,
OU DE LA
NOUVELLE ESPAGNE,
PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

SIXIEME ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE DES CHAPITRES

contenus en ce Volume.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de ſe montrer en public, en allant à ſes Temples & à ſes divertiſſements ordinaires. Cortez prend quelques meſures qu'il jugeoit néceſſaires. On doute ſi les Eſpagnols entreprirent en ce temps-là d'abattre les Idoles dans la Ville de Mexique.

MOTEZUMA ſe rendit ainſi volontairement priſonnier des Eſpagnols; & il s'en fit aimer par ſa complaiſance & par

sa libéralité. Ses domestiques même ne le reconnoissoient plus à ce caractere de douceur & de modération, qu'il sembloit avoir tiré de sa fréquentation avec les étrangers, & qui étoit si éloigné de son tempéramment. Il autorisoit par tous ses discours & par toutes ses actions, la sincérité de son cœur; & lorsqu'il crut avoir acquis & mérité la confiance du Général, il résolut de la mettre à l'épreuve, en lui demandant la permission d'aller quelquefois visiter ses Temples. Ce Prince donna sa parole de revenir exactement à sa prison; car c'est ainsi qu'il l'appelloit, hors de la présence de ses domestiques. Il dit à Cortez: » Que pour son honneur propre, » & pour l'intérêt des Espagnols même, il » desiroit se montrer à son peuple, parce- » qu'on commençoit à croire qu'il étoit » retenu par violence, maintenant que le » sujet de sa détention ne subsistoit plus, » après le supplice de Qualpopoca. Qu'ainsi » il y avoit lieu d'appréhender quelque » soulevement dont le peuple seul ne seroit » pas capable, si l'on n'y apportoit prom- » ptement du remede, par cette apparence » de liberté «. Cortez entrant dans ses raisons, & souhaitant aussi donner quelque satisfaction aux Mexicains, répondit très civilement à ce discours: » Qu'il avoit » une entiere liberté de sortir quand il lui » plairoit, & que la permission qu'il en de- » mandoit, venoit d'un excès de bonté, » puisque tous les Espagnols, & le Général

» même, n'étoient là que pour lui obéir ». Néanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, sous prétexte que les Espagnols estimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver si tôt.

Le sujet de la sortie de Motezuma pour aller à ses temples, donna quelques scrupules au Général : sur quoi, afin d'en tirer le parti le plus raisonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dès ce jour-là il aboliroit les sacrifices du sang humain. On se contenta de remédier ainsi à la partie la plus criminelle de ces abus, parcequ'il n'étoit pas encore temps de s'attacher à leur entiere guérison; & lorsqu'on ne peut aspirer tout d'un coup à ce qui est le meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en surmonter les inconvénients piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut, & en effet il fit défendre par tous ses temples l'usage de ces sacrifices : & quoiqu'on doute s'il observa lui-même sa défense, au moins il est constant qu'ils cesserent d'être publics, & si l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on se cachoit.

La premiere visite de l'Empereur fut rendue au principal Temple de Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec soi quelques Espagnols, qu'il nomma & choisit lui-même prudemment; avant

qu'on les lui eût donnés, pour lui ſervir de gardes, ou de témoins. Le peuple célébra cette premiere vue de ſon Prince, par de grandes réjouiſſances; chacun en témoigna ſa joie par ſes démonſtrations qui compoſoient leurs applaudiſſements. Ce n'eſt pas qu'ils l'aimaſſent, ou qu'ils euſſent perdu le ſouvenir de l'oppreſſion dont il les chargeoit; mais le devoir faiſoit en cette rencontre l'office de la volonté, & l'éclat d'une Couronne ſe fait reſpecter juſques ſur le front d'un tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majeſtueux, & avec quelque marque de reconnoiſſance. Ce jour-là il parut libéral juſqu'à l'excès, par pluſieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des diſtributions entre le menu peuple. Il monta au Temple, appuyé ſur les bras des Sacrificateurs, & s'acquita des devoirs les moins ſcandaleux du culte qu'il rendoit à ſes Idoles; après quoi il revint au logement des Eſpagnols, à qui il fit de nouveaux compliments, en leur faiſant comprendre que le dégagement de ſa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaiſir de vivre avec ſes amis.

Depuis ce temps là, Motezuma ſortit librement, quelquefois pour aller au palais où ſes femmes avoient leur logement, d'autres pour viſiter ſes temples ou ſes maiſons de plaiſir; il rendoit néanmoins au Général cette eſpece de déférence, de lui

demander sa permission, ou de le mener avec soi, lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de cérémonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer : au contraire, les Mexicains s'accoutumerent enfin à considérer cette persévérance, comme une faveur qu'il faisoit aux étrangers ; en sorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au Général, & rechercher son crédit, afin d'obtenir des graces du Prince ; & tous les Espagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des présens & des respects de tout le monde (avanture ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les sollicitations érigent toujours en Idoles les favoris).

Dans l'intervalle de cette espece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir sa sureté, & avancer ces vastes & sublimes desseins qu'il sentoit naître dans son cœur, sans qu'il se proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler jusqu'où il étoit appellé par la flateuse obscurité d'une si belle apparence. Aussi-tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Escalante, & que le supplice de Qualpopoca eût rendu les chemins libres, le Général nomma pour Gouverneur Gonzal de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de sa personne en cette

conjoncture un Officier brave & d'un grand mérite, Cortez envoya à Vera-Cruz un soldat particulier, nommé Alonse de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marqués dans les mutineries passées. On crut que le Général l'employoit afin de lui donner quelque satisfaction, & de l'éloigner : néanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une place qu'il devoit conserver comme une retraite, & comme un rempart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'île de Cuba. La présence de cet Officier auroit pû produire de grands inconvénients, si les vaisseaux que Velasquez avoit envoyés, afin de soutenir & de pousser ses anciennes prétentions, fussent arrivés un peu plutôt : mais le procédé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne ; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des habitants & des voisins de la ville de Vera-Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voyages, pour faire amener de Vera-Cruz la mâture, les voiles, la ferrure & les autres agrés des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac; ne pouvant oublier le discours

que les Tlaſcalteques lui avoient rapporté touchant la rupture des ponts & des chauſſées. Il parvint inſenſiblement à faire ſouhaiter à l'Empereur de voir ces vaſtes embarcations dont les Eſpagnols ſe ſervoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement; ce fut là le prétexte ſpécieux de cette nouveauté. On diſoit à Motezuma, qu'*ils faiſoient travailler le vent quand il leur plaiſoit. afin de ſoulager les rameurs*, & on ne pouvoit leur apprendre ce ſecret ſans démonſtrations, parceque les Mexicains ignoroient abſolument l'uſage des voiles; & l'Empereur croyoit qu'il yalloit de ſa grandeur que ſes matelots ſe rendiſſent habiles en cet art. On eut bien-tôt tout ce que l'on ſouhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commenca la fabrique par le moyen de quelques Charpentiers de navires qui avoient paſſé avec Cortez en qualité de ſoldats. Les Charpentiers de la ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein néceſſaire à la conſtruction du corps de ces bâtiments, ſuivant les ordres de Motezuma. Ainſi les brigantins furent achevés en peu de temps, & l'Empereur voulut en faire lui-même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Eſpagnols, afin de s'inſtruire plus exactement de tous les ſecrets de cette navigation.

Pour ce ſujet il fit préparer une célebre chaſſe en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres, afin

de ſe donner tout le temps néceſſaire à ſes obſervations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le ſuivoient ordinairement, parurent ſur le lac, remplis de ſes Officiers & des Chaſſeurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'eſpérance de donner une grande réputation à la légéreté de leurs bâtiments, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroiſſoient peſans & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-temps en cette erreur; les brigantins qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plutôt déployé les voiles & mis les rames en l'eau, qu'ils laiſſerent bien loin derriere eux cette flotte de canots avec une ſurpriſe extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agréments particuliers pour les Eſpagnols, qui, outre les divertiſſements de la chaſſe, dont la nouveauté & les divers incidents redoublerent le plaiſir, furent encore régalés d'un ſuperbe feſtin par l'Empereur. Il ſe plut tellement à railler ſes Canoteurs ſur les vains efforts qu'ils avoient faits en voguant après les brigantins, qu'il ſembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Eſpagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les maiſons flotantes. La nouveauté fit ſon effet ordinaire dans les eſprits : ils admiroient ſur-tout le maniement du timon & des voiles ; qui ſelon leur penſée comman-

doient aux vents & aux eaux. Les plus éclairés louerent cette invention comme un ſecret de quelque art qui excédoit la portée de leur eſprit, & le vulgaire la conſidéra comme l'effet d'une ſcience ſurnaturelle ou d'un empire ſur les Eléments. Ce qui en réſulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudiſſement général ces brigantins, dont la conſtruction avoit bien d'autres vues, & cette précaution du Général eut ſa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choſes, puiſqu'il exécuta ce qui lui étoit avantageux, & qu'il acquit aux Eſpagnols un nouveau degré d'eſtime.

Au même temps, le Général ſuivant ſa vigilance & ſon activité ordinaire, prenoit d'autres meſures. Il inſinuoit dans l'eſprit de Motezuma, & des Nobles qui lui faiſoient la cour, des ſentiments d'eſtime & de vénération pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il louoit la clémence de ce Monarque, il vantoit ſon pouvoir; & ces diſcours coulés avec adreſſe, firent une ſi douce impreſſion ſur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à ſouhaiter paſſionnément l'alliance qu'on leur propoſoit, & & le commerce avec les Eſpagnols, comme une choſe avantageuſe à l'Etat. D'ailleurs Cortez faiſoit un fond de lumieres & de connoiſſances importantes à ſon deſſein, ſans qu'il parût avoir d'autre motif, que celui d'une pure curioſité dans la converſation. Il s'informoit de la grandeur &

des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes, des rivieres, & des mines les plus considérables; de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus assurés : si éloigné en apparence du moindre dessein en ces observations que le simple hasard lui faisoit tomber dans l'esprit, que Motezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistés de quelques savants en cette connoissance, une espece de Carte Géographique, qui représentoit l'étendue de son Domaine; sur quoi il fit remarquer à Cortez toutes les singularitées dignes de quelque attention; même il permit que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaisseaux. Cortez lui proposa cette reconnoissance, sous prétexte de porter à son Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus considérable en cet Empire; & Motezuma n'agréa pas seulement la chose, il nomma des soldats qui devoient accompagner les Espagnols, & dépêcha par-tout des ordres, afin de leur procurer les passages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient savoir; ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquiétude, & que son intention s'accordoit parfaitement avec ses paroles.

Quoique les nouveautés fussent extrê-

mement à craindre en cette saison, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité, néanmoins nos Historiens rapportent ici une résolution des Espagnols si imprudente & si mal concertée, que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'ayons point de raisons pour la supprimer. Bernard Diaz assure donc qu'on se détermina en ce temps-là à mettre en pieces toutes les Idoles du Mexique, & à convertir en une Eglise le principal Temple de cette Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelquefois avec ce premier Auteur sur ce qui paroît le moins vraisemblable, avoit déja avancé la même chose. Ils assurent que les Espagnols sortirent dans la résolution d'exécuter ce projet, malgré les prieres & la résistance de Motezuma; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville se souleva pour défendre ses Dieux: on ajoute que cette émotion dura quelque temps, sans aller jusqu'aux voies de fait; & qu'enfin la considération du bien public & de la paix, obligea nos gens à laisser les Idoles en repos, en se contentant de préparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel où on mit la Croix de Jesus-Christ, & une Image de sa très sainte Mere, & où on célébra la Messe, qui fut chantée solemnellement; que cet Autel y demeura long temps sur pied par les soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous

les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette relation, & la pousse encore plus loin par quelques circonstances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornements de la narration, si tant est que la rhétorique de l'Histoire se mêle d'en employer quelques-uns. Il nous représente une Procession fort dévote, quoique faite avec les armes à la main, exprès afin d'accompagner les saintes Images jusqu'au Temple. Il récite au pied de la lettre, où il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix, & il étale une espece de miracle produit en faveur de la dévotion du Général. Il semble que cet homme anime son zele, pour nous persuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émûrent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluie, & qu'ils accoururent au logis du Général, avec une impétuosité qui tenoit un peu de la sédition. Il crioient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinités étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de son Dieu, une pluie abondante en peu d'heures, & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du Général; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration l'Empereur & tous ses Sujets.

On ne fera point de réflexions sur l'em-

barras où Cortez ſe jetta, en ſe rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la vérité de ſa Religion : cela pouvoit naître de l'ardeur de ſon zele ; & le merveilleux du ſuccès ne doit point nous ſurprendre, puiſqu'il ſe peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cete foi vive, avec laquelle on mérite & on obtient les miracles. Mais ce fait heurte ſi fort la droite raiſon, qu'on lui accordera difficilement ſa croyance, ſi l'on conſidere les lumieres du Général, & le génie & la ſcience du Pere Olmedo. On ſuppoſe néanmoins, que l'entrepriſe d'abatre les Idoles des Mexicains en la maniere & au temps que ces Auteurs le marquent, ait eu le ſuccès qu'ils lui attribuent ; cependant elle nous fournit diverſes conſidérations, qui nous obligent au moins à douter ſi elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puiſqu'il eſt permis à un Hiſtorien de haſarder quelquefois ſon ſentiment ſur les actions qu'il rapporte, ne peut-on pas croire que ce qui avoit été ſi difficile à Cozumel, devoit être impoſſible dans une Ville ſi peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma, & la tranquillité dont on jouiſſoit alors rouloit ſur la bienveillance qu'il témoignoit aux Eſpagnols ; cependant il n'avoit donné aucune eſpérance de recevoir les vérités de l'Evangile ; au contraire il avoit toujours la même obſtination en ſon attachement aux erreurs

de l'Idolatrie. Celui des Mexicains étoit encore plus ferme à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible, & ils avoient alors une grande disposition à se soulever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-temps contre la volonté de Motezuma? Si l'on considere le but de cette expédition, on ne le trouvera ni solide ni raisonnable. Faut-il commencer par le débris des Idoles à détromper les Idolâtres, & traiter une cérémonie extérieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion? On ne se contente pas de placer des saintes images en un lieu impur & abominable, on les commet encore à la discrétion des Sacrificateurs Idolâtres, exposées à leurs irrévérences & à leurs sacrileges, & on va célébrer le divin Sacrifice de la Messe au milieu des infâmes simulacres du démon. Voilà les attentats que Herrera qualifie une action mémorable : c'est au lecteur à décider sur cette qualité; pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme ne nous fournissent aucune raison qui puisse sauver ces inconvénients; & sans rien prononcer sur la vérité de cet événement, on voudroit seulement qu'un procédé aussi irrégulier que celui qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'histoire à des vérités qui paroissent incroyables.

CHAPITRE II.

On découvre une conſpiration qui ſe formoit contre les Eſpagnols par le Roi de Tezeuco. Motezuma l'appaiſe par ſon adreſſe & par les avis de Cortez & châtie celui qui étoit l'Auteur de la trahiſon.

L'ENTREPRISE des Eſpagnols roula dès ſes commencements ſur des accidents qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquiétude ſe ſuccédoient tour à tour ; l'eſpérance l'emportoit quelquefois ſur les obſtacles qui ſe préſentoient, & d'autres fois la confiance faiſoit renaître les périls ; parceque tous les deſſeins des hommes & leurs ſuccès, ſont naturellement ſujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaiſon ſi étroite qu'ils ſe ſuivent de bien près, & nous devons croire que cette inſtabilité étoit néceſſaire pour corriger le déſordre de nos paſſions.

L'aveuglement des Payens attachoit cette viciſſitude à la révolution d'une roue imaginaire, formée de l'enchaînement des ſuccès heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit réglé par un certain fantôme indiſcret & volage qu'ils appelloient fortune, abandonnant ainſi à la diſpoſition du haſard leurs deſirs & leurs craintes,

quoiqu'en effet ce ſoit en vertu des ſages décrets de la divine providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & conſtant en cette vie, afin qu'on poſſéde l'un & qu'on ſouffre l'autre avec modération, & que notre entendement s'éleve juſqu'au ſéjour des bienheureux, pour y trouver quelque choſe de réel & d'aſſuré.

Les Eſpagnols avoient aſſez de preuves de la bonne volonté de Motezuma & de l'eſtime de ſes ſujets; cependant, au même temps qu'ils jouiſſoient d'un repos ſi favorable, il s'éleva une tempête qui penſa déconcerter toutes les meſures de leur Général. Elle fut excitée par Cacumazin, neveu de Motezuma, Roi de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince en la fleur de ſon âge avoit beaucoup d'ambition & peu de jugement, & ſur le conſeil de ſes ſeules paſſions, il forma le deſſein de s'acquérir une gloire immortelle entre ceux de ſa nation, en attaquant les Eſpagnols, ſous prétexte de rendre la liberté à ſon Souverain. Sa dignité & la nobleſſe de ſon rang lui paroiſſoient des titres aſſez avantageux pour lui faire eſpérer la Couronne de l'Empire à la premiere élection, & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près. Sa premiere démarche fut de ſaper inſenſiblement les fondements du reſpect & de l'eſtime qu'on avoit pour Motezuma,

en insinuant que c'étoit par pure bassesse & faute de courage que ce Prince demeuroit dans une sujetion indigne de son caractere. De là il passa à des accusations contre les Espagnols ; il représentoit *l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable ;* & il n'oublioit aucune des raisons qui pouvoient les rendre odieux & méprisables. Il répandit depuis cette semence de révolte entre ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique, & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits le confirma dans la résolution d'exécuter son dessein. Cacumazin assembla donc secrettement ses amis & ses parents en son Palais, où se trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de réputation, & qui outre le grand nombre de gens de guerre dont ils étoient suivis, se piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce prince leur fit un discours soutenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zèle désintéressé à son ambition. Il exagéra » l'état misé-
» rable où l'Empereur se trouvoit, pa-
» roissant avoir perdu jusqu'au souvenir de
» sa propre liberté, & l'obligation qu'ils

» avoient tous, comme de fideles sujets; » de conspirer à le tirer de cette indigne » servitude. *Il prouva la sincérité de son zele* » *par* les liens du sang qui l'obligeoient à » prendre part aux disgraces de son oncle. » *Après cela Cacumazin se détachant contre* » *les Espagnols:* Qu'attendons-nous, *dit-il*, » mes parents & mes chers amis? Et » quand ouvrirons-nous les yeux sur la » honte de notre nation & sur la bassesse de » notre patience? Nous qui sommes nés » pour les armes, & qui établissons toute » notre félicité en la terreur que nous por- » tons dans l'ame de nos ennemis, nous » baissons la tête sous le joug honteux » d'une nation étrangere. Leur insolence » est un reproche à notre lâcheté, & ne » croît que sur le mépris qu'ils font de » notre tolerance. Considérons le progrès » qu'ils on fait en si peu de temps, & » nous reconnoîtrons bien-tôt notre mau- » vaise conduite, & ce que notre devoir » nous demande. Nous les avons vus se » jetter dans la ville capitale, fiers de » quatre victoires, où le peu de résistance » leur a laissé prendre le titre de vaillants. » Ils y ont fait une entrée triomphante en » dépit de l'Empereur, contre la volonté » de sa noblesse & de ses Ministres, & ils » ont introduit avec eux des esclaves révol- » tés contre nous, qui paroissoient devant » nos yeux les armes à la main à l'abri de » leur protection, foulant aux pieds la

» gloire des Mexicains, afin d'élever un » trophée à la vanité des Tlascalteques. Ils » ont ôté la vie à un Général de l'Empire » par un supplice public & scandaleux, en » usurpant sur les terres d'autrui le droit » des Magistrats & l'autorité de faire des » loix. Enfin, pour comble d'insolence ils » ont arrêté dans son logis même le grand » Motezuma. Ils l'ont enlevé par force de » son Palais; & non contents de lui don- » ner des gardes à notre vue, ils se sont » déchaînés jusqu'à cette indignité d'ou- » trager sa personne & sa Majesté, en le » chargeant des mêmes fers qu'ils font » porter à d'infames voleurs. Cela s'est » fait, nous le savons; mais qui pourra » le croire? Et le témoignage des yeux » même n'est-il pas récusable en cette » occasion? Quoiqu'enfin ce soit une vérité » pleine d'infamie pour nous qu'on doit » enveloper dans le silence, ou plutôt dans » un éternel oubli. Qu'est-ce donc, braves » Mexicains, qui peut maintenant vous » retenir? Votre Empereur est en prison, » & vous n'avez pas encore les armes à la » main? Cette image de liberté dont vous » l'avez vu jouir ces jours passés, n'est qu'un » passage trompeur par où ils l'ont conduit » à un esclavage encore plus honteux, » puisqu'ils regnent en tyrans sur son » esprit, & qu'il se sont emparés de sa vo- » lonté; ce qui est une espece de prison » la plus indigne d'un Souverain. C'est

» par-là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils
» nous commandent absolument, puisque
» celui qui est en droit de nous commander
» leur obéit. Vous voyez qu'il abandonne
» le soin de son Etat, qu'il n'est plus appli-
» qué à la conservation des loix, & que
» son cœur autrefois tout royal, n'a plus
» que la bassesse d'un esclave. Nous autres,
» sur qui l'Empire fonde son appui, nous
» devons prêter nos épaules en un besoin,
» afin d'empêcher sa chûte. Notre devoir est
» de joindre nos forces, d'exterminer ces
» nouveaux venus, & de mettre notre Em-
» pereur en liberté. Si nous lui déplaisons
» en desserrant un peu les liens de notre
» obéissance pour son avantage, il connoî-
» tra la bonté du remede quand il se verra
» délivré du mal; s'il ne le connoît pas,
» Mexique ne manque pas d'hommes dont
» la tête puisse remplir dignement la Cou-
» ronne; & il n'est pas le premier de nos
» Rois, qui pour ne sçavoir pas régner,
» ou pour régner avec négligence, a laissé
» tomber le sceptre de ses mains «. Cacu-
mazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroyables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la réserve du Prince Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au même degré que le Roi de Tezeuco, avoit aussi ses prétentions à la Couronne. Il pénétra le motif d'intérêt

qui faisoit agir son corival, & résolut de faire échouer son dessein, en remontrant qu'il étoit nécessaire & conforme à leur devoir d'en informer Motezuma, puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jetter les armes à la main dans une maison où il résidoit, avant que d'avoir mis sa personne en sureté, tant à cause du péril auquel il exposoit sa vie, que pour éviter la fâcheuse nécessité d'aller assommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette proposition comme étant impraticable; & Cacumazin ne put s'empêcher de brusquer Matalcingo qui souffrit cette injure, afin de l'entretenir toujours dans ses espérances. L'assemblée se sépara de cette maniere, après avoir marqué le jour & la forme de l'exécution, & recommandé le secret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration presque en même temps. Le premier en fut informé par un avis secret attribué au Seigneur de Matalcingo, & Cortez par le moyen de ses espions & de ses confidents. Ils se chercherent aussi-tôt, afin de se communiquer un secret de cette importance; & l'Empereur fut assez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva sa sincérité. Il rendit un compte exact à Cortez de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extrême colere contre son neveu & contre les autres conjurés, & il proposa de les châtier avec

toute la rigueur qu'ils méritoient : mais le Général après lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout par de certaines circonstances essentielles, répondit à Motezuma : » Qu'il avoit bien du dé» plaisir d'être la cause de ce soulevement » de ses Sujets, & que cette raison l'obli» geoit à prendre sur son compte le remede » qu'il étoit nécessaire d'y apporter; qu'ainsi » il venoit lui demander la permission de » marcher droit à Tezeuco avec les Espa» gnols, afin de prendre le mal à sa source, » & de lui amener Cacumazin pieds & » poings liés, avant qu'il se fût joint aux » aux autres Conjurés, & qu'il les poussât » dans la nécessité d'employer des remedes » plus violents «. Motezuma n'approuva point ce projet; au contraire il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des personnes aussi considérables dans son Etat. Il pria le Général de dissimuler son ressentiment pour l'amour de lui. Enfin il lui dit pour derniere résolution : » Qu'il » ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à pro» pos que les Espagnols fissent cette démar» che, crainte que l'aversion qui obligeoit » les Mexicains à vouloir se séparer d'eux, » ne se tournât en une opiniâtreté invin» cible : qu'il ne demandoit d'être assisté » que de leur conseil, afin de ranger ces

» rébelles à la raison; & que s'il en étoit » besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office » de médiateurs en cette affaire «.

Après quelques réflexions l'Empereur crut qu'il falloit essayer premierement les voies de la douceur; & que la dépendance de respect que son neveu avoit pour lui, pourroit appaiser son inquiétude, & le réduire à la raison, lorsqu'il lui représenteroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance pour lui signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & lui dire de celle du Général : » Qu'il souhaitoit » son amitié, & de le voir, afin de lui en » donner des témoignages effectifs «. Mais Cacumazin qui avoit déja rejetté les conseils de l'obéissance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma avec toute l'insolence d'un homme abîmé, & à Cortez avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le Général à demander une autre fois à l'Empereur la permission d'attaquer Tezeuco; mais Motezuma rejetta encore cette proposition, & dit à Cortez que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'il le laissât se conduire suivant son expérience, & la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance.

Dès ce moment il ne parla de cette action avec ſes Miniſtres, qu'avec une extrême réſerve, paroiſſant mépriſer le crime, à deſſein d'endormir le criminel. Il diſoit, *que cette audace de ſon neveu n'étoit qu'un emportement de jeuneſſe, un mouvement d'un étourdi ſans aucune expérience.* Cependant il dreſſoit une conjuration ſecrete contre le conſpirateur par le moyen de ſes propres domeſtiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le ſouvenir à la vue des préſens & des promeſſes qu'on leur fit. Motezuma obtint donc par cette voie, qu'ils ſe ſaiſiſſent durant la nuit de la perſonne de ſon neveu dans ſon propre logis, & qu'ils l'embarquaſſent ſur un canot qui étoit prêt. Il fut ainſi amené à Mexique, ſans qu'il pût ſe défendre; & l'Empereur laiſſa paroître alors toute ſa colere qu'il avoit tenue cachée : ainſi ſans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ſes excuſes, il le fit mettre ſuivant l'avis de Cortez dans la priſon deſtinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irrémiſſible, & digne du dernier ſupplice.

Un frere de Cacumazin ſe trouvoit alors à Mexique; il étoit heureuſement échapé peu de jours auparavant des mains de ce rébelle, qui avoit voulu le faire aſſaſſiner en trahiſon ſur quelques différends aſſez légers. Motezuma l'avoit reçu dans ſon

palais,

palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentiments de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement considéré des vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrace redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jetta les yeux sur lui; & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de lui donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de régner, après avoir conspiré contre son Souverain. Il représenta, » Qu'il n'y
» avoit point de sureté à punir du dernier
» supplice un criminel d'une si haute con-
» sidération, en un temps où les esprits des
» Nobles étoient en mouvement: qu'en le
» privant de sa dignité, on le puniroit d'un
» autre genre de mort qui feroit moins de
» bruit, & seroit néanmoins assez rigou-
» reux pour imprimer de la terreur à tous
» ses partisans; que le jeune homme qu'il
» lui proposoit avoit de meilleures inclina-
» tions: qu'il lui devoit déja la vie, &
» qu'il lui seroit encore redevable d'une
» Couronne, & d'autant plus engagé à re-
» conoître ce bienfait, qu'il avoit à le sou-
» tenir contre son frere. Qu'enfin par cette
» disposition l'Empereur donnoit par avan-
» ce le Royaume à celui qui en devoit hé-
» riter, & conservoit à son sang la dignité

» de premier Electeur, qui étoit d'un si
» grand prix dans l'Empire «.

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi-tôt à son conseil, où on donna de grands éloges à la justice & à la clémence de l'Empereur : sur quoi les Ministres dresserent un décret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossédé de toutes ses dignités, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce pays-là, & son frere nommé pour lui succéder au Royaume & à l'Electorat. Après quoi Motezuma fit venir le nouveau Roi ; & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques cérémonies, il lui fit un discours où il paroissoit de la Majesté, réduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidélité ; à quoi il ajouta en présence de toute l'assemblée, *qu'il avoit pris cette résolution par le conseil de Cortez*, afin de faire comprendre à ce Prince qu'il étoit redevable de sa Couronne au Général. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation ; la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bienfait de cette nature : mais il est bon de remarquer les soins que Motezuma se donnoit pour inspirer à ses peuples des sentiments favorables aux Espagnols & à leur Général.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre possession du Trône à Tezeuco, où il fut

reçu & couronné avec de grandes acclamations & une extrême joie. Chacun s'empressoit à célébrer son exaltation, les uns par amour pour sa personne & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgraces, les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin, & tous ensemble, afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui punissoit les coupables sans répandre du sang; & on l'attribua à l'élévation du génie des Espagnols, parcequ'on n'attendoit pas une semblable modération de celui de l'Empereur. Ce nouveau procédé fut d'une si grande conséquence pour ébranler les autres conjurés, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clémence de l'Empereur. Pour cet effet, ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du péril avec un nouvel éclat, en partie par son adresse, & en partie parceque les accidents mêmes lui furent favorables, puisque Motezuma crut lui être redevable du repos de son Etat : que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité, & qu'il trouva moyen de s'acquérir ceux mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligés.

CHAPITRE III.

Motezuma prend la résolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoitre le Roi d'Espagne pour le légitime héritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obéissance, & qu'on lui paie un tribut comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquérant.

LORSQUE le calme eut succédé à ces mouvements qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancements de frayeur que la mémoire du péril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même sur l'état auquel il se trouvoit. Il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour à sa Cour, & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoignoit : sur quoi il prit la résolution de se familiariser moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'extérieur. Il voyoit bien que le prétexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soulever, tournoit à sa confusion, puisqu'on attribuoit sa bonté à une bassesse d'esprit; & il y avoit des momens où il s'accusoit d'avoir donné occasion à ces murmures. Ce Prince sentoit la diminution de son auto-

rité, dont la jalousie tient toujours un poste fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les passions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ses sujets ne retombassent en de nouvelles inquiétudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de son retour: mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette proposition avec bienséance, parcequ'on n'ose faire un libre aveu de ces soupçons qui paroissent une espece de crainte. Motezuma fut durant quelques jours en ces irrésolutions, & conclut enfin qu'il devoit, préférablement à tout, renvoyer les Espagnols, & se délivrer de cet obstacle qui feroit toujours chanceler la fidélité de ses sujets.

Il prépara cette matiere avec beaucoup d'adresse, ayant prévenu toutes les réponses de Cortez avant que de lui déclarer ses intentions, & détruit toutes les raisons sur lesquelles il pouvoit fonder son retardement. Ce Prince attendit donc que le Général vînt le visiter, & le recut sans marquer aucun changement en ses actions ni en ses discours. Il fit tomber la conversation sur le sujet du Roi d'Espagne dont ils parloient souvent, appuyant sur la vénération qu'il avoit pour ce Monarque, & tournant adroitement le même sujet à son but: il dit, *qu'il avoit résolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de successeur*

de Quezalcoal, & de Seigneur propriétaire de l'Empire de Mexique. C'étoit en effet la résolution de Motezuma, & la seule chose qu'il dit comme il la pensoit, quoiqu'il ne prétendît pas alors en restituer le domaine au Roi; mais seulement éloigner Cortez, & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajouta donc : » Qu'il étoit prêt d'assem-
» bler la Noblesse de ses Etats, & de faire
» cet aveu en leur présence, afin qu'à son
» imitation ils rendissent tous l'hommage
» qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'é-
» tablissent par quelque contribution dont
» il avoit dessein de leur montrer l'exem-
» ple, ayant déja préparé des joyaux &
» d'autres présens de grand prix, afin de
» satisfaire de sa part à cette obligation;
» qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y
» contribuât de la sienne par tout ce qu'elle
» possédoit de plus précieux, & qu'il ne
» désespéroit pas qu'on n'en mît ensemble
» une quantité si considérable, que ce pré-
» sent pourroit paroître sans honte devant
» ce grand Prince, comme la premiere re-
» connoissance de l'Empire du Mexique «.

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même temps aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition, & même leur avarice. Elle visoit à leur retrancher tous les prétextes d'un plus long séjour à la Cour, avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sû

détourner cette vue avec tant d'adresse, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa libéralité sans la rejetter, & aussi sans l'enchérir, puisqu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs très satisfait d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander en la situation où ses affaires étoient. Il exaltoit parmi ses Officiers & ses soldats le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son tributaire. Il représentoit les richesses immenses qui pourroient accompagner cette nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nue, & qu'elle ne courût point le risque de passer pour incroyable. La vérité est qu'il ne pensoit pas alors à s'écarter un moment de son entreprise, & il ne lui paroissoit pas qu'il fût difficile de se maintenir, jusqu'à ce qu'on en eût appris l'état & le progrès en Espagne, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Motezuma lui témoignoit, sur les amis qu'il acquéroit tous les jours en cette Cour; enfin sur ces heureux succès qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes se placer sous sa main, ou par quelque cause supérieure, qui l'animoit à ne point borner ses espérances à la vue de tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à son but, & qui savoit l'art de délibérer à loisir sur ce qu'il vouloit exécuter sans remise, dépêcha promprement ses ordres pour assembler tous les Caciques de son Empire, suivant sa coutume, lorsqu'il se présentoit quelque affaire importante où la Noblesse devoit assister, sans faire citer les plus éloignés, afin de parvenir plutôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence. Ils se rendirent tous à Mexique en peu de temps, avec la suite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en si grand nombre, qu'il auroit pu donner quelques soupçons, si on en avoit ignoré le motif & l'usage. Motezuma les assembla dans l'appartement où il demeuroit ; & là, en présence de Cortez, qui fut appellé à cette conférence, avec ses Truchemens & quelques-uns de ses Capitaines, il leur fit un raisonnement qui leur apprenoit les raisons de la résolution qu'il avoit prise, & qui sauvoit adroitement la dureté de cette proposition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux assemblées, & que le Général n'assista point à la premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puisque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la seconde relation de son expédition, outre qu'il s'agissoit alors de le satisfaire, & de lui donner de la confiance ; ainsi ce n'étoit pas le temps de tenir des conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité, parceque les Nobles & les Ministres qui résidoient à la Cour y furent aussi présens; & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée, d'un air agréable & plein de majesté, commença son discours : il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur représentant *à quel point il les aimoit, & combien ils lui étoient obligés* : il les fit souvenir, *qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignités qu'ils possédoient*; & il établit sur ce principe, *l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, après l'avoir digéré par une mûre délibération, après en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.*

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'intéresser la Divinité en ses résolutions; & on le crut alors sur sa bonne foi, parcequ'il n'étoit pas extraordinaire que le démon le favorisât de ses réponses. Après avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, » l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expédition des Navatlaques, les prodigieux » exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la prophétie qu'il leur laissa » en les quittant pour marcher à la conquête des pays Orientaux, prédisant par

» une inspiration du Ciel, que ses descen-
» dants reviendroient quelque jour régner
» en ces provinces. *Après cela il posa
» comme un fait incontestable*, que le Roi
» des Espagnols, Souverain de ces régions
» orientales, étoit le légitime successeur de
» Quezalcoal : *ajoutant*, que ce Monarque
» étant celui qui devoit donner la naissance
» à ce Prince tant souhaité parmi les Me-
» xicains, promis tant de fois par leurs
» oracles & par les prophéties, pour les-
» quelles on avoit tant de respect, ils de-
» voient tous reconnoître ce droit hérédi-
» taire en sa personne, en rendant à son
» sang les hommages qu'en son absence on
» avoit déferés au droit d'élection. Que si
» le Roi d'Espagne étoit venu maintenant
» en personne, comme il avoit envoyé ses
» Ambassadeurs, lui-même qui leur par-
» loit, avoit tant d'amour pour la raison
» & pour ses sujets, que le plus grand bien
» qu'il pourroit leur procurer, seroit d'ê-
» tre le premier à se dépouiller de la dignité
» qu'il possédoit, en remettant à ses pieds
» la Couronne pour lui en laisser la dispo-
» sition absolue, ou pour la recevoir de sa
» main. Cependant comme il se sentoit re-
» devable à la bonté de ses dieux de lui
» avoir accordé le bonheur de voir arriver
» de son temps une connoissance si dési-
» rée, il vouloit être le premier à déclarer
» sa joie, qui ne pouvoit être trop empres-
» sée en cette occasion. Qu'il avoit donc

» résolu d'offrir dès ce moment son obéis-
» sance à ce Monarque, & de lui faire
» quelque service considérable, ayant des-
» tiné pour ce sujet les plus riches joyaux
» de son trésor. Qu'il souhaitoit que sa
» Noblesse suivît son exemple, non seule-
» ment en s'acquittant de la même recon-
» noissance, mais encore en l'accompagnant
» de quelque contribution de leurs biens,
» afin que le service étant plus grand,
» en parût plus éclatant aux yeux de ce
» Prince «.

Motezuma finit ainsi son discours, qu'il ne prononça pas néanmoins tout d'une suite; puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action, quand il vint à se déclarer vassal d'un autre Prince, la déclaration lui parut si outrée, qu'il demeura quelque temps sans trouver des termes propres à cette expression; & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vit quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains qui connurent son agitation, & la cause d'où elle procédoit, accompagnerent la douleur de leur Prince par des sanglots poussés avec moins de retenue, voulant, comme il sembloit, avec un peu de flaterie que leur fidélité fît du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler, afin de rassurer Motezuma, en disant : » Que l'intention de son Roi étoit
» fort éloignée de le déposséder de sa di-

» gnité, & qu'il n'avoit aucun dessein d'in-
» troduire une nouvelle forme de Gouver-
» nement en son Empire, puisqu'il ne de-
» mandoit présentement que l'éclaircisse-
» ment de son droit en faveur de ses des-
» cendants, à cause qu'il étoit si éloigné des
» régions qui composoient ce vaste Empire,
» & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on
» ne verroit peut-être arriver de très long-
» temps le cas dont leurs traditions avoient
» parlé «. Cette protestation rassura l'esprit de Motezuma; il reprit un air tranquille, & acheva son discours, ainsi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confusion s'emparerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. Elle leur parût disproportionnée & indigne de la majesté d'un Monarque si puissant & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir, ne sachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentiments du Souverain. Ce silence respectueux dura jusqu'à ce que le premier Magistrat, mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit : » Que tous les Nobles qui assistoient
» au Conseil, respectoient Motezuma
» comme leur Roi & comme leur Seigneur
» naturel & légitime, & qu'ils étoient dis-
» posés d'obéir avec empressement à ce
» qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il
» leur ordonnoit par son exemple, puis-

» qu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien » médité, & consulté avec le Ciel, & qu'ils » n'avoient point d'instrument plus sacré » que celui de sa voix, pour apprendre la » volonté des Dieux «. Tous se rangerent à cet avis : & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours qui n'étoit pas moins adroit que le premier: » Il remercia Motezuma & toute l'assistan- » ce de ce témoignage de leur bonne volon- » té, acceptant au nom de son Roi le ser- » vice qu'ils lui offroient «; & réglant ses compliments sur ce principe, qu'il ne falloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui lui est dû, se contente d'agréer l'exactitude de son débiteur.

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au Général, sur cet effort de la libéralité de ce Prince, & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoyer. Sur quoi il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit; parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces descendants de Quezalcoal établie entre les Mexicains, comme une vérité très constante, & une ferme persuasion que le Roi d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendants; l'hommage qu'ils lui rendoient ne paroissoit pas si irrégulier à Cortez, qu'il

dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette ſuppoſition il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il ſouffrit de ſe déclarer Vaſſal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on meſure l'extrême diſtance qui eſt entre la Souveraineté & la ſujetion : ce qui eſt, à la vérité, une de ces rencontres où l'eſprit peut être abbattu ſans faire tort à la grandeur de l'ame. Néanmoins on doit croire qu'encore que Motezuma regardât le Roi d'Eſpagne comme le légitime ſucceſſeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas deſſein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa vue étoit de ſe débaraſſer des Eſpagnols, & de gagner du temps, afin de prendre ſes meſures ſur le conſeil de ſon ambition, ſans faire beaucoup d'attention à ſa parole ; & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la diſſimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été néanmoins conſacré comme un art néceſſaire pour regner, par d'autres barbares en politique.

Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là reconnu comme le légitime ſucceſſeur héréditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples, & effectivement deſtiné par le Ciel à prendre une poſſeſſion plus réelle de cette Couronne. On dreſſa un Acte public de cette

Déclaration avec toutes les solemnités qui parurent nécessaires, suivant le style des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur, lui donnoit quelque chose de plus que le nom de Roi, & fut comme une mystérieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes, fondé sur une juste défense, ainsi qu'on le verra ensuite : circonstance particuliere en la conquête de Mexique, qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire ; outre les autres considérations générales sur lesquelles, en d'autres endroits, la guerre n'est pas seulement permise, mais encore juste & raisonnable, autant de fois qu'on la réduit aux termes d'un moyen nécessaire pour introduire l'Evangile.

CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les présents de l'Empereur & des Nobles. Motezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prépare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même-temps qu'il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivés à la côte.

MOTEZUMA n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à qu'il souhaitoit, résolu de

ménager jusques aux moments, afin de renvoyer plutôt les Espagnols; & sentoit un état violent en cette espece de sujétion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le présent qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joyaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins précieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors follement autant que les diamants; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: présent d'un cœur royal qui se sentoit oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les présents des Nobles Mexicains suivirent de près celui de leur Prince, sous le titre de Contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoi ils essayerent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obéissance qu'ils devoient aux ordres du Souverain; & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit

par ſon ordre au quartier des Eſpagnols. On nomma un Intendant & un Tréſorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit, & on aſſembla en peu de jours une ſi grande quantité d'or, qu'en réſervant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faiſant fondre le reſte, il monta à la ſomme de ſix cents mille marcs d'or en barres, de bon aloi, dont on tira le quint pour le Roi, & un autre quint pour le Général, d'un commun conſentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre ſur ſon compte les dépenſes publiques & néceſſaires à toute l'armée en général. Cortez mit encore à part la ſomme pour laquelle il ſe trouvoit engagé envers Diego Velaſquez, & ce qu'il avoit emprunté de ſes amis en l'isle de Cuba; le reſte fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois; mais on mit quelque différence entre les ſimples factionnaires; parceque l'on donna une plus grande récompenſe à ceux qui avoient témoigné moins d'inquiétude dans les mouvements qui s'étoient paſſés; équité dangereuſe, où la récompenſe eſt offenſante, & la comparaiſon odieuſe. Elle attira auſſi de grands murmures, & même des paroles inſolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parcequ'à la vue de tant de richeſſes ceux qui avoient le moins de mérite préten-

doient une récompense égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas satisfaire leur avarice; & il n'étoit pas à propos de publier les raisons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de discrétion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peser & à grossir ce que les pauvres soldats souffrirent en ce partage, jusqu'à rapporter comme de bons mots ce que celui-ci ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, sent plus le pauvre soldat, que l'historien. Néanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance & peu d'attention; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long-temps sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des soldats cessa par la libéralité que Cortez fit de son propre fonds à ceux qui se plaignoient; sur quoi ils donnent de grands éloges à la générosité & au désintéressement du Général, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur narration.

Aussi-tôt que Motezuma & les nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obéissance, que ce Prince avoit promis dans l'assemblée, il fit appeller Cortez, & prenant un air sévere, contre sa coutume, il lui dit: » Qu'il étoit à propos qu'il son-

» geât à s'en aller, puiſqu'il avoit reçu
» toutes ſes dépêches. Que tous les motifs
» ou les prétextes de ſon ſéjour ayant ceſſé,
» après avoir reçu une réponſe ſi favora-
» ble à ſon Roi, les Mexicains ne pour-
» roient ſe perſuader que Cortez n'eût
» des vues dangereuſes, s'ils le voyoient
» inſiſter ſans ſujet à demeurer à la Cour;
» ni lui ne pourroit plus ſoutenir ſon parti,
» du moment qu'il abandonneroit celui de
» la raiſon «. Cette maniere d'inſinuer ſes
volontés en peu de mots, & en forme de
menace, avec toutes les marques d'un
deſſein prémédité, ſurprit ſi fort le Gé-
néral, qu'il fut obligé d'appeller toute ſa
modération pour y répondre. Il reconnut
alors l'artifice des libéralités de Motezu-
ma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la
derniere aſſemblée, ce qui fit naître quel-
que mouvement en ſon cœur pour répli-
quer à ce Prince d'une maniere ferme, en
s'appuyant de cette ſupériorité de génie
qui lui donnoit quelque empire ſur ſon
eſprit. Soit qu'il n'eût que cette vue, ou
que voyant Motezuma parler avec tant de
hauteur, il ſoupçonna qu'il n'eût préparé
quelque ſecours de réſerve, Cortez ordonna
ſecretement à un de ſes Capitaines qu'il
fît prendre les armes aux ſoldats, & qu'il
les tînt prêts à recevoir ſes ordres; mais
une réflexion plus modérée étant venue à
ſon ſecours, il ſe détermina tout d'un coup
à témoigner de la ſoumiſſion aux volontés

de l'Empereur ; & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarrassé, *lorsqu'il l'avoit vu plus ému qu'à l'ordinaire, quoique ce qu'il lui ordonnoit fût si conforme à la raison.* Cortez ajouta : » Qu'il alloit songer à presser son départ. » Qu'il avoit déja préparé pour ce sujet » toutes les choses dont il avoit besoin ; » & que desirant exécuter ce dessein, sans » différer davantage, il avoit résolu de lui » demander congé de faire construire quel- » ques vaisseaux propres à une si longue » navigation, puisqu'il n'ignoroit pas la » perte de ceux qui l'avoient amené sur » les côtes de son Empire «. Il marquoit ainsi son obéissance lorsqu'il en suspendoit l'effet, & il gagnoit du temps en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa résolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obéir par la force même, s'il étoit nécessaire. Il est certain qu'il appréhendoit fort la réplique du Général, & qu'il ne vouloit pas rompre avec lui, qu'à toute extrémité ; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction, & loua sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en espéroit pas une pareille. Il se sentit obligé à Cortez de ce qu'il lui épargnoit une occasion de se brouiller avec lui, parcequ'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination, &

même quelque ſorte de reſpect. Ainſi ce Prince très content de ſe voir déchargé d'un grand ſujet de chagrin, dit au Général : » Qu'il n'avoit aucune intention de » précipiter le départ des Eſpagnols, ſans » leur fournir les choſes néceſſaires à ce » voyage. Qu'il donneroit ordre au plutôt » à la conſtruction des vaiſſeaux. Cepen» dant que Cortez ne devoit rien changer » à ſa conduite, ni s'éloigner de ſa per» ſonne, puiſqu'il ſuffiſoit pour la ſatis» faction de ſes Dieux & pour le repos de » ſes ſujets, qu'il eût marqué avec quelle » promptitude il ſouhaitoit obéir aux pre» miers, & complaire aux autres «. Le démon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en ſe ſervant de l'organe de ſes Idoles, pour l'irriter contre les Eſpagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mixicains, contre la ſoumiſſion qu'il avoit faite en ſe déclarant Tributaire d'un autre Prince, & il conſidéroit ce déchet de ſon autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour ſur les épaules de ſes Vaſſaux. Ainſi ce Prince ſe trouvoit combattu d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion ; & il ne ſe fit pas un effort médiocre, en accordant cette permiſſion au Général ; puiſqu'il n'avoit pas moins de vénération pour ſes Dieux, que de ſuperſtition pour l'Idole de ſon ambition.

On donna promptement les ordres nécessaires à la construction des vaisseaux. On publia le départ, & Motezuma fit commander à tous les charpentiers qui se trouvoient sur la côte, de se rendre à Ulüa, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduisît sans remise aux ateliers. Cortez de son côté affectoit de se retirer dans les termes de l'obéissance. Il dépêcha les ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des brigantins, & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec eux du port & de la qualité des vaisseaux, ordonnant qu'ils y employassent le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncés, & tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voyage qu'on avoit résolu; ce qui assoupit les inquiétudes dont les esprits étoient émus, & rassura au Général la confiance de Motezuma.

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en secret à Martin Lopez, né en Biscaie, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile qu'il étoit brave soldat; il lui recommanda de ne pas presser la construction des vaisseaux, & de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du temps, sans faire paroître de la négligence. Le but du Général étoit de se maintenir en cette

Cour ſous ce prétexte, & de ſe ménager du temps juſqu'au retour de ſes envoyés Portocarrero & Montexo. Il eſpéroit qu'ils lui ameneroient quelques ſecours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit beſoin pour la conduite de ſon entrepriſe, n'ayant jamais abandonné la réſolution de la pouſſer à bout; & en cas qu'il ſe trouvât forcé de ſortir de Mexique à la derniere extrémité, il avoit réſolu d'attendre ces ordres à Vera Cruz, afin de ſe couvrir des fortifications de cette place, & de s'appuyer du ſecours des nations de ſon alliance, pour faire tête aux Mexicains; admirable conſtance, qui ne ſe fortifioit pas ſeulement entre les difficultés préſentes, mais qui s'armoit encore contre les coups du haſard

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces meſures, & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du Général. Motezuma fut averti que dix-huit navires étrangers paroiſſoient à la côte d'Ulüa, & ſes Officiers en ce quartier-là lui envoyerent le portrait de ces vaiſſeaux, ſur les toiles qui leur tenoient lieu de miſſives, avec les figures des hommes qu'on avoit pu remarquer, & certains caracteres qui exprimoient les conjectures que ces Officiers avoient faites ſur les deſſeins de ces hommes qui paroiſſoient Eſpagnols, en un temps où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne ſait pas l'effet

que ce tableau fit sur l'esprit de Motezuma. Quoi qu'il en soit, il fit d'abord appeller le Général, & après lui avoir montré la peinture, il lui dit *que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage n'étoient plus necessaires, puisque des vaisseaux de sa nation étoient arrivés à la côte où il pourroit s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau avec plus d'attention que de surprise; & quoiqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit assez par les habits des soldats, & par le port & la fabrique des vaisseaux, pour ne pas douter qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjouir du retour de ses envoyés qu'il crut fort certain; & du secours qu'il espéroit d'un si grand nombre de vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite; & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante flotte vint traverser ses desseins; parceque sa maniere d'agir noble & sincere ne lui permettoit pas d'avoir d'autres pensées, & qu'un esprit droit & bien intentionné sent de la peine à tourner ses vues sur ce qui choque la justice & la raison. Sa réponse fut, *qu'il partiroit sans remise si ces navires retournoient bientôt en Espagne :* & sans paroître étonné que Motezuma eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parcequ'il connoissoit l'extrême diligence de ses couriers, il ajouta : » Que les Es-» pagnols qui demeuroient à Zempoala, ne

» tarderoient

» tarderoient pas à lui apprendre cette » nouvelle; & qu'alors on sauroit précisément la route & les desseins de cette » flotte; & on verroit s'il étoit nécessaire » de continuer la fabrique des vaisseaux, » ou si l'on pourroit s'en passer pour faire » le voyage «. L'Empereur approuva cet expédient, se rendant à la raison, & sachant bon gré au Général de son obéissance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bientôt après. Sandoval mandoit *que ces navires appartenoient à Velasquez, & qu'ils portoient huit cents soldats Espagnols, à dessein de combattre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.* Le Général reçut cette attaque imprévue en présence de Motezuma, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voyoit naître le danger d'où il attendoit du secours; la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts: peu ou point d'assurance du côté des Mexicains, & les ennemis sur la côte. Néanmoins il fit ce qu'il put pour rassurer son visage, il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les soldats; après quoi il se retira, afin de raisonner sans passion sur cet embarras, & avoir plus de liberté d'esprit pour courir promptement au remede.



CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce Général, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour réduire les Espagnols de Vera-Cruz.

NOUS avons laissé Diego Velasquez assiégé de soupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, sous le nom de trahison, le parti que celui ci avoit pris, de s'échapper aux violences dont on le menaçoit. Velasquez cherchoit sous ce titre à donner un honnête prétexte à sa vengeance, lorsqu'il reçut les lettres du Licencié Benoît Martin son Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non seulement en l'isle de Cuba, mais encore en toutes les terres qui se découvriroient, ou dont on feroit la conquête sous sa conduite. Son Chapelain lui apprenoit encore la bienveillance ou la reconnoissance dont l'Evêque de Burgos, Président des Indes, embrassoit & défendoit ses intérêts, contre les Envoyés de Cortez, qui en avoient été mal reçus : mais il lui donnoit avis en mê-

me-temps de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoyés, en leur donnant audience à Tordesillas, du bruit que les richesses qu'ils apportoient, avoit fait en Espagne, & des hautes idées que l'on avoit conçues de cette conquête, que l'on mettoit fort au-dessus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velasquez éleva ses pensées; les faveurs qu'il avoit reçues du Président, augmenterent sa présomption: & comme les passions croissent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles se voient soutenues par plus d'autorité, le Gouverneur se crut aussi d'autant plus engagé à se ressentir de l'offense qu'il croyoit avoir reçue, qu'il se regardoit alors avec un air de supériorité, qui lui persuadoit que ce sentiment qui naissoit d'une pure jalousie, ne regardoit que sa propre justification. Les applaudissements que l'on avoit donnés à Cortez, affligeoient Velasquez, & outroient sa patience; & quoiqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête si avancée, parceque les regles du devoir naturel à un Sujet, conservoient dans son cœur la place qui est due au service du Roi, néanmoins il ne pouvoit souffrir qu'un autre que lui en enlevât le mérite, qu'il regardoit comme son propre bien: mettant à si haut prix la part qu'il avoit eue au projet de cette expédition, qu'il

s'en attribuoit le nom de Conquérant, sans autre fondement; & se croyant maître si absolu de toute l'entreprise, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée jusqu'au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits lui-même.

Le Gouverneur, sur ces principes & ces visions, résolut de lever une armée, & de préparer une flotte, à dessein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le suivoient. Il acheta des vaisseaux, il enrôla des soldats, & courut lui-même par toute l'Isle de Cuba, visitant les habitations des Espagnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur représentoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on lui avoit fait; il leur partageoit par avance *les grands trésors qu'ils devoient tirer des Pays conquis, & qui étoient alors usurpés* (à ce qu'il disoit) *par des rebelles subornés, qui étoient sortis en fuyant de l'Isle de Cuba, afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles espérances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, lui firent assembler en peu de temps une armée qu'on pouvoit appeller en ce Pays-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cents fantassins Espagnols, quatre-vignts cavaliers & dix ou douze pieces d'artillerie avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en

chef Pamphile de Narvaez, né à Valadolid, homme de mérite, & fort considéré; mais attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrete du Gouverneur, qui lui ordonnoit de songer particuliérement à se saisir » de » Cortez, & à le lui envoyer avec une » bonne escorte, afin qu'il reçut de sa main » le châtiment qu'il méritoit. Qu'il traitât » de la même maniere les principaux Offi- » ciers qui suivoient ce rébelle, à moins » qu'ils ne se réduisissent à l'abandonner; » & qu'il prît possession en son nom, de » tout ce qu'on avoit conquis, en l'adju- » geant à l'étendue de son Gouverne- » ment «. Velasquez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner sur les accidents qui pouvoient arriver, parceque la vue des grandes forces qu'il avoit assemblées, lui faisoit paroître facile tout ce qu'il se proposoit; & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux esprits outrés, ne voit les périls que de loin, ou ne reconnoît les difficultés que lorsqu'elle en est presque accablée.

Les Religieux de Saint Jérôme qui présidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, furent instruits de ce mouvement, & des préparatifs de Velasquez.

Comme ils avoient une Jurisdiction supérieure sur les autres Isles, & qu'ils vouloient prévenir les inconvénients qui pourroient résulter d'une si dangereuse concurrence, ils envoyerent le Licencié Lucas Vasquez d'Aillon, Juge de l'Audience Royale, pour essayer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raison : & en cas que les voies de la douceur ne réussissent pas, le Licencié devoit lui signifier les ordres dont il étoit porteur; & lui commander, sous de grosses peines, de désarmer ses Soldats & sa flotte, & de n'apporter ni trouble ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, sous couleur qu'elle lui appartenoit, ou par quelque autre raison ou prétexte que ce fût : & supposé que Velasquez eût quelque querelle particuliere contre la personne de Cortez, ou quelque droit sur le Pays qu'il soumettoit à Sa Majesté, qu'il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il devoit être assuré qu'on la lui rendroit dans toutes les regles.

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée d'onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état, & Velasquez fort empressé à faire embarquer les troupes. Le Licencié s'efforça de le réduire en lui exposant en ami toutes les raisons qui se présentoient à son esprit, pour calmer celui du Gouver-

neur, & lui donner de la confiance. Il lui » remontra » ce qu'il hazardoit, si Cortez » prenoit la résolution de se défendre, » avec des Soldats engagés par leur propre » intérêt à soutenir ceux de leur Comman- » dant : le mal que cette démarche alloit » faire entre les Indiens, Peuples belli- » queux, & soumis depuis peu de temps, » lorsqu'ils verroient naître une guerre en- » tre les Espagnols mêmes «. Que si cette » division causoit la perte d'une conquête » qui avoit déja fait un si grand éclat en » Espagne, sa réputation couroit risque de » recevoir une tache, dont ceux qui le fa- » vorisoient le plus, ne pourroient le la- » ver «. Après cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Royale de Saint Domingue, voulut lui persuader : » Qu'il de- » mandât justice aux Juges de ce Tribunal » qui examineroient son droit avec des » impressions différentes de celles qu'ils » prendroient s'ils en venoient jusqu'à le » décrier par cette violence «. Enfin, comme cet Officier vit que Velasquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conseil, parce que tout ce qui n'alloit pas à ruiner Cortez, lui paroissoit impraticable, il produisit ses ordres, & les lui fit signifier par un Greffier qu'il avoit amené; ce qu'il accompagna de diverses requêtes & protestations : mais tout cela n'eût pas la force de lui faire changer de résolution. Le titre d'Adelantado faisoit tant de bruit

dans ſon imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de Supérieur en ſon Gouvernement, & que ſa déſobéiſſance devint une eſpece de révolte. L'Auditeur laiſſa paſſer quelques emportements de Velaſquez, ſans heurter de droit fil ſa paſſion, afin de ne le pouſſer pas plus avant dans le précipice; & quand il le vit réſolu à preſſer l'embarquement de ſes troupes, il témoigna quelque deſir de voir un Pays ſi renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curioſité. Velaſquez lui en accorda la permiſſion, afin qu'on ne ſut pas ſi-tôt à Saint Domingue l'inſolence de ſes réponſes, & le Licencié s'embarqua avec l'eſtime & l'approbation de toute l'Armée. Sa réſolution, ſoit qu'elle vînt de ſon propre mouvement ou de l'inſtruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les ſuites d'une rupture entre les Eſpagnols. Il ſe perſuada fort probablement qu'il lui ſeroit plus aiſé d'obtenir la ſoumiſſion due aux ordres de l'Audience Royale, lorſqu'on ſeroit hors de la Juriſdiction de Velaſquez, & que ſa médiation auroit plus d'autorité ſur l'eſprit de Narvaez; & quoique ſa préſence, comme on le verra, fût cauſe d'un nouvel inconvénient, on ne doit pas refuſer à ſon zele & à la droiture de ſon intention les louanges qu'ils méritent; puiſqu'encore que les évenements s'écartent ſouvent des moyens que l'on emploie pour les faire réuſſir, cet

effet du hasard ne doit point ôter le nom de sages aux délibérations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même flotte. Il étoit Secrétaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voyage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il lui avoit rendu. Les autres soutiennent que le dessein du Secrétaire étoit de se rendre médiateur entre les deux Commandans, & d'empêcher autant qu'il le pourroit la ruine de Cortez; & ce sentiment nous paroît plus juste que le premier, parceque nous ne goûtons pas le procédé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte mit à la voile, & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours à la vue de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le Port d'Ulua, & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Pays. Ils rencontrerent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartés du bord de la mer, & que ces Soldats amenerent au vaisseau de Narvaez. Ces gens, soit par épouvante, ou par légéreté d'esprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui se passoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flatterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere

résolution que Narvaez prit sur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velasquez, ou la raser, en se joignant à son armée avec les Soldats de sa garnison. Narvaez commit cette négociation à un Ecclésiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'esprit, brusque & plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Il le fit accompagner par trois Soldats qui devoient servir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût nécessaire d'en venir aux formalités d'une signification.

Sandoval avoit disposé des sentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvements de la flotte en faisant passer la parole des unes aux autres. Ainsi il sut l'arrivée de ces Envoyés, avant qu'ils fussent près de la Ville; & sur l'assurance qu'il eut qu'ils n'étoient point suivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à son logis. Ils vinrent avec quelque présomption d'un favorable accueil; & le Prêtre après les premieres civilités, remit entre les mains du Gouverneur sa lettre de créance, & lui exposa *le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez lui avoit faite, en s'écartant de l'obéissance qu'il lui devoit; cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres & à ses dépens.*

Il avança cette propoſition comme un article qui ne ſouffroit point de difficultés, abondant en droit & en raiſon ; enfin comme un homme qui s'attendoit qu'on lui ſauroit bon gré, de venir préſenter un parti ſi avantageux en une affaire que la force ne ſoutenoit pas moins que la juſtice. Sandoval avec une émotion qu'il eut peine à cacher, lui répondit » Que Narvaez étoit » ſon ami, & ſi fidele ſujet du Roi, que » tous ſes deſirs ne pouvoient aller qu'à » l'avantage du ſervice de Sa Majeſté. Que » la ſituation des affaires & l'état où on » avoit pouſſé la conquête de Mexique, » demandoient que Narvaez unît ſes for- » ces à celles de Cortez, & qu'il lui aidât à » donner la derniere main à cette entre- » priſe, qui étoit ſi fort avancée. Qu'il » falloit ſonger principalement à ce devoir, » le premier & le plus important de tous ; » puiſque les querelles entre des particu- » liers ne doivent pas être décidées par » une guerre civile. Néanmoins, que ſi » Narvaez pouſſé par ſon intérêt ou par » un motif de vengeance, entreprenoit » témérairement quelque choſe par vio- » lence contre Hernan Cortez, il devoit » s'aſſurer dès ce moment, que lui qui par- » loit, & tous les Soldats qui gardoient » cette Place, étoient réſolus de perdre la » vie avant que de commettre une action » auſſi infâme que celle qu'on leur propo- » ſoit «.

Guevara se sentit frappé de ce refus, comme d'un coup de trait ; & ayant plus de disposition à suivre l'impétuosité de son tempérament, qu'à le modérer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella traître ; ajoutant encore mal à propos, que Sandoval & ceux qui lui obéissoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essayerent d'adoucir son ressentiment, en lui représentant la dignité de son caractere, afin qu'il comprît au moins la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence : mais cet homme élevant sa voix, sans changer de style, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur, afin que tous les Espagnols sussent qu'ils étoient obligés, sur peine de la vie, d'obéir à Narvaez. Il fut assez mal obéi, parceque Sandoval dit nettement au Notaire *qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardi pour lui signifier des ordres qui ne vinssent point du Roi même*. Enfin la contestation s'échauffa jusqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces envoyés : après quoi, faisant réflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se résolut de les envoyer à Mexique, afin que Cortez put s'en assurer, ou les ramener à la raison : ce qu'il exécuta sur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent sur leurs épaules en cette espece de litieres qu'ils appellent

Andas. Un Eſpagnol de confiance appellé Pierre de Solis, alla avec les priſonniers pour commander leur garde; & Sandoval informa Cortez par un courier exprès, de tout ce qu'il avoit fait. Après cela il s'aſſura de la fidélité de ſes ſoldats; il appella à ſon ſecours les Indiens alliés, & diſpoſa tout ce qui étoit néceſſaire à ſa défenſe, en ſage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval pouſſa trop loin la licence militaire, en faiſant arrêter un Eccléſiaſtique, & qu'il donna trop à l'emportement de ſa colere, ſi la politique n'eut point de part à ſa réſolution. Elle pouvoit lui repréſenter qu'un homme auſſi violent qu'étourdi, feroit un méchant perſonnage auprès de Narvaez ſur le ſujet de la paix, qui étoit ſi néceſſaire. On peut croire que ſon reſſentiment concourut avec cette importante conſidération au deſſein qu'il forma; & s'il le fit dans cette vue, comme on peut le préſumer de la patience dont il endura les premiers bouillons de la colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval s'il n'a pas ſu garder par tout une parfaite modération; puiſque la bruſquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modeſtie, & que la colere ſert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir ; au contraire il publie la guerre, & fait arrêter le Licencié Luc Vasquez d'Aillon.

CORTEZ étoit souvent informé de toutes ces particularités, par des avis qui lui donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner : il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre avec son armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison lui fit alors passer quelques mauvaises heures, en lui donnant des vues très fines & fort étendues sur tous les inconvénients, & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être satisfait : c'étoit une témérité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il falloit laisser une partie des soldats à Mexique pour maintenir le quartier, défendre les trésors acquis, & conserver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hasard de remuer ces humeurs séditieuses, qui

commençoient à ſe réveiller dans l'eſprit des peuples de cette grande ville, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conſervation; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le parti le plus raiſonnable étoit de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ſes forces à celles de Cortez; mais c'étoit auſſi le plus difficile. La connoiſſance qu'on avoit de l'eſprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'eſpérer qu'il ſe rendît traitable, quand même Cortez ſe réduiroit à lui demander cette grace au nom de leur ancienne amitié; ce qu'il ne vouloit point faire, parceque la voie des prieres réuſſit mal avec les inſolens, & qu'elle eſt toujours de mauvaiſe grace, lorſqu'il s'agit de faire des propoſitions de paix. Enfin, le Général ſe repréſentoit la perte entiere de la conquête, la malheureuſe concluſion d'une entrepriſe ſi grande & ſi avancée, la cauſe de la Religion abandonnée, & le ſervice du Roi ruiné: mais ſon chagrin le plus mortel, étoit de ſe voir obligé à témoigner une feinte aſſurance, en portant le calme ſur ſon viſage, & la tempête dans le cœur.

Il diſoit à Motezuma: » Que ces Eſpa-
» gnols étoient des ſujets de ſon Roi, qui
» venoient ſans doute en qualité d'Ambaſ-
» ſadeurs appuyer les premieres propoſi-
» tions qu'il lui avoit faites. Qu'ils for-
» moient une eſpece d'armée ſuivant la

» coutume de leur nation. Mais qu'il les » disposeroit à retourner en Espagne, & » même qu'il s'en iroit avec eux, puisqu'il » avoit pris son audience de congé, sans » que sa Grandeur eût laissé rien à souhai- » ter à des gens qui n'avoient que les » mêmes offres à lui faire de la part de leur » Prince «. D'ailleurs, Cortez animoit ses soldats par diverses considératios, dont néanmoins il connoissoit assez la foiblesse. Il leur disoit : » Que Narvaez étoit son » ami, si honnête homme & si sage, qu'il » se rendroit à la raison, en préférant le » service de Dieu & celui du Roi, aux in- » térêts d'un particulier. Que Velasquez » avoit dépeuplé l'île de Cuba, afin d'exer- » cer sa vengeance; mais qu'à son avis, » c'étoit plutôt un secours qu'il leur en- » voyoit, pour achever la conquête de cet » Empire; puisqu'il ne désespéroit pas que » ces gens qui venoient comme ennemis » ne devinssent bientôt leurs compagnons ». C'est ainsi que le Général entretenoit l'esprit de ses soldats; mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquiétudes. Il les prévenoit sur la considération des accidents qui pourroient arriver; faisant diverses réflexions sur le peu d'expérience & de conduite de Narvaez, & des soldats qui le suivoient, sur l'injustice de la cause qu'ils soutenoient, & sur d'autres motifs de confiance, où la dissimulation

avoit aussi sa part, puisqu'il leur donnoit bien plus d'espérance qu'il n'en avoit lui-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainsi qu'il avoit accoutumé en des occasions de cette importance; & après avoir préparé leurs esprits à lui proposer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils résolurent de tenter la voie d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables, qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même temps il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité: il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêts jusqu'à six mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours: il ordonna au Commandant de trois ou quatre soldats Espagnols, qui alloient à la découverte des mines en la province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette province à faire une levée de deux milles hommes, & à se préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoyé offrir leurs services. Cette nation, brave & guerriere, parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes; & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus

longues que les nôtres, il donna ordre qu'on lui en envoyât promptement trois cents, qu'il distribua à ses soldats, après qu'on les eût armés d'un cuivre de bonne trempe, qui suppléa au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres, parcequ'il redoutoit la cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le temps d'exercer ses soldats au maniment de cette sorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva avec les prisonniers que Sandoval envoyoit à Cortez. Solis lui en donna l'avis, & attendit ses ordres au bord du lac. Le Général, qui étoit déja informé de leur voyage par la voie des couriers, sortit au devant d'eux, accompagné de plusieurs Officiers, & commanda d'abord qu'on les mît hors des fers. Il les embrassa tous avec beaucoup de bonté, particuliérement le Licencié Guevara, qu'il caressa fort, en lui disant : » Qu'il » châtieroit Sandoval du peu de considéra- » tion qu'il avoit eu, en ne respectant pas, » comme il le devoit, sa personne & sa di- » gnité «. Cortez le conduisit à son quartier : il lui donna sa table, & lui témoigna plusieurs fois d'un air libre & assuré, » Qu'il » s'estimoit fort heureux de voir Narvaez » en ce pays-là, parcequ'il se promettoit » toutes choses de son amitié, & des liai- » sons qui avoient toujours été entre eux ». Il prit soin que les Espagnols parussent gais & pleins de confiance en présence de Gue-

vara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la vénération que les Princes Mexicains lui rendoient. Enfin le Général fit présent à cet homme de quelques joyaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les compagnons de Guevara, sans leur marquer, en aucune maniere, qu'il avoit besoin de leurs bons offices pour humaniser Narvaez, & il les renvoya tous au bout de quatre jours, persuadé de ses raisons, & engagés par ses bienfaits.

Après avoir pris des mesures si adroites, remettant au temps le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez résolut d'envoyer à Narvaez quelque personne de confiance, afin de lui proposer tous les moyens raisonnables pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs intérêts communs & au service du Roi. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sagesse, connues de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne que son caractere. Il lui donna promptement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licencié Luc Velasquez d'Aillon, & au Secrétaire André Duero, avec plusieurs joyaux que le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet général de toutes ces lettres; & dans celle de Narvaez, Cortez le félicitoit de son heureuse arrivée, par des

termes pleins d'estime : & après l'avoir fait ressouvenir de l'amitié & de la confidence réciproque qui avoit été entre eux, il l'informoit *de l'état où sa conquête se trouvoit alors, en lui faisant un détail des provinces qu'il avoit soumises, de l'esprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient, de la puissance & de la grandeur de Motezuma.* Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits en ce récit; mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir, & de joindre leurs forces, pour achever une si haute entreprise. Il lui représentoit » ce qu'ils devoient craindre, si » les Mexicains, peuples intelligents & » aguerris, remarquoient de la division en- » tre les Espagnols, puisqu'ils sauroient » bien profiter de cette occasion, & dé- » truire l'un & l'autre parti, pour secouer le » joug des étrangers. *La conclusion de cette » lettre étoit :* Que pour éviter les disputes » & les contestations, il étoit à propos que » Narvaez lui communiquât les ordres » qu'il portoit; puisque s'ils venoient de » la part du Roi, Cortez étoit prêt à leur » rendre une parfaite obéissance, en remet- » tant entre ses mains le bâton de Général » & les troupes qu'il commandoit : mais » que si ces ordres venoient de Velasquez, » ils devoient tous deux faire réflexion sur » ce qu'ils hasardoient; puisqu'en une af- » faire qui regardoit l'intérêt de leur Prin- » ce, les prétentions d'un sujet n'étoient

» pas d'un grand poids, d'autant moins » que son dessein étoit de satisfaire Velas- » quez de toute la dépense qu'il avoit faite » au premier voyage, & de partager avec » lui, non seulementt les richesses, mais » encore la gloire même de cette con- » quête «. A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut être trop appuyé sur le desir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité, en disant : » Que s'il avoit compté sur la force de ses » raisons, ce n'étoit pas que celle des mains » lui manquât, & qu'il sauroit les soute- » nir avec la même vigueur qu'il les pro- » posoit «.

Narvaez avoit établi son quartier, & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique employoit tous ses soins à recevoir agréablement ces Espagnols, qu'il croyoit venir au secours de son ami : néanmoins il ne fut pas long-temps à se désabuser, ne trouvant pas en eux le style que les premiers lui avoient enseigné; car encore qu'ils n'eussent point de Truchemens pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procédé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez, l'air mal concerté d'une fierté dominante qui l'étonna; & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant lui ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissés en sa maison. Les soldats qui régloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine,

traitoient leurs hôtes en ennemis, & ainſi la rapine exécutoit ce que l'avarice lui ordonnoit.

Le Licencié Guevara vint bien-tôt après conter ſes aventures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, & de la bonne réception que Cortez lui avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exagéroit combien le Général recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du reſpect de ſes ſujets; & paſſant de là au point qui lui tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune diviſion entre les Eſpagnols, il alloit tout droit à quelques propoſitions d'ajuſtement qu'il ne put expliquer, parceque Narvaez trancha bruſquement, en lui diſant qu'il retournât à Mexique, ſi les artifices de Cortez avoient uſurpé tant de créance ſur ſon eſprit, & il le chaſſa hors de ſa préſence avec indignité. Mais l'Eccléſiaſtique & ſes compagnons, trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs en paſſant avec leurs connoiſſances & leurs préſens aux endroits où les ſoldats s'aſſembloient, & où l'adreſſe de Cortez fit ſon effet en ce qui étoit le plus important, parceque les uns furent touchés de ſes raiſons; les autres, charmés de ſa libéralité, & preſque tous affectionnés à la paix : en ſorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo ſuivit de

près Guevara, & trouva dans l'eſprit de Narvaez plus de fierté que d'honnêteté. Il lui rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lut avec négligence, & ſe diſpoſa à écouter le Pere avec toutes les marques d'un homme qui retient ſon chagrin avec peine, faiſant connoître que la ſeule conſidération de l'Ambaſſadeur lui faiſoit ſouffrir l'Ambaſſade. Le diſcours de ce Religieux fut éloquent & fort : il débuta » par » le devoir de ſa profeſſion, qui l'obligeoit » à s'entremettre dans ces différends en mé- » diateur déſintéreſſé. Il s'efforça de prou- » ver la ſincérité des intentions de Cortez, » comme en étant le fidele témoin, obligé » à rendre ce reſpect à la vérité. *Il aſſura* » *de la part de ce Général*, qu'on en obtien- » droit aiſément tout ce qu'on lui propo- » ſeroit de raiſonnable, & d'utile au ſer- » vice du Roi. *Il repréſenta* ce qu'on ha- » ſardoit en diviſant ainſi les Eſpagnols ſes » ſujets; l'avantage qui reviendroit au droit » de Velaſquez s'il contribuoit par ſes ar- » mes à la perfection de cette conquête : » *Ajoutant* que Narvaez, qui pouvoit diſ- » poſer de cette armée, devoit en régler » l'emploi ſur l'état préſent des affaires, » comme un article ſuppoſé avant toutes » choſes en ſon inſtruction, puiſqu'on laiſ- » ſoit toujours à la prudence des Capitai- » nes le choix des moyens qui devoient » conduire à la fin qu'on ſe propoſoit, & » qu'ils étoient obligés d'agir ſuivant les

» conjonctures du temps, & des accidents » qu'il amenoit, pour ne pas ruiner dans » l'exécution des ordres qu'ils avoient re- » çus, le fruit que l'on en attendoit «.

Narvaez répondit avec précipitation, & quelque désordre : » Qu'il ne convenoit pas » à la dignité de Velasquez, de traiter avec » un sujet rébelle, dont le châtiment étoit » le premier emploi de cette armée. » Qu'il alloit commander que tous ceux » qui suivoient Cortez, fussent déclarés » traîtres & perfides. Qu'il avoit des for- » ces suffisantes pour ôter cette conquête » de ses mains, sans avoir besoin de ses pré- » tendus avertissements, ni du conseil de » gens engagés dans le crime, qui em- » ployoient pour le persuader, les raisons » qu'ils avoient de craindre le châtiment. » *Le Pere Barthelemi, sans sortir des termes* » *de la modération, lui répliqua* : Qu'il de- » voit faire beaucoup d'attention sur le » parti qu'il avoit à prendre, parce qu'a- » vant d'arriver à Mexique, il trouveroit » des provinces entieres d'Indiens guer- » riers, amis de Cortez, qui prendroient » les armes pour sa défense. Qu'il n'étoit pas » aussi aisé que Narvaez le supposoit, de » défaire ce Général; puisque les Espagnols » étoient déterminés à mourir près de lui, » & qu'il avoit de son côté Motezuma, » Prince si puissant, qu'il pouvoit mettre » sur pied autant d'armées, qu'il y avoit » de soldats en la sienne. Enfin, qu'une

» matiere

» matiere de cette qualité n'étoit pas l'ob-
» jet d'une premiere réflexion : qu'il l'exa-
» minât dans une seconde, & qu'alors
» il reviendroit prendre sa réponse «. Le Pere prit congé de Narvaez, après cette espece de bravade, qui lui parut nécessaire, afin d'abaisser un peu la confiance qu'il avoit en ses forces, sur quoi il fondoit principalement son obstination.

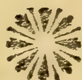
Olmedo alla, sans perdre de temps, s'acquitter des autres devoirs de son instruction, chez le Licencié Vasquez, & le Secrétaire Duero, qui louerent son zele; approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solliciter sa dépêche par toutes les diligences nécessaires à lui faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde : après quoi le Pere vit les Capitaines & les soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprès d'eux les bonnes intentions de Cortez : il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec joie les joyaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voyoit déja quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut averti de ses pratiques, ne les eût rompues. Il fit venir en sa présence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces : il l'appella mutin & séditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses soldats, les éloges de Cortez.

Narvaez avoit résolu de le faire arrêter; & il l'auroit exécuté, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secrétaire lui firent prendre une autre voie, qui fut de lui ordonner de sortir à l'heure même de Zempoala.

Le Licencié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soutint, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit assembler tous les Officiers de l'armée, afin de délibérer mûrement sur la réponse que l'on feroit à Cortez, puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroissoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette proposition; mais Narvaez la reçut avec une espece d'impatience qui dégénéroit en mépris; & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur présence, qu'un trompette publiât la guerre à feu & à sang contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompense à celui qui le prendroit, ou qui le tueroit; & Narvaez donna sur le champ ses ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'auditeur Vasquez ne put endurer ce fâcheux contre-temps, & il ne le devoit pas aussi, ni oublier d'y apporter quelque remede par son autorité. Il commanda au crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez: » Qu'il ne sortît point de Zempoala, sous

» peine de la vie, & qu'il n'employât
» point les armes, ſans le conſentement
» unanime de toute l'armée «. Il défendit
aux Capitaines & aux ſoldats d'obéir à leur
Commandant; & il pouſſa les proteſtations
& les requiſitions avec tant de fermeté,
que Narvaez, aveuglé par ſa colere, &
perdant le reſpect qui étoit dû à ſa perſonne,
& au caractere de ce Miniſtre, le
fit arrêter honteuſement, & conduire en
l'île de Cuba, ſur un de ſes navires. Le
Pere Olmedo, fort ſcandaliſé de cette action,
s'en retourna ainſi ſans aucune réponſe;
& les Capitaines & les ſoldats mêmes
de Narvaez en furent ſi outrés, que
les plus pénétrans, voyant maltraiter un
Miniſtre de cette qualité, ſe trouverent
obligez à prendre ſecretement quelques
meſures pour maintenir le ſervice de ſa
Majeſté; & les autres, moins ſages, eurent
ſujet de murmurer, & de ſe dégoûter de
leur Capitaine. Ainſi l'inſolence de Narvaez
établit le bon droit de Cortez, dans
l'eſprit des ſoldats; & les fautes de ſon
ennemi furent avantageuſes à la réputation
de ce Général.



CHAPITRE VII.

Motezuma continue les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la résolution de partir, & l'exécute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

QUELQUES-UNS de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & très étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des couriers de Mexique à Zempoala ; que ce fut par cette voie que Narvaez fit entendre à l'Empereur : » Qu'il venoit avec une commis-
» sion du Roi d'Espagne, afin de châtier
» les violences & les injustices de Cortez.
» Que ce Géneral, & tous ceux qui sui-
» voient ses étendards, étoient des rébelles
» bannis de leur patrie ; & qu'ayant appris
» l'oppression qu'il faisoient à la personne
» de sa Majesté, il alloit marcher avec toute
» l'armée qu'il commandoit, à dessein de
» lui rendre la liberté, & une entiere & pai-
» sible possession de ses domaines «. Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité ; & ces Auteurs ajoutent, que Motezuma, charmé de ces belles espérances entretint intel-

ligence avec Narvaez ; & lui fit de grands présens ; se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison par ce moyen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis purent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses intentions aux Indiens ; & qu'une négociation si concertée, ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun soldat de Narvaez, que le Licencié Guevara & ses compagnons, que Sandoval y envoya, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma ; & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidélité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodé d'une telle confidence. On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques extérieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols ; & que les confidents, ou les Ministres de Motezuma entre ces peuples, lui en donnerent l'avis : car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçu avant que Cortez en fût informé ; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans préoc-

cupation d'aucun fâcheux préjugé contre le Général.

On ne nie pas que cet Empereur ne fît quelques présens considérables à Narvaez : mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on prétend prouver, puisque les Souverains du Mexique avoient accoutumé de régaler ainsi les Etrangers qui abordoient sur leurs côtes, ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit, sans aucun artifice, ne donner point de connoissance de cette honnêteté au Général ; parceque c'étoit un usage établi & réglé, & qu'il faisoit ces présens généreusement, & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de plus remarquable, fut certaines circonstances qui augmenterent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez, parce qu'à la vue des présens, Narvaez marqua plus de joie & d'attachement que la bienséance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, après avoir compté le tout avec une application trop scrupuleuse, & sans en faire la moindre gratification, même à ses confidents, & les soldats, qui sans faire attention sur leur propre avarice, blâment toujours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'espérance des richesses qu'ils se proposoient ; & leur intérêt se mêlant alors de juger des motifs de la division, ils trou-

voient que Cortez avoit raison, parcequ'il étoit le plus libéral.

Enfin, le Pere Olmedo revint, & le Général trouva dans sa relation la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le sujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ses propositions, parut moins sensible à Cortez, en ce qui touchoit sa personne, qu'en ce qui blessoit la justice de ses prétentions; & il connut, par l'emprisonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui poussoit l'insolence jusqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des sentiments que le service du Roi doit inspirer. Il écouta sans chagrin, au moins qui parut, les injures & les outrages dont on chargeoit sa conduite à l'égard de Velasquez; & les Auteurs l'ont loué avec justice, de ce qu'encore qu'on lui eut rapporté de plusieurs endroits, les discours que Narvaez faisoit imprudemment contre son honneur, en lui donnant à tous propos l'infâme nom de traître, il n'y répondit par aucune injure, & se contenta, lorsqu'il en parloit, de le nommer simplement Pamphile de Narvaez : ce qui étoit l'effet d'une rare constance, & la marque d'une âme fort élevée au dessus des passions; puisqu'on ne sauroit trop estimer un cœur qui reçoit les outrages, sans qu'ils donnent aucune atteinte à sa modération.

Ce qui servit à consoler Cortez de ces mépris, fut la connoissance que le Pere

Olmedo lui donna, de la bonne diſpoſition qu'il avoit trouvée dans l'eſprit des ſoldats de Narvaez, dont la meilleure partie ſouhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'eſpérance de lui faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il déſiroit, en conſidérant la valeur des ſoldats qu'il conduiſoit, & la moleſſe ou le dégoût de ceux de ſon ennemi. Il communiqua cette penſée à ſes Capitaines; & après avoir balancé les inconvénients qui ſe préſentoient de tous côtés, ils trouverent que le parti le plus ſûr, ou le moins haſardeux, étoit de ſe mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il ſeroit poſſible d'aſſembler; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levées à Tlaſcala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala : mais toujours dans la réſolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renouer de plus près un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main; & de ſe trouver auſſi en un poſte, où on pût recueillir les ſoldats de Narvaez qui voudroit abandonner ſon parti. Cette délibération, publiée entre les ſoldats, fut reçue avec de grands applaudiſſements, qui marquerent leur joie. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui ſe trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis; mais ils étoient ſi éloignés de craindre à la vue du péril, que les

ſoldats les moins affectionnés, diſputoient néanmoins aux autres la gloire de ſervir en cette expédition : & le Général fut obligé d'uſer de prieres, & même d'autorité, lorſqu'il fallut nommer ceux qui devoient reſter à Mexique ; tant ils avoient de confiance, les uns ſur la prudence, les autres ſur la valeur, & preſques tous ſur le bonheur de leur Général. C'eſt ainſi qu'ils appelloient cette répétition continuelle de favorables ſuccès, qui lui faiſoient obtenir tout ce qu'il ſe propoſoit : qualité fort impérieuſe ſur l'eſprit des ſoldats, & qui le ſeroit encore davantage, s'ils ſavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprévus qu'ils nomment *heureux haſard*, parcequ'ils viennent d'une cauſe qu'ils ne comprennent pas.

Cortez paſſa de cet endroit à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit réſolu, & qu'il vouloit colorer de quelque prétexte ſpécieux, ſans lui découvrir ſon inquiétude. Mais l'Empereur l'obligea de ſuivre une autre méthode, en commençant ainſi la converſation : » Qu'il avoit remarqué depuis quel-» ques jours beaucoup de chagrin ſur ſon » viſage, & qu'il le croyoit cauſé par la » conjoncture qui ſe préſentoit ; ayant reçu » divers avis que le Capitaine de ſa nation, » qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais » deſſeins contre Cortez, & contre ceux » qui ſuivoient ſes ordres. Qu'il n'étoit

» pas surpris qu'ils fussent brouillés ensem-
» ble pour quelque querelle particuliere ;
» mais de ce qu'étant l'un & l'autre sujet
» d'un même Prince, ils commandoient à
» deux armées qui paroissoient ennemies ;
» puisqu'il falloit nécessairement, qu'au
» moins l'un des deux Commandant fût
» hors des termes de l'obéissance qu'il de-
voit à son Souverain ». Le Général, qui ne
croyoit pas que Motezuma fût si bien ins-
truit, auroit pû être embarassé de la con-
clusion de son discours qui le surprit ; &
même il en sentit quelque trouble inté-
rieur : mais sa vivacité, qui le tiroit toujours
de pareilles affaires, lui fit répondre sur le
champ : » Que ceux qui avoient averti
» l'Empereur de la mauvaise volonté de ces
» hommes, & ces imprudentes menaces
» de leur Chef, lui avoient mandé la vé-
» rité ; & qu'il venoit avec dessein de lui
» communiquer cette affaire. Qu'il n'avoit
» pu lui rendre ce devoir plutôt, parceque le
» Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un
» moment, lui donner avis de cette nou-
» velle. Qu'encore que ce Capitaine de sa
» nation témoignât quelques emporte-
» ments mal à propos, on ne devoit pas le
» considérer comme un rébelle, mais com-
» un homme abusé par le prétexte spécieux
» du service de son Prince ; parcequ'il
» étoit envoyé comme Substitut & Lieute-
» nant d'un Gouverneur mal informé,
» qui résidant en une province fort éloi-

» gnée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas
» instruit de ses dernieres résolutions, &
» s'étoit vainement persuadé que les fonc-
» tions de cette Ambassade lui apparte-
» noient; mais que tout l'appareil de sa pré-
» tention imaginaire, seroit bientôt dissipé,
» sans autre diligence, que celle de signifier à
» ce Lieutenant, les pouvoirs en vertu des-
» quels il avoit une pleine autorité de
» commander à tous les Capitaines & sol-
» dats qui aborderoient sur ces côtes; &
» qu'avant que l'aveuglement de ce nou-
» veau venu l'engageât plus mal à propos,
» il avoit résolu d'aller à Zempoala avec
» une partie de ses troupes, afin de don-
» ner ordre à renvoyer au plutôt les Espa-
» gnols qui y étoient, & leur declarer qu'ils
« devoient maintenant respecter les peu-
» ples de l'Empire de Mexique, comme
» étant sous la protection de son Roi, &
» du leur : ce qu'il alloit exécuter prompte-
» ment, se voyant obligé de précipiter son
» départ par le juste empressement qu'il
» avoit d'empêcher qu'ils ne s'approchas-
» sent plus près de sa Cour; puisque cette
» troupe étant composée de soldats moins
» sages & moins disciplinés que les siens,
» c'étoit une forte raison pour ne pas se fier
» entiérement à leur voisinage, sans cou-
» rir risque d'exciter quelque mouvement
» dangereux entre les sujets de sa Gran-
» deur «.

Cortez intéressoit ainsi l'Empereur dans

la résolution qu'il avoit prise ; & ce Prince, qui savoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loua l'attention que le Général avoit au repos de ses sujets ; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des soldats d'un procédé si violent. Néanmoins, comme ils s'étoient déja déclarés ennemis de Cortez, & sachant d'ailleurs que leurs forces étoient supérieures à celles de ce Général, Motezuma crut qu'il y auroit de la témérité, de l'exposer au hasard d'être prévenu par ces troupes, & d'en être envelopé : sur quoi il lui offrit d'assembler une armée pour soutenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargés de lui obéir, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia très humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir ; parce qu'à la vérité, il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres ; sachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même temps la tête engagé, & le flanc exposé.

Le Général ayant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ses soins

aux préparatifs qui étoient néceſſaires, toujours dans le deſſein de ſe ſervir des intelligences qu'il avoit parmi les ſoldats de Narvaez, avant que celui-ci ſe fût mis en campagne. Il réſolu de laiſſer à Mexique quatre-vingts Eſpagnols, ſous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui lui parut le plus capable de s'acquitter de cet emploi, parcequ'il avoit gagné l'affection de Motezuma; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore très adroit Courtiſan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes, avoient de plus toute la réſolution néceſſaire pour ne pas ſe rebuter des difficultés, & pour prendre ſur ſon eſprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ſes forces. Cortez lui recommanda ſur-tout de conſerver à Motezuma cette eſpece de liberté qui l'empêchoit de ſentir les dégoûts de ſa priſon; obſervant néanmoins, autant qu'il ſeroit poſſible, que ce Prince ne ſongeât à quelques ſecretes pratiques avec les Mexicains. Il laiſſa en ſa charge le tréſor du Roi, & celui des particuliers. Enfin il lui repréſenta de quelle importance il étoit de conſerver le poſte qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur : ces deux points étant la regle & le but de toutes ſes actions, il ne devoit point les perdre de vue, puiſqu'ils faiſoient tout le fondement de leur commune ſureté.

Il ordonna aux Soldats d'obéir à leur Capitaine, & de ſervir Motezuma avec

encore plus de respect & de soumission, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce temps-là; & qu'ils entretinssent toujours une parfaite correspondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entr'eux, & beaucoup de modération avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même-temps un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au devant de son Armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & de laisser la Forteresse de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliés; ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entiérement; parcequ'il n'étoit pas temps de séparer ses forces; & que cette fortification, capable d'être défendue contre les Indiens, ne l'étoit pas pour résister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Paysans. Enfin, après avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le Général ayant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats, afin de recommander à Dieu le bon succès de cette expédition : sur quoi il protesta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vue que son service, & celui du Roi, inséparables en

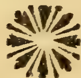
cette occasion ; qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine, ou d'ambition, & que cette considération seroit toujours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même devant Dieu & devant les hommes.

Après cela, le Général allant prendre congé de Motezuma, lui fit de très humbles prieres, » D'honorer de sa protection » ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit » en sa compagnie ; qu'il ne les abandon- » nât pas, en se séparant d'avec eux ; parce » que le moindre changement, ou la moin- » dre diminution de ses faveurs en leur en- » droit, pourroit attirer d'extrêmes maux, » qui demanderoient d'extrêmes remedes, » si les Sujets de sa Grandeur reconnois- » soient quelque altération en son procé- » dé ; & que partant d'auprès de lui com- » blé de ses bienfaits, il seroit au déses- » poir d'avoir quelque sujet de s'en plain- » dre à son retour. *Il ajouta :* que Pierre » d'Alvarado demeuroit, pour représenter » sa personne ; & qu'ainsi, comme les pré- » rogatives attachées à la qualité d'Am- » bassadeur lui étoient dues en son absen- » ce, il lui laissoit aussi toute l'obligation » de rendre à sa Grandeur le très humble » service qu'il lui avoit voué. Qu'il espé- » roit revenir bien-tôt en sa présence, libre » de tous ces embarras, afin de recevoir » ses ordres, préparer son voyage, & por-

» ter à l'Empereur son Maître, avec les pré-
» sents de sa Grandeur, l'assurance de son
» amitié, & de son alliance, qui seroit
» pour son Prince un joyau d'un prix ines-
» timable «.

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se mettoit en campagne avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il lui dit : » Que s'il avoit
» besoin du secours de ses armes, afin de
» mieux faire comprendre ses raisons,
» qu'il différât d'en venir à une rupture
» ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assemblé
» un corps de ses Sujets, qu'il tiendroit
» prêt à marcher, en tel nombre qu'il
» plairoit à Cortez. Il lui donna sa parole
» de ne point abandonner les Epagnols
» qu'on lui laissoit avec Alvarado, & de ne
» point changer de logement durant son
» absence «. Herrera ajoute que l'Empereur suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le Général; mais par une malice préméditée, cet Auteur attribue la civilité extraordinaire de Motezuma au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols, supposant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haissoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols, quoiqu'on eût excité de grands troubles qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais, & tant en ce qu'il fit pour dé-

fendre les Eſpagnols qui étoient auprès de ſa perſonne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainſi déſunies, il eſt aiſé de reconnoître qu'il fut toujours conſtant dans la ſincérité de ſes intentions pour eux. Il eſt vrai qu'il ſouhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de ſon Etat le demandoit ainſi; mais il ne prit jamais la réſolution de rompre avec eux, ni de ceſſer de reſpecter l'engagement de la Sauve-garde Royale qu'il leur avoit accordée; & quoique ces attentions ne ſoient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroiſſent peu convenables au caractere de Motezuma, on doit regarder cette révolution d'eſprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte reſpectueuſe qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil ſon orgueilleuſe fierté; & ces deux mouvements, ſi oppoſés à ſon génie, tenoient ſans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la nature.



CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala ; & sans obtenir les Troupes qu'il espéroit tirer de Tlascala ; il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la négociation d'un Traité de paix ; mais ayant reçu une nouvelle injure, il se résout à la guerre.

On commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sureté d'une armée, & que les soldats observent aisément, lorsqu'ils savent la guerre, & qu'ils sont accoutumés à obéir sans raisonner. Ils furent reçus en cette ville avec un empressment agréable ; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ces peuples, étant déja convertis en une vénération respectueuse. L'armée passa de ce lieu à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortége composé de la Noblesse & des Sénateurs qui vinrent au devant d'elle à demie-lieue de cette ville. L'entrée que les Espagnols y firent, fut célébrée avec des démonstrations de joie qui répondoient au nouveau mérite qu'ils avoient acquis par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains ; circonstances qui redoublerent les applaudissements & le bon traitement qu'on fit à l'armée. Les Sénateurs s'assemblerent

aussi-tôt, afin de délibérer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la république, sur quoi nous trouvons un autre guerre entre les Auteurs qui ne s'accordent point sur cet article; malheur ordinaire aux relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelquefois à embrasser le vraisemblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Sénat, & qu'on les lui refusa, sous prétexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre les Espagnols; parcequ'ils ne se sentoient point capables de résister aux chevaux & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soutient qu'ils accorderent au Général six mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoute que ces Indiens furent enrôlés dans les compagnies Espagnoles; mais qu'à trois lieues de Tlascala ils demanderent leur congé, parcequ'ils n'étoient pas accoutumés à combattre hors de leur province. Quoiqu'il en soit (car enfin cette discussion n'est pas fort importante), il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expédition. Cortez demanda ce secours à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les soldats de Narvaez, plutôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs, il est constant qu'il sortit de Tlascala

ſans ſe plaindre, & ſans donner aucune atteinte à la confiance réciproque entre les Eſpagnols & les habitants de cette ville; car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le ſervir, quand il en eut beſoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de réſolution, ayant conſervé leur liberté en dépit des Mexicains, ſi près de leur ville capitale, & ſous un Prince qui tiroit ſa plus grande gloire du nom de conquérant.

L'armée ne ſéjourna pas à Tlaſcala, & elle paſſa à grandes journées juſqu'à Motalequita, bourgade d'Indiens alliés, éloignée de douze lieues de Zempoala, où Sandoval arriva preſque en même temps avec ſa troupe, & ſept ſoldats de plus, qui étoient paſſés de l'armée de Narvaez à Vera-Cruz, après l'emprisonnement de l'auditeur Vaſquez, qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils ſoutenoient n'étoit pas le plus juſte. Cortez apprit de ces ſoldats tout ce qui ſe paſſoit dans le quartier de ſon ennemi; & Sandoval lui en donna encore des lumieres plus aſſurées, parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux ſoldats Eſpagnols, qui ſavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette reſſemblance. Ils ſe dépouillerent volontairement & avec plaiſir; & couvrant leur nudité de quelque ornements propres aux Indiens, ils entrerent

au matin dans la ville, chacun avec un panier de fruits ſur la tête: s'étant mêlés avec les payſans qui vendoient cette ſorte de marchandiſe, ils la troquerent contre des grains de cryſtal ou de verre, avec une ſimplicité & une avidité de villageois, ſi bien contrefaite, que perſonne ne prit garde à leur déguiſement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la place, & de ſe retirer avec les connoiſſances qu'ils ſouhaitoient; mais comme ils n'en furent pas encore ſatisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faiſoit la garde en cette armée, ils y retournerent un autre jour, chargés d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allés au fourage, & ils ne reconnurent pas ſeulement le peu de vigilence des Officiers & des ſoldats de ce quartier; mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, ſans qu'on les en empêchât. Il arriva par haſard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatiera, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez, ce qui rendit la priſe plus conſidérable. Ces eſpions firent ainſi tout ce que l'adreſſe & le cœur pouvoient contribuer à leur réputation; néanmoins leurs noms ont été malheureuſement oubliés en cette action, & en une Hiſtoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre conſidération, qui font honneur au nom de ceux qui les ont exécutés.

Cortez fondoit une partie de ses espérances, sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La négligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvements en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des soldats de Cortez, & celui-ci le connoissoit assez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloient combattre en sa faveur, en quoi il raisonnoit sur de bons principes, puisqu'il est certain que cette espece de confiance est ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines : ainsi on doit la compter entre les plus grands périls qu'on court à la guerre, d'autant qu'il arrive souvent, lorsqu'on en vient aux mains, qu'on se trouve battu par l'ennemi qu'on méprisoit.

Cependant le Général songeoit à préparer en diligence tout ce qui lui étoit nécessaire, & à presser Narvaez, par des instances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte de sa part. Il fit donc une revue de ses soldats, qui se trouverent au nombre de deux cents soixante six Espagnols, en comptant les Officiers & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage, après quoi Cortez envoya pour la seconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne

paix, & comme ce Religieux lui eût mandé le peu de fruit qu'il tiroit de sa négociation, le Général desirant mettre toute la justice de son côté, ou peut-être gagner du temps, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla, pussent se joindre à ses troupes, résolut d'envoyer le Capitaine Jean Velasquez de Leon, dans la croyance que la médiation de cet Officier seroit mieux reçue à cause de sa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves très solides de sa fidélité, par des protestations que Velasquez lui avoit faites, de mourir à son côté, en lui mettant entre les mains une lettre que Narvaez lui avoit écrite, pour l'inviter, par de grandes promesses, de prendre son parti; & le Général répondit noblement à cette générosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine, une négociation si délicate.

Lorsqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étendarts de son parent; & Narvaez alla au devant de lui avec beaucoup de joie: mais quand Velasquez lui eut exposé sa commission, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à soutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se sépara de lui incivilement, quoiqu'il lui restât encore quelque espérance de réduire ce Capitaine; puisqu'avant que de renouer la

conversation, il commanda que l'on fît une revue générale de toute son armée en présence de Velasquez, à dessein de l'étonner ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire arrêter; mais il n'osa, parceque cet Officier avoit beaucoup d'amis dans son armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachés à ses intérêts, afin qu'ils lui aidassent à le persuader. La conversation commença par des compliment & des honnêtetés; & peu de temps après, on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui sembloient encore échapper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruiner sa négociation, dissimula d'abord; mais quand il vit que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échappa tout d'un coup, & élevant sa voix, il dit : » Qu'on tînt d'au-
» tres discours, puisqu'ils ne devoient pas,
» devant un homme de sa qualité, parler
» mal de son Général qui étoit absent, &
» que le premier d'entre eux qui ne tien-
» droit pas Cortez, & tous ceux qui le sui-
» voient, pour bons & fideles sujets du
» Roi, n'avoit qu'à le lui dire en particu-
» lier, & qu'il le désabuseroit de cette opi-
» nion «. Tous ces braves se turent, & Narvaez même parut embarrassé sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez,

Velaſquez, & qui portoit le même nom, qui prît la parole, & dit à cet Officier : » Que » celui qui ſoutenoit avec tant d'ardeur la » cauſe d'un traître, ne tenoit rien du ſang » des Velaſquez, ou ne méritoit pas d'en » être ſorti «. A quoi Jean Velaſquez repartit par un démenti, & tira l'épée avec une réſolution ſi déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviés eurent beaucoup de peine à le retenir ; & enfin ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidents que ſon ſéjour pourroit produire ; ce qu'il fit ſur le champ, emmenant avec ſoi le Pere Olmedo. Il dit en partant quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une prompte vengeance, ou au moins d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal ſatisfaits de ce qu'on laiſſoit partir ce Capitaine, ſans l'accommoder avec ſon parent, afin d'écouter ſes propoſitions & d'y répondre bien ou mal, ſuivant ce qui conviendroit. Ils diſoient : Qu'un homme du » mérite & de la qualité de Velaſquez, de- » voit être traité avec plus d'attention ; » qu'il falloit ſupppoſer qu'une perſonne » de bon eſprit, & d'une probité connue, » ne viendroit pas leur porter des propo- » ſitions extravagantes ou déraiſonnables ; » que les formalités de la guerre n'alloient « pas juſqu'à ôter la liberté de ſe faire écou- » ter, & que ce n'étoit pas une bonne po-

» litique, ni une bonne voie de se rendre
» redoutable à son ennemi, que de lui
» faire connoître qu'on craignoit ses rai-
» sons ».

Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre; que Narvaez fût contraint, pour appaiser ces bruits, de choisir un Officier qui allât, en son nom, & en celui de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & savoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commission au Secrétaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi, parcequ'il étoit moins animé que les autres contre Cortez, & qu'étant créature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprès de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant Cortez ayant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix; & jugeant qu'il étoit temps de commencer la guerre, il fit marcher son armée à dessein de s'approcher de plus près, & de s'emparer de quelques postes avantageux où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se présenteroient.

L'armée étoit en marche, lorsque les

coureurs de Cortez lui donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour lui parler. Le Général alla le recevoir avec quelque espérance d'un accord dont il se flattoit. Ils se saluerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvellant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secrétaire; & Cortez, avant que d'entrer en matiere sur sa négociation, lui fit quelques présens, & lui en promit encore davantage. Il le retint jusqu'au jour suivant, après qu'il l'eût invité à manger; & durant tout ce temps, ils eurent diverses conférences tête à tête avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réunir les deux partis, chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion de trouver quelque voie pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusqu'à offrir de lui céder la Conquête du Mexique, & de marcher avec ses gens à d'autres entreprises; & Duero, qui le voyoit agir si noblement avec un ennemi déclaré, lui proposa une entrevue avec Narvaez, croyant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultés seroient plus aisément levées dans une conférence où les deux Chefs s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de proposer cette conférence, & d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoiqu'il

en ſoit, ils conviennent tous qu'on régla cette entrevue auſſi-tôt que le Secrétaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dreſſa, par ſes ſoins, une capitulation autentique déſignant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conférence, chacun des deux Commandants ayant donné ſa parole par écrit, de ſe rendre, accompagné ſeulement de dix Officiers, afin qu'ils fuſſent témoins de ce qui ſeroit dit & arrêté.

Mais, au même-temps que Cortez ſe diſpoſoit à exécuter de ſa part la capitulation, André de Duero l'avertit en ſecret qu'on lui préparoit une embuſcade, à deſſein de le prendre ou de le tuer : cet avis qui venoit de ſi bon lieu, fut encore confirmé par d'autres perſonnes qui conſervoient quelque correſpondance avec lui ; ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez que ſa trahiſon étoit découverte. Ainſi, dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment, Cortez lui écrivit une lettre par laquelle il lui déclaroit la rupture du Traité, & remettoit à ſon épée à tirer ſatisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoiſſance, le procédé noble & ſincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de ſon ennemi, & il eut de la peine à ſe diſculper devant ſes Soldats de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de ſa mauvaiſe volonté. On ne peut néan-

moins accuſer d'imprudence la ſincérité de Cortez en cette occaſion, puiſque le manquement de parole & de foi dans les Traités, eſt une infamie dont on a peine à ſoupçonner un ennemi généreux, d'autant plus que les perfidies ne tiennent point lieu entre les ſtratagêmes, & que ces tromperies, qui donnent atteinte à l'honneur, ne ſont point comptées entre les ſurpriſes que la guerre autoriſe.

CHAPITRE IX.

Cortez s'avance juſqu'à une lieu de Zempoala. Narvaez ſe met en campagne avec ſon Armée ; le mauvais temps l'oblige à ſe retirer, & ſur cette nouvelle, Cortez forme le deſſein de l'attaquer dans ſon quartier.

CORTEZ demeura plus animé qu'irrité de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi, dont les ſentiments avoient tant de baſſeſſe, lui parut indigne de ſon reſſentiment ; jugeant d'ailleurs qu'un homme, qui vouloit gagner une victoire aux dépens de ſa réputation, n'étoit pas trop aſſuré de ſes Troupes ni de ſa perſonne même. Il hâta la marche de ſon armée, n'étant pas néanmoins encore bien déterminé ſur ce qu'il devoit entreprendre ; mais ayant le cœur plein d'une certaine confiance qui

soutient la résolution d'un Général, & qui semble prévenir les heureux succès par l'espérance, il se campa à une lieue de Zempoala, dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots* & ayant à dos la Ville de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche précipitée, & le Général fit avancer des Sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats, se réservant à délibérer avec les Capitaines de ce qu'il falloit faire suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit gagné des amis, & où il croyoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition, & le peu d'expérience de Narvaez qui lui donnerent l'assurance de s'approcher si près de Zempoala, sans craindre qu'on le taxât d'imprudence ou de témérité.

Narvaez fut informé de ce mouvement & du lieu où son ennemi étoit posté. Alors, avec une précipitation plus impétueuse que diligente, & qui dégénéroit en désordre & en confusion, il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme si elle n'eût point été déja publique, & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles

de Sandoval & de Velaſquez à quelque choſe de moins. Ce Commandant ordonnoit pluſieurs choſes en même-temps avec un air chagrin : ſes ordres étoient mêlés de menaces, & il paroiſſoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de ſon ennemi. Enfin ſon armée ſe mit en bataille, ſans qu'il en prit le ſoin; mais ſes Capitaines ſe rangerent d'eux-mêmes par hazard, & ſans prendre ſes ordres. Après avoir marché environ un quart de lieue, Narvaez s'arrêta à deſſein d'attendre Cortez à la campagne, ſe perſuadant follement que ce Général auroit aſſez peu de lumieres pour l'attaquer en un poſte où ſon ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre de Soldats qu'il conduiſoit. Il demeura tout un jour en ce lieu; & en cette vaine créance perdant du temps, & flattant ſon imagination de diverſes penſées dont il tiroit de la joie & de la confiance, il partageoit déja tout le butin à ſes Soldats, & tous les tréſors de Mexique à ſes Capitaines, & ſans ſonger à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil ſe coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit peu de temps après une ſi grande abondance d'eau; que les Soldats de Narvaez maudirent la ſortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bientôt leur part de l'impatience; & le Commandant, qui n'étoit pas moins ſenſible à l'incom-

modité, ne fit pas de grands efforts pour les retenir, outre qu'ils n'étoient pas accoutumés à résister aux injures du temps, & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau: ainsi les Soldats & les Officiers crurent avec quelque sorte d'apparence qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en désordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuient. Néanmoins Narvaez ne voulut pas séparer ses troupes, parcequ'il prétendoit retourner en campagne le lendemain, plutôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoiqu'il affectât de prendre le prétexte du soin qu'un Général doit avoir lorsque l'ennemi est proche. Il logea donc toute son armée dans le principal Temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons ou Chapelles peu éloignées l'une de l'autre, en une situation avantageuse & d'une grande étendue, où l'on montoit par un escalier fort glissant & difficile, qui donnoit encore plus de sureté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'escalier qui servoit de palier ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu,

où il se retira avec quelques Capitaines & environ cent Soldats, & il partagea le reste de son armée dans les deux autres. Il envoya quelques Cavaliers battre la campagne, & détacha deux Sentinelles sur les avenues. Après ces diligences qui, à son gré, ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil sans aucune résistance de la part des soucis.

André de Duero dépêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la place, afin de lui faire savoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secrétaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plutôt que de le provoquer à quelque entreprise; mais ce Général ne fut pas long-temps à se déterminer sur cet avis, & à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit médité sur tous les divers incidents que cette guerre pouvoit produire; & comme il est bon quelquefois de fermer les yeux sur les difficultés que l'éloignement fait paroître plus considérables, & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'exécution, Cortez assembla d'abord ses soldats, & il les mit en ordre de bataille,

quoique l'orage ne fût pas encore cessé ; mais ses gens, endurcis à de plus rudes fatigues, obéirent aussi-tôt sans se plaindre, ni demander la raison de ce mouvement imprévu, tant ils se reposoient sur la conduite de leur Général. Ils passerent le ruisseau dans l'eau jusqu'à la ceinture, & aprés avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours où il leur communiqua sa résolution, sans la mettre en doute, & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit lui donner. Il leur apprit le désordre de la retraite des ennemis, que la rigueur du temps avoit obligés à fuire en leur quartier, & la confusion de leurs logements dans les tours de ce temple. Il leur représenta fortement l'indolente tranquilité de ces gens & de leurs Officiers, & la facilité qu'on auroit à les attaquer avant qu'ils se fussent réunis pour former un bataillon ; & voyant que son dessein n'étoit pas seulement approuvé, mais encore applaudi, il le poursuivit avec une nouvelle ardeur.
» Cette nuit, dit-il, mes amis, le Ciel
» nous met entre les mains l'occasion la
» plus favorable que nos desirs même se
» puissent figurer. Vous allez maintenant
» avoir des preuves de la confiance que j'ai
» en votre valeur, & je vais déclarer jus-
» qu'à quel point elle éleve mes pensées
» & mes desseins. Il n'y a qu'un moment que
» nous attendions nos ennemis, & que
» nous esperions les vaincre à la faveur de

» ce ruiſſeau qui nous couvroit, & maintenant nous les tenons endormis & ſéparés ſur la foi du mépris qu'ils font de nous, & qui nous procure ces avantages. » Cette honteuſe impatience, qui leur a » fait abandonner la campagne pour éviter » la rigueur de l'orage, qui eſt un mal néceſſaire, & d'ailleurs fort peu conſidérable, doit nous apprendre de quelle maniere le repos eſt goûté par des gens qui » le cherchent avec tant de moleſſe, & qui » le prennent ſans aucun ſoupçon. Narvaez » ignore l'exactitude que la guerre demande; ſes ſoldats tout neufs n'ont jamais vu que cette occaſion, où la nuit » ne leur ſera pas favorable pour ſe rallier » ſans déſordre durant l'obſcurité. Pluſieurs » encore ſont mal ſatisfaits de leur Commandant; quelques uns ſont affectionnés » à notre parti: & il s'en trouve un aſſez bon » nombre qui ont en horreur cette guerre, » comme étant entrepriſe contre nous de » gayeté de cœur & ſans raiſon; & vous » ſavez que les bras deviennent peſants & » engourdis, lorſqu'ils agiſſent contre le » mouvement de la volonté. Nous devons » traiter les uns & les autres comme des » ennemis, juſqu'à ce qu'ils ſe déclarent, » puiſque c'eſt la victoire qui doit décider » qui d'eux ou de nous doit porter le nom de » traîtres. Il eſt vrai que la raiſon eſt pour » nous; mais à la guerre, la raiſon eſt toujours contre les négligens, & ſe range or-

» dinairement du côté du vainqueur. Nos
» ennemis viennent usurper tout ce que
» vous avez acquis, & ils n'aspirent à rien
» moins qu'à se rendre maîtres de votre li-
» berté, de vos biens & de vos espérances.
» Ils s'attribueront vos victoires, les pays
» que vous avez conquis aux dépens de vo-
» sang, & toute la gloire de vos exploits.
» Ce qu'il y a de plus cruel, est qu'en s'ef-
» forçant de mettre le pied sur nos têtes,
» ils cherchent encore à ruiner le service
» du Roi & les progrès de notre Religion,
» qui se perdront avec nous; & quoique ce
» crime soit sur leur compte, on doutera
» quels seront les coupables. Le seul moyen
» de prévenir ces maux, est de combattre
» en ce moment avec la valeur que vous
» avez toujours témoignée; c'est ce que
» vous saurez mieux faire que je ne puis le
» dire. Aux armes, mes amis, la victoire
» s'est toujours déclarée pour vous; animez
» votre cœur par la vue du service que
» vous devez à Dieu & au Roi: ayez l'hon-
» neur devant les yeux, & songez que vous
» combattez pour une juste cause. Je vous
» accompagnerai dans les plus grands dan-
» gers, & je cherche moins à vous animer
» par mes discours, qu'à vous persuader par
» mon exemple «.

Ce discours de Cortez inspira une telle ardeur à ses soldats, qu'ils le presserent de marcher sans retardement. Ils admiroient tous sa prudence & sa résolution, & quel-

ques-uns lui protesterent que, s'il songeoit encore à s'accommoder avec Narvaez, ils ne lui obéiroient pas. Ces paroles de gens déterminés, ne déplurent pas au Général, parcequ'elles partoient du cœur, & non pas d'un esprit de rébellion. Il forma, sans perdre de temps, trois petits bataillons qui devoient marcher à l'assaut les uns après les autres. Sandoval commandoit le premier, composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & notre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp, Christophe d'Olid, eut la conduite du second, aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille & Bernardin Vasquez de Tapia. Le Général commandoit le dernier bataillon, & avoit auprès de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophe & Martin de Gamboa, Diego Pizarre & Dominique d'Alburquerque. L'ordre étoit que Sandoval, avec sa troupe, feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie, après quoi il devoit partager ses soldats, afin d'empêcher des deux côtés la communication des autres donjons. Cortez lui recommanda, sur-tout, de faire observer un grand silence à ses soldats. Olid eût charge de courir le plus vîte qu'il pourroit, attaquer à vive

force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le ſuivre, afin d'animer les ſoldats, & de porter du ſecours où il ſeroit néceſſaire, faiſant alors retentir les tambours & les autres bruits de guerre, afin que la ſurpriſe mît en déſordre & en confuſion le premier mouvement des ennemis.

Alors le pere Olmedo fit une exhortation chrétienne fondée ſur ce principe, qu'ils alloient combattre pour la cauſe de Dieu, & qu'ainſi ils devoient ſe mettre en la diſpoſition de mériter ſes graces & ſon aſſiſtance. On trouvoit ſur ce chemin une croix que ces mêmes ſoldats avoient plantée en allant à Mexique; & lorſqu'ils y furent arrivés, & que tous les ſoldats & Officiers ſe furent proſternés à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition qu'ils répéterent fort dévotement, & après avoir ordonné de réciter la Confeſſion générale, il leur donna la bénédiction & l'abſolution, laiſſant leurs cœurs animés d'un eſprit plus ſaint & auſſi généreux que le premier, puiſque le repos de la conſcience ôte aux périls ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Aprés cette pieuſe précaution, Cortez rangea ſes trois bataillons, marquant aux piquiers & aux arquebuſiers les poſtes qu'ils devoient tenir. Il répéta les ordres aux Commandants, & recommandant le ſilence à tout le monde, il donna pour le mot le

Saint Esprit, dont on célébroit la fête le jour même de cette action. Après quoi il fit marcher au même ordre qu'on devoit combattre, & au petit pas, afin que les soldats allassent au combat sans être fatigués de la marche, & aussi pour laisser aux ennemis le temps de s'abandonner au sommeil, prétendant s'aider de leur négligence & de leur tranquilité pour les battre avec moins de risque, sans faire aucun scrupule d'employer en cette occasion, & contre sa maniere d'agir ouverte & généreuse, cette espece de surprise que les Anciens ont apppellée malice des grands Capitaines, puisque ces stratagêmes où la bonne foi n'est point blessée sont permis à la guerre, où on dispute encore de la préférence entre l'adresse de l'esprit & la force du courage.

CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la la résistance. Il emporte la victoire & prend Narvaez, réduisant son armée à servir sous son Commandement.

L'ARMÈE de Cortez avoit fait environ une demie lieue, lorsque les coureurs revintrent avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée, & rapporterent que l'autre sentinelle, moins avancée, leur avoit

échapé entre les buissons dont ce pays étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis ; & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce soldat eût découvert la marche de l'armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la ville par le droit chemin, mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le péril ; sur quoi on conclut tout d'une voix, de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce soldat, ou au moins en même temps que lui, supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toujours mal éveillés, & dans le premier trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter ; & faisant doubler le pas, ils laisserent auprès d'un ruisseau écarté du chemin, les chevaux, le bagage & tout ce qui embarrassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit rendue fort légere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillés coururent aux armes, & menerent le soldat à Narvaez, qui après quelques questions, méprisa l'avis, & celui qui le donnoit, tenant pour impossible que Cortez vînt avec si peu de monde l'attaquer en son logement, ni que ces gens pussent marcher durant une nuit si obscure, & un temps si rude.

Il étoit près de minuit lorſque Cortez entra dans Zempoala ; il eût le bonheur de n'être point rencontré par les cavaliers que Narvaez avoit envoyé battre l'eſtrade, qui vraiſemblablement s'étoient égarés durant l'obſcurité, ou peut-être mis à couvert à cauſe de la pluie. Ainſi Cortez put pénétrer dans la ville juſqu'à la vue du temple ſans rencontrer un corps de garde, ni même une ſentinelle qui l'arrêtât. La diſpute de Narvaez duroit encore avec le ſoldat, qui aſſuroit avoir reconnu, non ſeulement les coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Néanmoins, on ſe forgeoit encore des prétextes de confiance, & on perdoit à raiſonner ſur les apparences de ce rapport, le temps qu'on auroit dû employer à en prévenir les ſuites, quand même il auroit été faux : les ſoldats inquiets & éveillés, ſe croiſoient au haut des dégrés du temple ; les uns peu réſolus, les autres attendant les ordres du Commandant ; mais tous les armes à la main, & preſque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert ; & comme il ſe trouvoit dans le ſecond cas qu'on avoit prévu, il ſe réſolut de les attaquer avant qu'il ſe fuſſent mis en ordre pour le ſoutenir. Il donna donc le ſignal du combat, & Sandoval avec ſa troupe commença à monter les dégrés. Quelques canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois

pieces, ils avertirent pour la seconde fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours succéda à celui de l'artillerie, & les soldats de Narvaez qui étoient les plus près des dégrés, accoururent pour les défendre. Le combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soutenir contre une troupe plus grosse que la sienne, & dans un poste désavantageux. Olid vint à propos le secourir. Cortez ayant laissé son corps de réserve en bataille, se jetta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant: en sorte que les ennemis ne pouvant résister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier dégré, & un moment après ils se retirerent en désordre, abandonnant le vestibule & l'artillerie. Plusieurs fuirent à leur logement, les autres allerent pour défendre l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque temps avec une valeur égale des deux côtés.

Narvaez parut alors, après avoir employé quelque temps à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient, & même pour les mettre en ordre, après quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez, & Farfan qui accompagnoit Sandoval. Ce sol-

dat lui donna dans le visage un si grand coup de pique, qu'il lui creva un œil, & le jetta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement, *je suis mort*. Le bruit en courut aussi-tôt entre ses soldats, qui s'en effrayerent, & leur désordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteusement leur Commandant, les autres tout éperdus cesserent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir, s'embarasserent les uns les autres, & augmenterent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligés à reculer; & les vainqueurs prirent ce temps pour retirer Narvaez, qu'ils descendirent, ou pour mieux dire, qu'ils traînerent jusqu'au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant; ce qui fut exécuté en le faisant passer au milieu du dernier bataillon: & cet homme, qui avant quelques moments regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi, non seulement avec la douleur de sa blessure, mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa, parcequ'on ne trouvoit plus de résistance, & que tous les soldats de Narvaez s'étoient jettés dans les donjons, si épouvantés qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarassant. Ceux de Cortez crierent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez,

d'autres pour le Roi, & les plus ſages au nom du Saint Eſprit. Ces cris d'une jóie anticipée, ne laiſſerent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonſtance produite par le haſard, & qui leur perſuada que Cortez menoit une puiſſante armée, qui leur parut occuper une grande partie de la campagne. C'eſt que des fenêtres de leurs donjons, ils découvroient à diverſes diſtances, & en pluſieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obſcurité, ſembloient à leurs yeux être les meches allumées de pluſieurs troupes d'arquebuſiers. C'étoit des vers ſemblables à ceux que nous appellons luiſants, mais beaucoup plus grands & plus brillants en cet hémiſphere. Cette viſion fit une forte impreſſion ſur les ſimples ſoldats, & laiſſa au moins quelque doute dans l'eſprit des plus hardis, tant la crainte uſurpe d'empire ſur l'eſprit des perſonnes affligées, & tant les moindres ſecours du haſard tournent à à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fît ceſſer les acclamations de la victoire, dont la confiance, priſe mal à propos, eſt dangéreuſe parmi les armées, & doit être interrompue, parcequ'elle jette les ſoldats dans le relâchement & dans le déſordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les donjons, & fit publier en maniere de ban, un pardon général à tous ceux qui ſe rendroient, offrant un parti raiſonnable, & communication

d'intérêts à ceux qui s'enrôleroient ſous ſes étendarts : liberté & bon paſſage à ceux qui voudroient ſe retirer à Cuba, & à tous, vie & bagues ſauves. Ce cri public fut fort bien imaginé ; parcequ'il importoit extrêmement que cette déclaration de la volonté du Général fût connue avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrît aux ſoldats de Narvaez le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inſpira la réſolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçues mal à propos : puiſque la crainte ſe tourne quelquefois en témérité, par la honte qu'on a de s'être alarmé ſans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirés, que les ſoldats & les Officiers mêmes vinrent en troupes ſe rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez, ſans manquer aux devoirs de la civilité, les reçut avec joie. Cependant il fit déſarmer ceux-mêmes qui étoient de ſon intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnaſſent exemple aux autres. Leur nombre s'augmenta ſi fort en peu de temps, qu'il fallut les ſéparer, & s'en aſſurer par une garde ſuffiſante, juſqu'à ce que le jour fit connoître les viſages & les mouvements des eſprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le ſoin de faire panſer la bleſſure de Nar-

vaez; & Cortez, qui se trouvoit par-tout avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particuliérement à un prisonnier de cette importance, alla le voir, quoiqu'il ne voulût pas se faire connoître, crainte de redoubler son affliction. Néanmoins le respect des soldats découvrit le Général; & Narvaez se tournant vers lui, dit, d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étendue de sa disgrace : » Vous de-
» vez, Seigneur Capitaine, estimer beau-
» coup l'avanture qui me rend votre pri-
» sonnier ». A quoi Cortez lui répondit :
» Mon ami, il faut louer Dieu de tout;
» mais je puis vous jurer sans vanité, que
» je compte cette victoire, & votre prise,
» entre les moindres exploits qui se soient
» faits en ce pays-ci.

On vint alors avertir Cortez, qu'un des des donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salvatierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchés, & où ils retenoient, par leur autorité & par leurs persuasions, les soldats qui se trouvoient enfermés avec eux. Cortez remonta les dégrés du temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traités à toute rigueur; & voyant qu'ils étoient résolus à se défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere, qu'on battit ce donjon de deux pieces d'artillerie. Néanmoins il avertit un peu après les canoniers de ne

battre que le haut du donjon, à dessein d'épouvanter plutôt que de faire du mal. Cet ordre fut exécuté; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces soldats à venir demander quartier, laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de débarasser avec une escouade de ses soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis déclarés, & dont on pouvoit appréhender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez; & par cette prise, la victoire se déclara entiérement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de blessés, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tués du côté de Narvaez, avec un Enseigne & un Capitaine; le nombre des blessés étant encore plus grand. Le Général envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz, avec une escorte suffisante pour les garder, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qui ayant un juste sujet d'être offensé contre lui sur l'aventure de Zempoala, ne laissa pas de le faire panser, & de le régaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette générosité de Jean Velasquez; mais elle étoit principalement due à son inclination noble & bienfaisante. Tout cela fut exécuté avant le jour; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle

n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévues de Narvaez.

Au point du jour on vit arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandés; & encore qu'ils fussent venus après la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors, & le jour les surprit dans ces tristes réflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus; ce qui leur faisoit maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur négligence, & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils célébroient la vigilance & la hardiesse avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particuliérement à la guerre, que ceux mêmes qui lui portent envie ne peuvent la haïr : les malheureux ressentent leur disgrace; mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprès des vaincus. La vérité de ces maximes ne parut jamais mieux qu'en cette rencontre : chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi même un secret penchant à suivre le Général le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les étendarts d'une armée où les Soldats savoient vaincre & obéir.

Cortez

Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnés, les uns à sa valeur, d'autres à sa libéralité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation; & commencerent à se déclarer par des acclamations, qui émurent l'inclination des bien intentionnés, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se présenter devant leur nouveau Général. Ils se seroient jettés à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras: sur quoi chacun s'empressa de donner son nom, & ils se débattoient de la préférence sur le rôle. Ce qu'il y eut de singulier, est qu'entre tous ces Espagnols il ne s'en trouva pas un seul qui voulût retourner à Cuba; & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expédition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquérir à soi; sur quoi il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tournés en sa faveur, puisqu'il ordonna sur-le-champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet; néanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succès. Les plus considérables d'entre ces Soldats de Narvaez étoient amis & d'intelligence avec Cortez; & les deux mille Chinanteques

ſoutenoient puiſſamment ſes intérêts. Les Soldats priſonniers eurent une reconnnoiſſance ſinguliere de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la confiance de leur nouveau Général par de nouvelles acclamations ; & il ſe fit ainſi en peu de temps une armée qui paſſoit déja le nombre de mille Soldats Eſpagnols ; outre la priſe des ennemis dont il pouvoit craindre les deſſeins, une flotte d'onze navires & de ſept brigantins qu'il mettoit en ſa diſpoſition, la ruine entiere de la derniere reſſource de Diego Velaſquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entrepriſe qu'il méditoit. Tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'expérience du Général, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageuſement une ſi périlleuſe entrepriſe, & qui emporterent à la pointe de l'épée non ſeulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez ſe propoſoit, puiſque ſuivant le ſentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la réputation, le ſuccès eſt, pour ainſi dire, le paiement des deſſeins, & qu'on attribue ſouvent le titre de prudens aux conſeils les plus haſardeux.



CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une place d'armes ayant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là toutes les regles de la guerre. Lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de négligence, on n'est plus surpris de lui voir faire des faux pas; & toutes les absurdités de sa conduite deviennent des conséquences nécessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du péril; & au matin on eut avis qu'ils s'étoient joints aux batteurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux qui tenoient la campagne, en résolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup

de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte résolution, envoya le Mestre de Camp Christophe d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essayer de les réduire par les voies de la douceur : ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant *qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordés à leurs Compagnons*, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au Général, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussi-tôt on songea à panser les blessés, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joie en célébrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque intérêt, puisqu'ils se tiroient des fatigues & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le Général ne perdit point de temps à s'assurer de la flotte ; ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez, & il en envoya des siens, autant qu'il étoit nécessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote appellé Pierre Cavallero, &

l'emploi a paru aſſez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Après ces ſoins, Cortez prit celui de renvoyer les Chinanteques en leur Province ; & il témoigna leur être auſſi obligé du ſecours qu'ils lui avoient amené, que s'il en eût tiré un grand ſervice. On donna quelques jours aux Soldats, pour ſe rafraîchir ; & durant ce ſéjour, les Peuples & tous les Caciques des environs vinrent féliciter les bons Eſpagnols, ou les Teules doux & benins; c'eſt ainſi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez : ils renouvellerent les proteſtations de leur obéiſſance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de pluſieurs préſents & de régals, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les careſſes & par l'aſſurance de ces Peuples, qu'ils avoient vu auparavant farouches & mal contents.

Durant la plus grande chaleur de la joie que ces heureux ſuccès faiſoient naître dans le cœur de Cortez, le péril où il avoit laiſſé Alvarado & ſes Compagnons ſe préſentoit vivement à ſa mémoire ; puiſque leur unique reſſource ne conſiſtoit qu'en ce peu d'eſpérance qu'on pouvoit fonder ſur la parole que Motezuma lui avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en ſon abſence. Cortez ſavoit que ce lien eſt

fort décrié, aux lieux où les volontés sont absolues & souveraines; parceque certains Docteurs d'Etat prétendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soutenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le Général pouvoit alors trouver dans ces maximes de justes sujets de crainte, sans approuver par ses soupçons cette politique infidele & lâche; puisqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les dispense en même-temps des devoirs les plus essentiels de l'honneur & de la noblesse.

Ainsi, ayant pris la résolution de retourner à Mexique, & n'osant pas mener avec soi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les esprits inquiets de ses courtisans, le Général voulut séparer son armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cents hommes soumettre la Province de Panuco, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco, se réservant environ six cents Espagnols, nombre qui lui parut suffisant à faire son entrée dans Mexique, avec quelque apparence de modération, & une suite de vainqueur.

Mais au même-temps que Cortez préparoit toutes choses pour l'exécution de ce dessein, il survint un nouvel incident qui

l'obligea de prendre d'autres meſures. Il reçut une lettre de la part d'Alvarado, qui lui donnoit avis : » Que les Mexicains » avoient pris les armes ; & que malgré » Motezuma qui demeuroit toujours dans » ſon logement, ils avoient déja livré plu- » ſieurs aſſauts aux Eſpagnols, avec des » forces ſi redoutables par leur nombre, » que lui même & tous ſes Soldats étoient » perdus ſans reſſource, s'ils n'étoient bien- « tôt aſſiſtés de quelques ſecours «. Un Soldat Eſpagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambaſſadeur de Motezuma, dont la commiſſion étoit de repréſenter : » Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Em- » pereur d'empêcher ce mouvement ; de » remontrer la dangereuſe atteinte que les » mutins donnoient à ſon autorité : de l'aſ- » ſurer qu'il n'abandonneroit point Alva- » rado & les Eſpagnols : & enfin de le » preſſer de ſe rendre à Mexique, afin d'ap- » porter du remede à ſes maux ». Sur quoi, ſoit que Motezuma voulût parler du ſoulevément de ſes Sujets, ſoit qu'il déſignât le péril où les Eſpagnols ſe trouvoient engagés, l'un & l'autre marquent ſa confiance & ſa ſincérité.

On n'eut pas beſoin de délibérer ſur la réſolution qu'il falloit prendre en cette conjoncture ; puiſque tous les Officiers & les ſoldats s'empreſſerent à témoigner, qu'on devoit regarder le voyage de Mexique, comme un engagement d'une néceſſité in-

dispensable. Quelques-uns même alloient jusqu'à considérer comme un heureux & favorable présage, cet accident qui leur servoit de prétexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la réduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera-Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel, dont l'intelligence & la valeur l'assuroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliés. Il fit une revue générale de son armée; & laissant dans la place, la garnison qui lui parut nécessaire, & quelques soldats pour la sureté des vaisseaux, il trouva encore mille fantassins sous les armes, & cent cavaliers. Il leur donna différentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes; marquant un rendez-vous général en un lieu connu proche de Tlascala, où le Général jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoiqu'il eût envoyé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, néanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les soldats qui marchoient par des routes écartées, ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une soif insupportable. Cependant les gens de Narvaez supporte-

rent ces incommodités ſans ſe décourager, ni ſe plaindre, quoique ces mêmes ſoldats euſſent paru depuis peu ſi ſenſibles à de moindres ſouffrances : ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux ſoldats de Cortez, ou aux grandes eſpérances dont leur cœur étoit rempli : ſans ce qui étoit dû à la différence du Général, dont la réputation & l'eſtime ont des influences ſecretes, mais très puiſſantes ſur l'eſprit des ſoldats, pour leur inſpirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par ſon Ambaſſadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de ſa victoire, de ſon retour, & de l'augmentation de ſon armée, afin d'encourager Alvarado par l'eſpérance d'un grand ſecours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces ſi conſidérables, puiſque le ſoulevement de ſes ſujets l'obligeoit à ne les pas ſéparer.* Le Général réglant le temps ſur la néceſſité, faiſoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit poſſible, retranchant quelques heures au repos que ſon activité lui faiſoit trouver dans le travail même. Il fit quelque ſéjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartés ; & enfin il arriva le dix-ſept de Juin à Tlaſcala, avec toute ſon armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuſe, & célébrée par de grandes réjouiſſances. Magiſcatzin

reçut le Général en son logis, & tous les Espagnols furent traités & régalés par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de respect. Les Tlascalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains sous le prétexte de l'amour qu'ils avoient pour les Espagnols. Ils exagéroient la conspiration & le péril où Alvarado se trouvoit, par des circonstances où il paroissoit plus d'affectation que de certitude. Ils pesoient l'insolence & la perfidie du peuple de Mexique : animant les esprits des Espagnols à la vengeance ; & mêlant avec peu d'adresse leurs avis avec leur passion. Ainsi les crimes enchéris par un zele suspect, peuvent être des vérités dans la bouche d'un ennemi ; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne sont de véritables accusations.

Le Sénat résolut de faire un grand effort, & d'assembler toutes les milices, afin d'assister Cortez en cette occasion par une raison d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur intérêt à la cause de leur ami, & se servir de ses forces pour détruire une bonne fois cette nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le Général comprit aisément leur intention ; & après leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joie, il rabattit la fierté qui les poussoit à faire ce grand appareil, en opposant aux instances du

Sénat quelques raiſons apparentes, qui en effet n'étoient que des prétextes contre d'autres prétextes. Néanmoins il reçut d'eux deux mille hommes choiſis, avec leurs Capitaines ou Commandants qui ſuivirent ſon armée, & qui rendirent de grands ſervices dans les occaſions. Il mena cette troupe pour rendre ſon entrepriſe plus ſûre, & auſſi afin de ſe conſerver la confiance des Tlaſcalteques qui avoient déja acquis aſſez de réputation contre les Mexicains : & il n'en voulut pas un plus grand nombre, crainte d'effaroucher Motezuma, & de pouſſer les révoltés dans le dernier déſeſpoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la ville capitale, & de voir s'il pourroit ramener le peuple par les voies de la douceur, ſans conſulter alors ſa colere ſur le châtiment des coupables ; voulant eſſayer d'abord de rétablir la tranquillité, puiſqu'il eſt bien difficile d'appaiſer une ſédition, en alarmant les eſprits de ceux qui lui donnent le mouvement

Le Général arriva à Mexique le jour de Saint Jean, ſans avoir trouvé en chemin d'autres embarras que la diverſité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée paſſa le lac ſans oppoſition, quoiqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les ſoupçons. Les deux brigantins fabriqués par les Eſpagnols, étoient briſés, & demi brûlés : on voyoit une grande ſolitude ſur les remparts, & ſur

le haut de la porte : les ponts qui servoient alors à la communication, étoient rompus sur les canaux ; & un triste & morne silence régnoit par-tout ce quartier. Tousces signes obligeoient le Général à régler les démarches de son armée, en sorte que l'infanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprès de Motezuma, ayant découvert le secours qui leur arrivoit, pousserent de grands cris, qui rassurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado, suivi de tous les soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils célébrerent avec une égale joie le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se félicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentiments s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassements, & certains discours confus, sont, pour ainsi dire, l'éloquence de la joie, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le Général, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la Majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez, parcequ'il avoit besoin des forces & du conseil de ce Général, afin

de faire rentrer ses peuples dans la soumission, & aussi parcequ'il se voyoit privé de cette espérance de liberté que Cortez lui permettoit, en le laissant aller où il lui plaisoit : & comme Motezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberté durant l'absence de ce Général ; les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement, à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma lui faisoit : qu'il lui fit mauvais visage ; & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vît : qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en présence des Officiers de ce Prince ; & enfin cet Auteur ajoute de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fort fierement, parcequ'il se trouvoit soutenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime ; & Herrera a décrié encore davantage le procédé de Cortez en son Histoire, puisqu'il emploie l'aveu même de ce Général à prouver son infidélité. » Plusieurs, *dit-il*, ont » rapporté qu'ils avoient entendu dire à » Cortez, que si en arrivant il alloit voir » Motezuma, ce Prince s'en trouveroit » bien : mais qu'il le négligea, témoignant » beaucoup de mépris pour sa personne ; » parcequ'il se voyoit en main de grandes

» forces «. Sur quoi cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, » Que les heureux succès rendent in» solents les grands Capitaines «. Néanmoins Gomara en parle autrement; & Cortez même n'en dit rien en la seconde relation de son expédition, qu'il eût été de son intérêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procédé si irrégulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincérité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une malhonnêteté si peu vraisemblable: d'autant plus que Herrera & Diaz même assurent, que Motezuma résista à l'insolence de ses sujets, & qu'il les retint toujours autant qu'il put: qu'ils attaquerent malgré lui le quartier des Espagnols, & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le Général ne fût bien informé de ces vérités; & la parole que l'Empereur lui tint si religieusement, ne lui laissoit pas lieu d'en douter, puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement, ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres;

& l'incivilité qu'on attribue à ce Général, comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à ſon génie. On peut donc croire, ou au moins ſoupçonner, que Herrera avoit donné, ſur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant ſur le manuſcrit de Bernard Diaz, interprete trop paſſionné des actions de Cortez; & il ſe peut faire qu'il a adopté ce ſentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition ſur la maxime de Tacite : dangéreuſe ambition des Hiſtoriens, qui eſtropient la vérité, pour l'appliquer ſelon leur ſens aux remarques qui leur plaiſent : ignorant que c'eſt un ſecret de l'art très difficile, d'accorder la vérité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains a prendre les armes. Ordaz ſort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuſcade; & Cortez ſe détermine à la guerre.

Deux ou trois jours avant que l'armée Eſpagnole fût arrivée à Mexique, les rébelles s'étoient retirés de l'autre côté de la ville, en ceſſant les hoſtilités de propos délibéré, ainſi qu'on put le juger aiſément par ce qui ſuivit. L'excès de leur nombre leur avoit donné une grande confiance; & leur

orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tués dans les combats précédents : avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs révoltés. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considérablement augmentées : néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils userent de ce stratagême, en se retirant de dessein prémédité, afin de de laisser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermés dans la ville. On ne pénétra point d'abord ce dessein, quoique leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps de gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un temps où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet ; après quoi le Général se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soulevement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de notre plume. Quelques Auteurs disent que la conspira-

tion du peuple de Mexique ſe forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette ville. D'autres ſoutiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le deſir qu'il avoit de recouvrer la liberté : ſur quoi il n'eſt pas néceſſaire de nous arrêter, puiſqu'on a vu le peu de fondement de ces ſecretes négociations, qu'on attribuoit à Narvaez; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de ſon peuple. D'autres en ont cherché la ſource dans la fidélité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppreſſion où il étoit, & ce ſentiment s'accorde plus avec la raiſon, qu'avec la vérité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, aſſez probablement, puiſqu'ils ſe trouverent mêlés fort avant dans la ſédition; publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inſpirant aux autres cette même fureur qui les diſpoſoit à recevoir les réponſes de ces déteſtables Oracles. Ils répétoient ce que le démon leur annonçoit; & quoiqu'ils ne fuſſent pas les premiers auteurs du ſoulevement, ils lui donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les eſprits, & entretenant la ſédition.

Les Ecrivains étrangers s'éloignent encore davantage du vraiſemblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautés atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Eſpa-

gnols en la Conquête des Indes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, est qu'ils appuient la malignité de leur récit, par l'autorité du Pere Barthelemy de Las Casas, ou Casaus, qui fut Evêque de Chiappa, dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de notre nation & d'une qualité distinguée. Il a écrit, comme on le voit encore dans ses ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & régaler leur Empereur, préparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent mitoles ; & qu'Alvarado, voyant la qualité des joyaux dont ils étoient parés, vint avec tous ses soldats attaquer ces misérables, qu'il massacra pour les dépouiller ; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée : ce qui, selon cette relation, réduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante, mais encore impossible : sur quoi il est bon de savoir que ce Prélat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour enchérir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la vérité, qu'à l'exagération. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautés dont il a accusé les Espagnols ; & l'on est

trop heureux de le trouver si bien réfuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La vérité constante est donc, que peu de temps après le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols; & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques uns de ses confidents pour éclairer ce qui se passoit dans la ville; & il apprit que le peuple devenoit inquiet & mystérieux : qu'on faisoit des assemblées en des maisons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet, & découvroient l'intention. Il anima ses confidents, & reçut enfin, par leur moyen, des lumieres très sûres d'une conspiration formée contre les Espagnols, ayant gagné quelques-uns des conjurés mêmes, qui en apporterent les avis, en détestant la trahison, sans oublier leurs intérêts. On approchoit du jour destiné à une grande fête des Idoles, qu'ils célébroient par ces danses publiques, qui confondoient les Nobles indifféremment avec le peuple, & qui mettoient toute la ville en rumeur. Les conjurés avoient choisi ce jour là pour l'exécution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun

ſoupçon. Leur deſſein étoit de commencer le bal, afin de ſoulever le peuple, en publiant qu'il s'agiſſoit de la liberté de leur Prince, & de la défenſe de leurs Dieux, remettant à ce moment la déclaration de l'entrepriſe, pour ne haſarder point un ſecret de cette importance, en le confiant mal à propos à la diſcretion de tout un peuple : & véritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement ſoutenue de quelque ſorte d'eſprit.

Quelques uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre viſite à Alvarado, au matin du jour qui précédoit cette fête ſolemnelle, & ils lui demanderent permiſſion de la célébrer, tâchant de lui fermer les yeux par cette ſoumiſſion affectée. Alvarado, dont les ſoupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permiſſion, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de ſang humain dans leurs ſacrifices : cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en ſecret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du temple. Alors voyant tous ſes doutes levés, il prit une réſolution téméraire, à la vérité, mais qu'on auroit pu conſidérer comme un bon remede, à un mal ſi violent, s'il avoit été appliqué avec une juſte modération. Alvarado prit donc ſes meſures pour attaquer les conjurés au commencement du bal, ſans leur donner

le loisir de prendre leurs armes, ni de soulever le peuple : ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous prétexte de venir prendre leur part du régal, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi ivres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excès de la joie qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point-là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le temps de fuir ou de se jetter par les fenêtres du temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les châtier & de les séparer; ce qu'il obtint sans difficulté, mais non pas sans quelque désordre, parceque ses soldats se jetterent sur les blessés & sur les morts pour arracher les joyaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toujours quand le soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut exécuté avec plus d'ardeur que de prudence. Les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prît le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre lui : montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toujours assez de disposition à

se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado, satisfait de la justice de l'action & du bonheur de l'exécution, ne connut pas combien il lui importoit d'y ajouter les ornements de la raison ; & le peuple, qui ignoroit la conspiration, & qui voyoit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joyaux qu'on leur avoit arrachés, attribua ce procédé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur, qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de séditieux, qui se trouverent soulevés sans que les premiers conjurés y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le Général représenta fortement à Alvarado sa témérité, & sur-tout l'imprudence d'avoir hasardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la ville étoit en mouvement, laissant le quartier, qui devoit faire le premier de ses soins, exposé à tous les accidents qui pouvoient arriver. Il lui témoigna son déplaisir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers sujets de ses inquiétudes ; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, jusqu'à ce qu'il le vit combattre à son côté dans les occasions qui suivirent ; au lieu qu'il devoit communiquer ses soupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à dessein de se prévaloir de son autorité ; mais afin de sonder son cœur, & de connoître s'il étoit sûr de le laisser avec

une ſi foible garde ; ce qui étoit preſque la même choſe que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de ſe défier. Enfin, il blâma le peu de conſidération qu'il avoit eu, de ne pas juſtifier ſur l'heure une conduite ſi violente à l'extérieur auprès du peuple du Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du Général font bien voir que cette action, en ſes motifs, & en ſes circonſtances, n'avoit pas la malignité qu'on lui avoit imputée ; puiſque Cortez n'en feroit pas demeuré aux ſimples paroles, pour châtier un crime auſſi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occaſion d'en punir l'auteur, au moins par la priſon, afin de faciliter un accommodement par cette eſpece de ſatisfaction. Auſſi trouvons nous qu'Alvarado même en fit la propoſition au Général, comme d'un moyen propre à ramener les eſprits de ce peuple ; mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voie de publier les juſtes raiſons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurés, pour déſabuſer le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les révoltés ne parurent point ce ſoir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint, & le Général voyant que le ſilence des ennemis duroit encore, & qu'il paroiſſoit infidele, à cauſe qu'on ne remarquoit pas

un seul homme dans les rues, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vue, il fit sortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & pénétrer le fond de ce mystere. Ce Capitaine suivi de quatre cents Soldats Espagnols ou Tlascalteques, marcha en bon ordre par la grande rue, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue, lorsqu'il se vit en tête une effroyable multitude de gens biens armés; & un moment après une autre armée qui ne cédoit point en nombre à la premiere, vint lui donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les rues qui traversoient la principale avenue; & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale férocité, au même temps qu'une troisiéme armée de menu Peuple parut aux fenêtres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusqu'à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son expérience pour se tirer de ce péril promptement & sans désordre. Il forma son bataillon suivant le terrein, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armés de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses.

ſes. Il lui fut impoſſible d'avertir le Général du danger où il ſe trouvoit : & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût beſoin de ſecours, ſuppoſant qu'il avoit aſſez de forces pour exécuter l'ordre qu'on lui avoit donné. Néanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-temps, parceque les Indiens chargerent confuſément; enſorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'uſage de leurs armes; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque,que les autres ſe retirerent à une diſtance où ils ne pouvoient offenſer les nôtres, ni en être offenſés. Les Arquebuſiers eurent bientôt nettoyé les terraſſes : & Ordaz, qui venoit ſeulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, ſans combattre autrement que par des cris & des menaces, ſe réſolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de ſa retraite : ſur quoi il donna ſes ordres, gardant la même forme de bataille; & fit charger vigoureuſement ceux qui occupoient la rue qui conduiſoit au quartier des Eſpagnols, au même temps qu'on repouſſoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui ſe découvroient au haut des maiſons. Ainſi ce Capitaine fit ſa retraite avec beaucoup de peine; & elle lui coûta du ſang, lui-même ayant été bleſſé avec la plus grande partie de ſes Compagnons. Il

en mourut huit sur la place; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlascalteques, puisqu'on n'a parlé que d'un Espagnol qui se signala fort en cette rencontre, & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit, & l'on ne sait point son vrai nom, qui méritoit d'être connu de la postérité, qui doit néanmoins honorer sous ce surnom la mémoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce succès, qu'il n'étoit pas temps d'avancer des propositions, qui en diminuant la réputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des révoltés. Il résolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix avant que de la proposer; & voulant leur inspirer le desir du repos par la rigueur du châtiment, il se préparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de son armée. Le Général n'avoit alors personne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement: Motezuma se défioit de son autorité, & craignoit une désobéissance de la part de ses Sujets; & entre ces rébelles, il n'y avoit ni commandement, ni obéissance. Tous commandoient, & personne ne vouloit obéir: c'étoit un amas confus, sans gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse & de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voies de

la douceur, & il ne déſeſpéroit pas d'y parvenir; mais il croyoit devoir la faire attendre, avant que d'employer la perſuaſion: en quoi il ſe gouvernoit comme un Capitaine ſage & adroit; parcequ'il n'eſt ni ſûr, ni avantageux d'oppoſer la raiſon déſarmée, à l'impétuoſité d'un Peuple ſéditieux; puiſqu'elle ne fait, pour ainſi dire, que bégayer, lorſqu'elle n'eſt point ſoutenue par les armes; & que le Peuple eſt un monſtre inexorable, à qui les oreilles manquent, quoiqu'il ait une infinité de têtes.

CHAPITRE XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Eſpagnols, & ſont repouſſés. Cortez fait deux ſorties contre eux; & quoiqu'il les eût battus en ces deux rencontres, il voit peu d'eſpérance de les réduire.

Les Mexicains pourſuivirent vivement Ordaz & ſa troupe: ils traitoient ſa retraite de fuite; & ils pouſſerent leur victoire prétendue avec une fureur aveugle, qui dura juſqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer autant qu'il étoit néceſſaire pour s'éloigner du péril: néanmoins ils firent halte à la vue des Eſpagnols; & on connut par leur ſilen-

ce, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut général au quartier, & en peu de temps toutes les rues des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment après le signal du combat; & tous ces mutins s'avancerent en même temps, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant garde plusieurs troupes d'archers qui, en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent répétées, durant que les soldats destinés à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassés, ayant une extrême peine à songer en même temps à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité de fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puisqu'il fut nécessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fleches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces révoltés; mais ils étoient si déterminés à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir

le vuide que les morts avoient laiſſé, & ils ſe ſerroient courageuſement, en foulant indifféremment les bleſſés & les morts.

Pluſieurs en vinrent juſqu'à ſe pouſſer ſous le canon, où avec une obſtination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abbattre les murs avec leurs haches garnies de pierres à fuſil. Quelques-uns élevés ſur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes; d'autres ſe ſervoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terraſſes. Tous enfin ſe lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excès de leur rage; & ces actions d'une témérité brutale, auroient pû paſſer pour des prouëſſes éclatantes, ſi la valeur y avoit pris autant de part que la férocité.

A la fin les ennemis repouſſés partout, ſe retirerent aux rues de traverſe, pour ſe mettre à couvert. Ils s'y maintinrent juſqu'à ce que la nuit les ſéparât, parcequ'ils n'avoient pas accoutumé de combattre durant l'abſence du Soleil; mais ſans donner aucunes marques qui puſſent faire eſpérer qu'ils renonçoient à leur entrepriſe : au contraire, ils eurent la hardieſſe de venir troubler le repos des Eſpagnols, en mettant le feu en pluſieurs endroits du quartier; ſoit qu'ils l'euſſent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obſcurité;

ſoit qu'ils ſe fuſſent ſervis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai-ſemblable, parceque la flâme s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur, qu'on fut obligé pour la couper, d'en abattre une partie, & enſuite de travailler à mettre en défenſe les brêches, qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroiſſoit à peine lorſque les ennemis revinrent, ſans oſer s'approcher des murs. Ils ſe contenterent de provoquer les Eſpagnols à quitter leurs remparts, en les appellant au combat par de grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parcequ'ils ne ſe défendoient qu'à l'abri de leurs murailles; & le Général qui avoit déja réſolu de faire une ſortie, prit l'occaſion de ce défi pour animer ſes ſoldats. Il les prépara par un petit diſcours à ſe venger de ces injures, & forma ſans perdre de temps trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il jugea à propos, donnant à chacun plus d'Eſpagnols que de Tlaſcalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les rues de traverſe; & le troiſiéme, où Cortez marchoit en perſonne, ſuivi des plus braves ſoldats de ſon armée, fit ſon attaque par la rue de Tacuba, où le gros des ennemis paroiſſoit. Le Général diſpoſa ſes rangs, & diſtribua les armes ſelon le

besoin qu'on avoit de combattre en tête, & des deux côtés, sur le modele de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite; jugeant que ce qui avoit mérité ses louanges étoit digne de son imitation, ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée : sachant d'ailleurs les risques où les Commandants s'exposent, lorsqu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été frayées par les subalternes; puisqu'on n'est pas peu éloigné de commettre des fautes, lorsqu'on prétend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même-temps, & les ennemis reçurent cette premiere charge sans s'étonner, & sans perdre le terrein. Ils la soutinrent, & attaquerent même jusqu'à en venir aux coups de main, & aux prises. Ils escrimoient de leurs massues, & de leurs épées de bois avec une furie désespérée. Ils se poussoient à corps perdu dans les piques & dans les épées afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parceque les Mexicains les jettoient sans se montrer, & il fallut mettre le feu à quelques maisons, afin de faire cesser cette ennuyeuse hostilité.

Enfin les rébelles céderent à l'effort des Espagnols; mais en lâchant le pied, ils rompoient les ponts qui étoient sur les ca-

naux, & faisoient tête de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combattant toujours, afin de suivre la victoire. Ceux qui étoient destinés à donner par les rues de traverse, chargerent cette multitude de peuple qui les occupoit, avec tant de vigueur, que le Général se vit hors de danger d'être enveloppé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête: jusqu'à ce qu'ayant rencontré une place assez étendue, les trois bataillons se joignirent, & pousserent les Indiens, qui tournerent le dos confusément, & avec la même impétuosité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la victoire jusqu'à une entiere destruction de ces Sujets de Motezuma, qui fuyoient de tous côtés en désordre; & son cœur ne put souffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le sang de ces misérables, qu'il croyoit assez punis de leur insolence par ce châtiment. Il rappella ses Soldats, & se retira, sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs compagnons en cette occasion, & ils eurent un grand nombre de blessés de coups de pierres ou de fleches, & personne de coups de main. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, emplissoient les rues, après avoir teint les canaux de leur sang. Le combat

dura toute la matinée; & les Eſpagnols ſe virent quelquefois extrêmement preſſés. Néanmoins l'heureux ſuccès de cette journée fut entiérement dû à leur valeur, à leur expérience, & à leur diſcipline militaire. Aucun d'eux ne ſe diſtingua, parcequ'ils ſe ſignalerent tous également, les Soldats ainſi que les Capitaines, & que leurs exploits s'effacerent réciproquement les uns les autres. Les Tlaſcalteques à leur imitation parurent vaillants ſans emportement, & Cortez conduiſit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtés, & toujours avec plus d'ardeur où le péril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil ſur ſes Soldats, & l'eſprit préſent à tout, laiſſant en doute ſi ſa hardieſſe avoit plus contribué à la victoire, que ſon admirable conduite; car il poſſédoit en un ſouverain degré ces deux vertus que l'on ſouhaite ſans diſtinction, & qui concourent ſans préférence dans un grand Capitaine.

Il fallut donner quelque-temps au repos des ſoldats, & à panſer les bleſſés, durant trois ou quatre jours, où l'on ſongea ſeulement à la défenſe du quartier qui eut toujours à ſa vue l'armée des révoltés, qui lui donnerent quelques légeres attaques, en ſe préſentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le Général voulut tenter quelques moyens pour obtenir la paix, en faiſant propoſer divers

partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laissa sortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres mesures pour la guerre; il fit construire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aisément sur des roues, afin de s'en servir, s'il se présentoit quelque occasion de faire une nouvelle sortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit son premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terrasses, & ses côtés étoient percés de plusieurs trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir, à la façon des mantelets dont on se sert à la guerre, pour aller saper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garantir les soldats qui devoient mettre le feu aux maisons, & rompre les tranchées qui traversoient les rues; & l'on ne sait si Cortez n'eut point encore dessein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraités, & les autres demeurerent avec les rebelles. Motezuma en fut extrêmement irrité; il souhaitoit passionnément la réduction de ses sujets; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à pénétrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la

ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs sujets, & les forces des ennemis s'augmentoient à tous moments. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les soldats se lassoient d'endurer cette embarassante répétition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoique le vent en emportât la plus grande partie.

Le Général trouvant les Espagnols en cette disposition, résolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains. Il mena avec lui la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies, outre des chevaux qu'on menoit en main ; afin de s'en servir quand la commodité du terrein le permettroit. Tout étoit alors en profond silence ; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoit à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au devant des Espagnols avec une résolution surprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoutumé d'en garder. Ils donnerent & reçurent là

premiere décharge sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de précipitation; néanmoins ils s'apperçurent bien-tôt de la perte qu'ils faisoient; sur quoi ils firent une retraite en forme, jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les rues, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelques pieces d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levés auprès des endroits destinés à la retraite; ainsi la difficulté redoubloit à tous moments, & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvements étoient conduits avec plus de justesse qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils tiroient tous ensemble, & fort bas, afin de ne point perdre leur coup dans la résistance des armes; ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans désordre, jusqu'à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois, & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui les commandoit; car ils s'animoient

& se soutenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéissance entre les déréglements de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliés étant réduits à gagner le terrein de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons ; & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précédentes, parcequ'ils s'approcherent de plus près du feu du canon & de la mousqueterie, soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuir, comme ils avoient accoutumé, ou qu'ils en eussent été empêchés par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit, & le Général voyant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement ; laissant, à dire vrai, la sédition plus irritée que punie. Il perdit jusqu'à quarante soldats, la plupart Tlascalteques, & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessés ou maltraités. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche ; mais il portoit alors dans l'âme une plaie plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa réputation. Ce fut pour la premiere fois que l'espérance lui manqua ;

cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux réflexions, quoiqu'il prît le prétexte de sa blessure. Le Général y trouva de quoi exercer sa raison durant la meilleure partie de la nuit. Il sentoit un extrême déplaisir d'être obligé à sortir de Mexique, & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultés, & alors il voyoit que le bon sens étoit du parti de la défiance. Ainsi sa valeur contestoit contre son jugement; mais tout cela n'étoit qu'une dispute sans conclusion, où les conseils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui lui apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce Général lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les réduire.

MOTEZUMA n'eût pas une meilleure nuit : son esprit flottant en de terribles inquiétudes, lui représentoit l'infidélité de

ses sujets, & déchiroit son cœur par des mouvements contraires, qui forçoient ou flattoient successivement son inclination. La colere le poussoit à la vengeance, la crainte à la modération; & l'orgueil heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espagnols, d'où il reconnut entre les rébelles le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Motezuma les vit courir de tous côtés animer les Mexicains, & les conduire avec ordre; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmenterent en même temps; mais la colere prit le dessus, suivant les premiers mouvements de son naturel, qui le poussoit à répandre du sang pour se venger. Néanmoins faisant réflexion sur les difficultés qui se présentoient, & voyant que le peuple soulevé faisoit un corps considérable qui marquoit une conspiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abbatement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvements impétueux de la férocité : tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux tyrans, qui en se vantant d'être redoutés, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voies propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le Général, & il lui communiqua les motifs de son chagrin avec assez d'adresse. » Il lui exposa » l'insolence de la Noblesse, affectant néan» moins de marquer qu'il ne la craignoit » pas ; & qu'il se sentoit plus embarassé du » châtiment qu'il devoit imposer, qu'il » n'appréhendoit les suites de leur révolte. « Il ajouta, que les troubles de son Etat » demandoient un prompt remede, & qu'il » falloit absolument ôter toute sorte de » prétexte aux séditieux, & les convaincre » de leurs illusions, avant que de punir » leurs crimes. Que tous les tumultes étoient » fondés sur des apparences de raison ; & » que dans les préventions d'un peuple » mutiné, la prudence conseilloit de s'in» troduire en cédant quelque chose, afin » d'établir ensuite un empire plus absolu : » que les cris de ses sujets étoient en quel» que façon justifiés par leur objet ; puis» qu'ils se réduisoient à demander la li» berté de leur Prince, étant persuadés » qu'il n'en jouissoit pas, & abusés seule» ment dans le choix des moyens qu'ils » prenoient pour l'obtenir : qu'on étoit en

» une ſituation où Cortez & ſes troupes » ne pouvoient plus ſe défendre de ſortir » de Mexique, ſans retardement, afin » qu'il pût reprendre toute ſon autorité, » ſoumettre ſes ſujets rébelles, & éteindre » ce feu, en éloignant la matiere qui l'en- » tretenoit «. Après quoi Motezuma répé- tant au Général le récit de ce qu'il avoit ſouffert pour ne pas manquer à la parole qu'il lui avoit donnée, toucha légerement les ſujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les inſtances qu'il lui fit d'obéir ſans répliqne furent ſi preſſan- tes, que l'on découvroit clairement les in- fluences de la crainte dans l'ardeur de ſes prieres.

Cortez ſe trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit néceſſaire, quoiqu'il n'eût point abandonné l'eſpérance de rétablir cette entrepriſe ſur de meilleurs fonde- ments. Ainſi employant à propos ce qu'il avoit dirigé, afin que ſa propoſition parût moins ſurprenante, il répondit ſur-le- champ à l'Empereur : » Que ſon eſprit & » ſa raiſon s'accordoient à lui obéir avec » une aveugle réſignation; parcequ'il n'a- » voit point de paſſion plus forte que celle » d'exécuter ce qui étoit agréable à ſa gran- » deur, ſans examiner les motifs de l'or- » dre qu'elle lui donnoit, ni perdre le » temps à lui répréſenter des inconvénients, » que ſa prudence avoit ſans doute prévus » & conſidérés, puiſqu'en cette ſorte de

» discussion l'inférieur doit toujours sou-
» mettre son jugement, & regarder la vo-
» lonté du Prince comme la plus puissante
» des raisons. Qu'il auroit néanmoins un
» très sensible regret de s'éloigner de lui,
» sans le laisser en possession d'une parfaite
» obéissance de la part de ses sujets, sur-
» tout lorsque la conjoncture de la décla-
» ration des Nobles en faveur des mutins,
» demandoit une attention particuliere,
» qui méritoit tous les soins de l'Empe-
» reur; puisque les Nobles ayant une fois
» franchi les bornes du devoir, se trouvent
» bien plus près des derniers attentats;
» mais qu'il ne lui appartenoit pas de faire
» des raisonnements qui pussent retarder
» son obéissance, quand sa grandeur lui
» proposoit le départ comme un remede
» nécessaire, connoissant parfaitement les
» maux de son Etat : néanmoins que sur
» cette supposition, & la résolution cons-
» tante de partir incessament avec son ar-
» mée pour aller à Zempoala, il osoit sup-
» plier l'Empereur de faire quitter les ar-
» mes à ses sujets, avant que les Espagnols
» partissent; puisque la conséquence seroit
» très pernicieuse, s'ils attribuoient à leur
» révolte ce qu'ils ne devoient qu'à la
» bonté de leur Prince : qu'en cela l'obsti-
» nation de ces rébelles le touchoient moins
» que la conservation du respect dû à l'au-
» torité de l'Empereur, puisqu'il abandon-
» noit par pure complaisance pour sa gran-

» deur, l'emploi de châtier ces révoltés;
» portant d'ailleurs à la pointe de ſon épée
» & à celle de tous ſes ſoldats tout ce qui
» lui étoit néceſſaire pour ſe retirer en toute
» ſureté «.

Motezuma n'attendoit pas une déciſion ſi prompte en la réponſe du Général. Il croyoit trouver plus de réſiſtance dans ſon eſprit; & même il appréhendoit quelque brouillerie ſur un ſujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez ſa reconnoiſſance avec beaucoup de joie, & il parut ſur ſon viſage, & au ton de ſa voix, qu'il commençoit à reſpirer. Il offrit de demander à ſes ſujets qu'ils miſſent les armes bas, approuvant la réflexion du Général, outre qu'il ſentoit une extrême répugnance à retenir les effets de ſa colere contre des gens qui avoient mérité ſon indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la diſſimulation. Pendant qu'il prenoit ces meſures avec le Général, l'alarme ſonna furieuſement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défenſe, & trouva ſes ſoldats occupés à ſoutenir un aſſaut que les ennemis leur livroient de tous côtés. Les Eſpagnols étoient toujours alertes; ainſi les aſſaillants furent reçus à toute rigueur par la décharge du canon & des arquebuſiers, ſans qu'elle pût arrêter leur furie; car ils fermoient les yeux au péril, & ils s'avançoient ſi bruſ-

quement en se poussant les uns les autres ; que leur avant-garde qui paroissoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les archers & les frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer, afin d'écarter ceux qui se présentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même temps avec une égale résolution à l'attaque & à la défense. Les révoltés sauterent en plusieurs endroits par-dessus le rempart ; mais le Général, qui avoit un corps de réserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande cour du Chateau, envoyoit le secours nécessaire aux postes les plus pressés ; & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses soldats, pour empêcher que la résistance ne molît en quelques endroits, & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lorsqu'il n'est pas soutenu par la force.

Motezuma, instruit de l'embarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marina, qu'il envoya dire au Général : » Que suivant l'état des affaires, & ce qu'ils avoient » résolu ensemble, il seroit bon qu'il se » montrât à ses sujets de dessus la muraille, » afin de commander aux mutins de se retirer, & aux Nobles de venir désarmés, » lui présenter les prétentions des uns & » des autres «. Cortez reçut la proposition, jugeant que cette diligence étoit nécessaire à donner quelques momens de repos aux

ſoldats, quand elle ſeroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur ſe prépara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquiétude ſur la diſpoſition de l'eſprit de ſes ſujets en ce qui regardoit ſa perſonne. Il prit tous les ornements de ſa dignité, le diadême, le manteau impérial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de cérémonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puiſque ces ſoins faiſoient connoître que ſa préſence avoit beſoin de quelque éclat extérieur pour s'attirer le reſpect par les yeux, ou que le ſecours de la pourpre & de l'or lui étoit néceſſaire à couvrir la foibleſſe de ſa majeſté. Avec tout cet appareil de grandeur, Motezuma, ſuivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurés à ſon ſervice, monta ſur le rempart oppoſé à la principale avenue. Les ſoldats Eſpagnols étoient rangés en haie aux deux côtés de l'Empereur; & un de ſes Officiers s'avançant juſqu'au parapet, avertit les rébelles à haute voix, qu'ils préparaſſent leur reſpect & leur attention pour le grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ſes faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaiſerent; la crainte l'emportant ſur la fureur retint la voix, & pour ainſi dire, la reſpiration de ces mutins, & le Prince parut alors, compoſant ſon viſage d'un air où la ſévérité naturelle, jointe à une douceur af-

fectée, marquoient en même temps ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rébelles se jetterent à genoux à la vue redoutable de la personne de leur Empereur; & quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre, leur crainte autorisant encore la coutume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord sa vue sur toute l'assemblée, l'arrêta enfin sur les Nobles, & témoignant qu'il distinguoit ceux qui lui étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appellant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens; & même, en faisant une extrême violence à son orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à souhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapporté diversement dans les Auteurs, dont néanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

» Je suis si fort éloigné de regarder » comme un crime ce mouvement de vo» tre zele, que je ne puis désavouer l'incli» nation qui me porte à vous en justifier. » L'excès qui a paru en votre conduite à » prendre les armes sans ma permission, » n'est qu'un excès de fidélité. Vous avez » cru, non sans quelque raison, que j'étois » retenu par force dans ce Palais de mes » prédécesseurs; & le dessein de tirer votre » Prince d'une injuste prison, est une trop » grande entreprise pour être tentée sans

» un peu de désordre, puisqu'il n'y a point » de loix qui puissent renfermer une dou- » leur extrême dans les bornes de la pru- » dence ; & quoique vous ayez pris cette » occasion de marquer votre inquiétude » sur de foibles conjectures, puisque je » suis en pleine liberté avec ces étrangers, » que vous traitez d'ennemis, je reconnois » que l'erreur de votre imagination ne doit » point ôter le mérite de votre bonne vo- » lonté. J'ai demeuré avec eux volontaire- » ment & par mon propre choix, & j'ai » cru devoir cette honnêteté au respect » qu'ils m'ont toujous rendu, & ce devoir » au Prince qui les a envoyés. Ils ont main- » tenant leur congé : j'ai ordonné qu'ils se » retirent, & vous les verrez incessament » sortir de ma cour ; mais il n'est pas juste » que leur obéissance prévienne la vôtre, » ni que leur civilité marche avant votre » devoir. Quittez les armes, & paroissez » comme vous le devez en ma présence, » afin qu'ayant appaisé tous ces bruits & » calmé ces mouvements, vous deveniez » capables de juger de la grace que je vous » fais par le pardon que je vous accorde «. Motezuma finit ainsi son discours, & aucun de ces révoltés ne fut assez hardi pour y répondre. Les uns, étonnés de voir réduire en prieres, la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque sorte de honte, & les autres répandoient des larmes en considérant ce

fier Empereur ſi humble, ou ce qui eſt encore plus déplorable, ſi humilié. Mais au même temps que leurs eſprits étoient ainſi ſuſpendus par ces divers mouvements, le peuple paſſant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeſte effet de l'inconſtance qui le pouſſe ſouvent d'une extrémité à l'autre. La ſédition recommença par un tumulte horrible; & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu, puiſqu'ils avoient déja élu un nouvel Empereur, ou au moins que ſon élection étoit déja réſolue; car les hiſtoriens rapportent la choſe diverſement.

L'inſolence alla bien-tôt juſqu'au mépris: ils crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laiſſât le ſceptre & la couronne, pour prendre la quenouille & le fuſeau; l'appellant lâche, efféminé, & vil eſclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures; & le Prince tâchoit, en faiſant ſigne des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lorſque la quantité de traîts qu'ils lancerent en ce moment, lui fit éprouver les dernieres horreurs d'un exécrable attentat de la part de ſes ſujets. Deux ſoldats que le Général lui avoit donnés pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le péril; mais tous leurs ſoins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fût bleſſé de pluſieurs coups de fleches, & encore plus dangereuſement d'une

d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offenſant le cerveau, le fit tomber ſans aucun ſentiment. Cortez reſſentit cet accident comme un des plus cruels contre temps qui pouvoit lui arriver. Il fit conduire l'Empereur à ſon appartement, & courut à la défenſe avec un terrible emportement; mais il ſe vit encore privé de la ſatisfaction de ſe venger, ne trouvant plus d'ennemis, parce qu'au moment qu'ils avoient vu tomber leur Prince, & connu qu'il étoit bleſſé, l'énormité de leur crime les épouvanta juſqu'à ce point, qu'ils fuirent ſans ſavoir qui les pouſſoit; & croyant que la colere des Dieux alloit fondre ſur leurs têtes, ils chercherent de tous côtés à ſe dérober à la vue du Ciel, avec cette eſpece de terreur confuſe & affreuſe, que les crimes énormes laiſſent ordinairement dans les eſprits, à l'inſtant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, ſans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoiſſance; mais avec tant d'impatience & de déſeſpoir, qu'il fallut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât ſur ſa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panſer, parcequ'il rejettoit toute ſorte de médicaments: il pouſſoit d'effroyables menaces, qui ſe terminoient en des gémiſſements; la colere faiſant un effort qui dégénéroit en lâcheté: enfin les raiſons l'offenſoient, les conſeils

l'irritoient; & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le Général jugea donc à propos de donner quelque temps à la réflexion, afin que cet esprit pût se dégager des premieres impressions de l'offense qu'il avoit reçue. Il le recommanda à ses domestiques; & véritablement ce Prince étoit en une pitoyable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté naturelle, contre l'abbattement de son esprit, & regardant comme un grand exploit la résolution de s'ôter la vie de ses propres mains : brutales ressources des esprits lâches, qui succombent sous le poids des disgraces, & ne témoignent leur valeur que contre ce qu'ils sentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoie son corps dans la Ville. Les Mexicains célebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualités de ce Prince.

L'IMPATIENCE de Motezuma continuoit de la même force, ses blessures en devenoient plus dangereuses; & l'on remarquoit à chaque moment la funeste influence des passions de l'ame sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, pa-

rut d'abord considérable, & son désespoir le rendit bien-tôt mortel, parcequ'il fut impossible de lui appliquer les remedes nécessaires, jusqu'à ce que l'abbattement de ses forces le mît en état de ne pouvoir plus les soutenir. On avoit la même peine à le réduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'exténuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée résolution de s'ôter la vie. Son désespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connut le danger; & le Général, qui étoit toujours auprès de lui, parceque ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la présence de Cortez, s'attacha sérieusement à lui insinuer les choses qui lui convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc lui parler des vérités de notre Religion, essayant de l'amener par la douceur à la détestation de ses erreurs, & à la connoissance du vrai Dieu. Motezuma avoit témoigné en plusieurs rencontres quelque inclination aux cérémonies & aux principes de la Foi Catholique. Les abus de l'Idolâtrie le dégoûtoient, jusqu'à donner quelque espérance de sa conversion; mais sa diabolique raison d'Etat en retardoit l'effet, ainsi la superstition det autres l'engageoit, lorsque la sienne l'abandonnoit, & il donnoit plus à la crainte de ses sujets, qu'à son respect pour ses Dieux.

Le Général fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrétien exigeoit de sa charité : il employa l'ardeur & la tendresse des prieres pour obliger ce Prince à reconnoître le vrai Dieu, & à s'assurer d'une éternité bien heureuse, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en pressoit par des raisons plus puissantes, que les Capitaines qui avoient déja le plus de part à son estime, appuyoient par leur instantes prieres, & Marine, en les expliquant, y ajoutoit encore les motifs qui l'avoient convainçue. Enfin, quoiqu'en dise l'envie, ou la malice ; car elles ont sur cela même accusé les Espagnols d'une coupable négligence, on n'oublia aucun de ces soins que les hommes peuvent apporter pour réduire un esprit à la connoissance de la vérité : mais les réponses de Motezuma n'étoient que des emportements d'un esprit outré, qui ne songeoit qu'à se venger, à faire d'horribles menaces, & à se désespérer. Après avoir chargé le Général du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours dans cette horrible combat; après quoi ce malheureux Prince rendit son ame au Démon pour toute l'éternité, donnant les derniers soupirs de sa vie à l'esprit de vengeance & de férocité, & laissant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces moments de la part des passions, toujours ennemies des regles, & encore plus fieres dans un esprit abso-

lu; puiſqu'on perd la vigueur néceſſaire pour les aſſujettir, au même temps qu'elles trouvent de nouvelles reſſources en l'habitude qu'on s'eſt fait de leur obéir.

Tous les Eſpagnols furent également ſenſibles à la funeſte mort de ce Prince, parce qu'ils étoient tous engagés à l'aimer par ſes préſents, par ſes careſſes, & par les autres graces qu'il leur faiſoit. Le Général qui lui étoit le plus redevable, & qui faiſoit la plus grande perte, en fut ſi ſenſiblement touché, que ſa douleur eut quelques inſtans d'un chagrin inconſolable; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître ſur ſon viſage, laiſſa néanmoins échapper le ſecret de ſon cœur par des larmes que ſes yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les deſſeins rouloit ſur la ſujetion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ſes meſures, & le forçoit à travailler ſur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit propoſée. La plus vive douleur du Général étoit d'avoir vû pour comble de miſere mourir l'Empereur en ſon obſtination. Ce point eſſentiel partageoit ſon cœur entre la triſteſſe & la crainte, lorſque les mouvements de ſa piété étoient confondus dans une ſi terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'aſſembler les Officiers de l'Empereur, dont il choiſit ſix des plus conſidérables, à qui il ordonna de porter le corps de ce

Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres précédentes étoient de ce nombre ; & les uns & les autres avoient été témoins des blessures & de la mort de Motezuma. Le Général leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux séditieux : » Qu'il leur envoyoit le corps de » leur Empereur massacré par leurs mains ; » & que l'énormité de ce crime donnoit » un nouveau droit à la justice de ses armes. » Qu'avant que de mourir, ce Prince l'a- » voit prié plusieurs fois de prendre sur » son compte la vengeance de cet atten- » tat, & le châtiment d'une si horrible » conspiration : néanmoins, que regardant » ce malheur comme l'effet d'une brutale » impétuosité du menu Peuple, dont les » gens d'un esprit plus sage & plus éclairé » auroient reconnu & châtié l'insolence, » il en revenoit encore aux propositions » de la paix, qu'il étoit prêt de leur accor- » der. Qu'ils pouvoient envoyer des Dé- » putés pour entrer en conférence, & con- » venir ensemble des articles qui paroif- » soient raisonnables : mais qu'ils devoient » en même temps être persuadés que s'ils » ne se rendoient présentement à la raison » & au repentir, ils seroient traités non » seulement comme ennemis, mais com- » me rébelles & traîtres à leur Prince, en » éprouvant sur ce pied-là les dernieres ri- » gueurs de ses armes ; puisqu'après la

» mort de Motezuma, dont le respect le » retenoit dans les bornes de la modération, il ne songeroit plus qu'à désoler & à » détruire entiérement la ville de Mexique; & qu'ils connoîtroient trop tard, » par une funeste expérience, la différence » qui se trouve entre une hostilité qui ne » tant qu'à la défense, puisqu'on n'avoit » d'autre dessein que celui de les ramener » à leur devoir; & une guerre déclarée, où » l'on auroit toujours devant les yeux l'o» bligation de punir un crime de cette na» ture «.

Les Mexicains partirent aussi tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma; & à quelques pas du quartier les séditieux vinrent le reconnoître avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous, en jettant leurs armes, abandonnant leurs postes; & en cet instant toute la ville retentit de pleurs & de gémissements, témoignant que ce pitoyable spectacle, qui leur représentoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déja élu un autre Empereur, comme on le sut bientôt: ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un véritable repentir: mais ces restes de fidélité n'étoient point désagréables au nouveau Prince, puisqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le

peuple, qui alloit en troupes par les rües, répétant le nom de Motezuma avec une espece d'inquiétude tumultueuse, qui publioit leur désespoir sans perdre les apparences d'une sédition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfants ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie & aux outrages du menu peuple, jusqu'à ce qu'un de ses domestiques ramassant quelque peu de bois dont il fit un bucher, brûla le corps en un lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une populace enragée, dont l'inhumanité rendoit vraisemblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison : néanmoins le plus certain est, qu'ils respecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils lui rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligés de sa mort, comme d'une disgrace où leur intention n'avoit point eu de part : si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant à la montagne de Chapultepeque en grand appareil: c'est où ils célébroient les funérailles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au même temps les cris & les gémissements redoublerent dans la ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces

circonſtances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des prouesſes de leur zele, ou comme une ſatisfaction eſſentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au Général la mort de Motezuma, ou qui ont au moins eſſayé de le charger de ce crime, en aſſurant qu'il fit tuer ce Prince afin de s'en débarraſſer. Quelqu'un de nos Hiſtoriens rapporte qu'on le dit ainſi, ſans réfuter ce bruit ni en défendre la mémoire de Cortez; & quoique cette négligence ne ſoit pas une preuve convaincante de mauvaiſe intention, néanmoins elle reſſemble fort à la calomnie. Il ſe peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque temps après la mort de leur Empereur, à deſſein d'exciter la haine des Indiens contre les Eſpagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation : mais ils ne dirent, & même ils n'imaginerent alors rien qui en approchât; & on ne devoit point donner à la plume la liberté de publier un fait de cette conſéquence ſur un ſi foible fondement. Comment ſe pourroit-il faire qu'un homme auſſi habile & auſſi appliqué que Cortez étoit, voulût ſe déſaiſir d'un gage qui faiſoit ſa plus grande ſureté lorſqu'il avoit ſur les bras les forces de tout cet Empire? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & preſque Sujet, pour la conquête d'un Etat ſoulevé & ennemi?

La disgrace des grandes actions vient souvent de la diversité des rapports qu'on en fait ; & il est aisé à un esprit mal tourné d'inventer des circonstances, qui n'étant peut-être pas capables d'obscurcir la vérité, l'exposent néanmoins aux atteintes de l'opinion ou de l'ignorance, en soumettant à la téméraire crédulité du vulgaire, ce qui est de plus essentiel dans l'histoire. Les Etrangers ont pris le soin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entreprise : mais les preuves qu'il a données de sa prudence & de son bon esprit devoient bien le garantir du soupçon d'une si haute extravagance, quand l'élévation de son ame & sa haute générosité ne le défendroient pas de la malignité d'une si cruelle action. Ainsi toute la confusion en demeure à l'envie ; vice sans plaisir, qui fait le supplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produisent, servant de lustre à celui qu'elle persécute & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualités ; d'un air agréable, & rempli de majesté ; d'un esprit pénétrant & d'un jugement solide, quoique sans aucun secours de l'étude, mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au-dessus de tous les Nobles avant qu'il montât sur le Trône, & depuis elle lui avoit acquis entre les Etrangers la réputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir.

Son génie & ses inclinations tournées entiérement à la guerre l'avoient rendu très habile en cet art à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se présentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles où il commandoit en personne, & par la conquête de différentes Provinces étendu bien loin les limites de l'Empire; oubliant les brillants du Trône pour les applaudissements du champ de bataille, & croyant que le Sceptre le plus ferme est celui qu'on fait du Bâton de Général. Il avoit un grand fonds de générosité naturelle, qui le portoit à faire des graces très considérables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusqu'à la sévérité contre les Ministres qui la rendoient au peuple; & il paroissoit aussi sobre à la table que réservé sur les autres plaisirs: mais ces vertus propres à sa personne & à sa dignité étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices attachés à l'une & à l'autre. Sa modération dans les plaisirs n'étoit qu'une sensualité délicate & rafinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribus des concubines, en rendant dans tous ses Royaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit ju-

qu'à l'autre extrémité, où elle étoit souvent confondue avec la cruauté, parcequ'il poussoit le châtiment jusqu'à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin, la libéralité de Motezuma fut encore plus dommageable que généreuse, puisqu'elle l'obligeoit à charger ses Royaumes de tributs insupportables; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des dégâts inestimables. Ce Prince ne connoissoit point de milieu entre le Sujet & l'Esclave, ou il n'en vouloit point convenir; & trouvant des raisons politiques en l'oppression de ses Vassaux, leur crainte lui plaisoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut son vice capital & dominant: il sacrifioit à son mérite, lorsqu'il vantoit son bonheur; & il s'estimoit plus que ses Dieux, quoiqu'il fût étroitement attaché à la superstition de son idolâtrie. Il recevoit de fréquentes visites du Démon, dont la malignité forge des oracles & des visions pour ceux qui sont avancés jusqu'à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma se soumit volontairement à Cortez dans une prison qui dura tant de jours contre toutes les regles naturelles de son ambition & de sa fierté. On auroit pu douter alors de la cause de cette soumission; mais on connoît maintenant par ses effets que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monstre, en lui inspirant l'ef-

prit de douceur afin d'introduire les Efpagnols dans fon Empire ; ce qui fut le principe de la converfion de tant d'Idolâtres. Cet Empereur laiffa quelques enfants : deux de fes fils furent tués par les Mexicains lorfque Cortez fortit de la ville ; & les filles, au nombre de deux ou trois fe convertirent, & furent mariées à des Efpagnols. Le plus illuftre de tous fes enfants fut Dom Pedro de Motezuma, qui fit profeffion de la Foi Catholique peu de temps après la mort de fon pere, & qui reçut ce nom au baptême. Outre l'illuftre naiffance qu'il tenoit de fon pere, il avoit encore l'honneur d'être forti d'une Princeffe de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui jouiffoient également des mêmes honneurs dans le palais royal, & elle fe convertit à la Foi à l'imitation de fon fils, prenant le nom de Dona Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient la nobleffe de fes ancêtres. Le Roi honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Efpagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, dont la fucceffion légitime fe conferve aujourd'hui dans la Maifon des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la mémoire héroïque d'une fi illuftre origine.

Cet Empereur regna dix-fept ans, & fut l'onzieme Souverain de Mexique, & le deuxieme du nom de Motezuma. Il périt ainfi dans un déplorable aveuglement, à

la vue de tant de secours si capables de le sauver. O profondeur impénétrable des décrets de la divine Justice, adressés à notre cœur bien plus qu'à notre entendement !

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent assiéger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.

Les Mexicains ne firent aucun mouvement considérable durant les trois jours que Motezuma languit de ses blessures, quoiqu'il y eût toujours des troupes en vue, qui faisoient quelques legeres irruptions que l'on repoussoit aisément. On auroit pu douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris peu de jours après que ce refroidissement procédoit du peuple, qui se trouvoit en désordre & sans Chefs, parceque les Nobles étoient occupés à couronner un nouvel Empereur, qui, selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetlavaca, Roi d'Yztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vécut

que peu de jours ; & la mémoire de ſon nom a été preſque effacée par ſa foibleſſe & ſon peu d'application. Les Mexicains qui étoient ſortis avec le corps de Motezuma ne revinrent pas ; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire faiſoit tirer de mauvaiſes conſéquences. Cortez ſouhaitoit faire ſa retraite avec réputation, ſuivant qu'il s'y étoit engagé avec ſes Capitaines & ſes Soldats, jugeant bien qu'il avoit beſoin de nouvelles forces pour revenir à Mexique, avec plus d'eſpérance de conquérir cette ville ; ce qu'il avoit toujours conſidéré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui lui étoit impoſée depuis la mort de Motezuma, dont le reſpect retranchoit les deſſeins du Général à des bornes moins courageuſes.

On ne fut pas long-temps à être éclairci de ce que les Indiens tramoient durant cette ſuſpenſion, puiſqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui ſuivit les obſeques de Motezuma. Les premiers rayons du ſoleil découvrirent aux Eſpagnols toutes les rues autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armés, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une partie en commandement, à coup d'arc & de fronde. Le Général auroit fortifié ce poſte,

s'il eût eu assez de forces pour les séparer ; mais il ne vouloit pas tomber dans la bévue de ceux qui abandonnent le nécessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrés à la terrasse de ce Temple, qui soutenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cents Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique avoient pris leur poste, si fort résolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvus d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains, pouvoit avoir de funestes suites ; ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prévenir. L'ordre qu'il suivit pour y réussir sans hasarder beaucoup, fut de faire sortir la plus grande partie de sa troupe, dont il forma plusieurs bataillons aussi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenues, & s'opposer au secours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Escobar avec sa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenues dont les Espagnols se saisirent ; & un moment après Escobar attaqua le Temple, & se rendit maître & du vestibule & d'une partie des degrés sans résistance, parceque les Indiens se laisserent engager exprès ; & lorsqu'ils virent l'occasion favorable, ils parurent tout à coup aux

baluſtres ou parapets d'en haut, & chargerent les Eſpagnols à coups de fleches & de dards ſi furieuſement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Eſcobar fit tirer à ceux qui ſe découvroient; mais il ne put ſoutenir la ſeconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de groſſes pierres & des pieces de bois qu'ils pouſſoient du haut de l'eſcalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrés, obligerent les Eſpagnols à reculer jufqu'à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à deſſein de les rendre plus nuiſibles par une groſſiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'eſprit de leurs Ingénieurs. En effet, les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorſque les rangs étoient une fois rompus, il falloit néceſſairement perdre du terrein.

Le Général accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit; & il reconnut le déſavantage de ſes gens: ſur quoi ne conſultant que ſa valeur, il mit pied à terre, & après avoir fortifié la troupe d'Eſcobar de quelques Tlaſcalteques du corps de réſerve & des Cavaliers qui le ſuivoient, il ſe fit attacher une rondache au bras où il étoit bleſſé; & ſe jetta ſur les degrés l'épée à la main, d'un air ſi fier & ſi déterminé, que dès ce moment ceux qui le ſuivoient ne connurent plus le péril. Les obſtacles de l'aſſaut fu-

rent ſurmontés en un moment : on gagna heureuſement le plus haut degré, & enſuite la baluſtrade où on en vint aux mains à coups d'épées & de maſſues. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur réſiſtance marqua la différence que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils ſe laiſſoient tailler en pieces plutôt que de rendre les armes. Quelques uns ſe précipitoient par deſſus les appuis, perſuadés que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque choſe de plus noble; & les Miniſtres du Temple, après avoir appellé pluſieurs fois le peuple à la défenſe de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des déſeſpérés : enſorte que Cortez ſe vit en peu de temps maître de ce poſte par le carnage de cette Nobleſſe Mexicaine, ſans perdre un ſeul homme, & avec peu de bleſſés. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute réſolution que deux braves Indiens conçurent dans l'embarras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'exécution. Ces vaillants hommes déterminés à ſacrifier leur vie à leur patrie, & croyant achever la guerre par leur mort, concerterent enſemble de ſe précipiter du plus haut du temple avec le Général. Ils marcherent toujours unis, & lorſqu'ils apperçurent Cortez ſur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à deſſein de s'approcher de lui comme des déſerteurs qui venoient

ſe rendre. Ils mirent le genou en terre en poſture de ſuppliants, & ſans perdre un moment ils ſe jetterent ſur le Général, & ſe lancerent par-deſſus la baluſtrade, le poids de leur priſe devant donner une plus grande impreſſion à cet effort. Cortez s'en défit néanmoins heureuſement, mais avec quelque peine, & leur attentat lui donna bien moins de colere que d'admiration, lorſque la mort de ces Indiens lui fit connoître le péril qu'il avoit évité, ſans déſapprouver leur témérité, pour la part que la grandeur du courage y pouvoit prétendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonſtances qui en faciliterent le ſuccès avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lorſqu'ils virent redoubler le nombre des aſſaillants, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croyoient invincible. Ils ſe préſenterent à la défenſe des degrés avec plus de précipitation que de diligence; & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, paſſerent toutes de leur long entre les Eſpagnols, qu'elles n'offenſerent preſque point. Cet accident fut trop ſouvent réitéré pour être fortuit. Quelques uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils ſe trouverent qui les empêcha de jetter ces pieces avec plus de pré-

caution; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple; & entre tant d'évenements qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la crédulité, balancer quelquefois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier les vivres dont ils avoient garni les magasins du Temple, en une quantité considérable, & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le Général revenant à ses troupes qui étoient engagées dans les rues, trouva qu'un gros considérable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba; & que ses gens extrémement pressés défendoient cette principale avenue avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance, & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coups de lances, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversés & foulés aux

pieds. Le combat fut ſanglant, parceque les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces ſans beaucoup de peine. Cependant le Général oubliant ſa prudence, & flatté par ſes exploits, ſe laiſſa emporter ſi avant à l'ardeur du combat, que lorſqu'il ſe reconnut, il vit que la retraite lui étoit interdite, parceque le gros des ennemis qui fuyoient devant l'Infanterie venoit tomber ſur lui, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ſes gens mêmes.

En cette extrémité Cortez réſolut de ſe jetter dans une autre rue où il crut trouver moins d'embarras; & à quelques pas de l'entrée, il rencontra un parti conſidérable d'Indiens en déſordre, qui menoient priſonnier ſon grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de ſon cheval. Le deſſein qu'ils eurent d'abord de le conduire au ſacrifice lui ſauva la vie; car le Général pouſſant furieuſement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, & mit les autres en déſordre; enſorte que ce Cavalier eut la liberté de ſe dégager, & de ſe ſaiſir d'un poignard qu'ils lui avoient laiſſé par imprudence en le déſarmant. Il en tua quelques Indiens, & regagna ſa lance & ſon cheval. Alors les deux amis ſe joignirent, & paſſerent la rue au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, juſqu'à ce

qu'ils rencontrerent leurs gens. Le Général compta toujours depuis cette action entre ſes plus heureuſes avantures, puiſqu'au moment qu'il n'étoit pas trop aſſuré de ſa propre vie, il ſe trouva en main une occaſion de ſauver celle de ſon meilleur ami. C'eſt ainſi que ſa bonne fortune, dans le ſens qu'un Chrétien le doit prendre, l'aſſiſtoit ſi à propos, que ſes fautes mêmes lui produiſoient des occaſions d'acquérir de la gloire.

Les ennemis étoient déja en mouvement pour ſe retirer de tous côtés, & le Général ne crut pas qu'il fût néceſſaire de s'engager plus avant; parcequ'il étoit impoſſible de ſuivre la victoire ſans laiſſer le quartier découvert. Il fit ſonner la retraite; & quoique les Soldats revinſſent las & fatigués d'un combat qui avoit duré ſi long-temps, il n'y eut que peu de bleſſés, & on n'en perdit pas un ſeul. Ce bonheur ajoutoit un nouveau plaiſir au repos qu'ils goûtoient; puiſque rien n'eſt meilleur que la victoire, à eſſuyer les ſueurs du combat. On brûla pluſieurs maiſons en cette rencontre; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette ſortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma; mais la ſeconde Relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne ſe fit qu'après la mort de l'Empereur; & nous l'avons ſuivie, ſans nous

arrêter à une plus exacte discussion ; parceque cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succès de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du Général, parceque son courage & son exemples apprirent aux Soldats que les difficultés qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là, de quelle importance est la personne d'un Général pour la conservation de ses troupes, en se jettant dans le péril avec plus d'ardeur que de prudence ; & ces excès de vivacité, quoiqu'ils réussissent, meritent plus d'admiration que de louanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une avanture extraordinaire ; & on trouva depuis quelques toiles qui représentoient au naturel l'attaque des degrés, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruine des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols ; ces peintures leur tenant lieu d'histoires, où ils respectoient la fidélité, parcequ'ils regardoient comme un crime d'en imposer à la postérité. Néanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiés & blessés ; faisant à coups

de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient point fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté ; faute d'exactictitude, dont les Historiens mêmes ne sauroient laver leur profession, puisqu'ils se font, pour ainsi dire, un péché d'habitude de cette espece de soin, qui fait prendre aux circonstances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainsi on lit fort peu d'histoires dont le style n'acuse la patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en son Traité de la gloire des Athéniens trouve quelque rapport entre l'histoire & la peinture : il veut qu'on fasse une vive & exacte description des Pays, & qu'on représente aux yeux les actions qu'on rapporte : mais cette ressemblance de la plume au pinceau n'est jamais plus juste que lorsqu'on décrit les lieux où les choses sont arrivées par des traits artificieux que l'on fait passer pour des ornements de la narration, qui sont la perspective des tableaux, & que l'on peut appeller les lointains de la vérité.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un Traité de paix, à dessein de faire périr les Espagnols par la famine. On pénetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la résolution de sortir de Mexique cette nuit même.

LE jour suivant les Mexicains demanderent une conférence, & on la leur accorda avec quelque espérance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions ; & quelques Nobles s'étant avancés, lui déclarerent de la part du nouvel Empereur : » Qu'il se disposât sans re» mise à marcher avec son armée vers la » mer, où ses grands canots l'attendoient, » & qu'on cesseroit les attaques durant le » temps dont il auroit besoin pour prépa» rer son voyage. Que s'il ne se détermi» noit promptement à prendre ce parti, il » devoit être assuré de périr, lui & tous ses » soldats sans aucune ressource ; puisque » les Mexicains étoient déja convaincus » par plusieurs expériences, que les Espa» gnols n'étoient point immortels ; & que » quand la mort de chaque soldat devroit » leur coûter vingt mille hommes, il leur » en resteroit encore assez pour chanter la

» derniere victoire «. Le Général répondit:
» Que les Espagnols ne s'étoient jamais van-
» tés d'être immortels, mais seulement d'a-
» voir plus de courage & de force que tous
» les autres hommes, & si élevés au-dessus
» de ceux de leur nation, que sans avoir be-
» soin d'un plus grand nombre de soldats,
» il se sentoit assez de cœur pour entre-
» prendre de détruire non seulement la
» ville, mais encore tout l'Empire de Me-
» xique. Qu'ayant néanmoins un extrême
» déplaisir de ce qu'ils avoient souffert par
» leur obstination, son dessein étoit de se
» retirer, puisque le sujet de son Ambas-
» sade étoit fini par la mort du grand Mo-
» tezuma, dont la bonté & la considération
» le retenoient à sa Cour. Qu'il alloit exé-
» cuter cette résolution, pourvu que de
» part & d'autre on s'assurât de quelques
» conditions raisonnables, afin qu'il eût la
» commodité de se disposer à ce voyage «.

Les Ministres du nouveau Gouvernement s'étoient assemblés en présence de l'Empereur, afin de consulter sur les moyens de soutenir la guerre; & après plusieurs délibérations ils avoient arrêté, qu'afin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs soldats, la mort déplorable de tant de Noblesse, & la ruine de la ville, il étoit à propos de les affamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent, ils vouloient seulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'au-

roient plus de forces. Ces Miniſtres avoient imaginé ce nouveau genre de ſiege, inconnu juſqu'alors en leur milice ; & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix qu'afin d'obtenir la ſuſpenſion d'armes qu'ils ſouhaitoient ; ſuppoſant qu'ils pourroient entretenir la négociation par diverſes propoſitions, juſqu'à ce qu'on eût conſommé le peu de vivres qui étoient dans le quartier : ſur quoi ils donnerent ordre aux Commandants des Troupes qu'ils priſſent un extrême ſoin d'empêcher le ſecours, d'occuper de loin & de près tous les paſſages par où les aſſiégés pouvoient s'échapper, & de rompre tous les ponts des chauſſées qui conduiſoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne ſouffroit pas qu'on les laiſsât ſortir de la ville pour aller ſoulever les Provinces mal ſatisfaites, ou ſe refaire à l'abri des murailles de Tlaſcala.

Quelques-uns de ces Miniſtres firent attention ſur la miſere à quoi on expoſoit pluſieurs Mexicains des plus conſidérables, priſonniers dans le quartier, & qui alloient néceſſairement périr par la faim, avant que les ennemis en ſentiſſent les premieres atteintes : mais ils parurent tous ſi zélés pour le public, qu'ils conclurent que ces priſonniers ſeroient trop heureux de mourir pour leur Patrie ; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de ſe trouver en la compagnie des trois fils de Mo-

tezuma. dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette assemblée ; parceque l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du peuple, & l'unique sujet qui pouvoit donner de la jalousie au nouvel Empereur : foiblesse pitoyable des Ministres de ce caractere, qui satisfont à leurs passions, lorsqu'ils croient travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit le chef de leurs infames Sacrificateurs qui étoit en la même prison ; car ils le révéroient comme la seconde personne de l'Etat ; & ils croyoient qu'en le laissant périr, ils commettroient un grand crime contre les Dieux ; sur quoi l'adresse dont ils userent pour obtenir sa liberté, est fort remarquable. Les mêmes envoyés revinrent sur le soir à la conférence, & proposerent de la part de leur Prince : » Qu'afin d'éviter les » contestations qui pourroient retarder le » traité, il seroit bon que quelqu'un des » Mexicains, prisonniers, bien instruit de » tout ce qui devoit entrer en négociation, » vînt trouver les Ministres de l'Empereur«. Cet expédient parut assez plausible, & sans difficulté ; & du moment qu'ils s'apperçurent qu'on le goutoit, ils insinuerent aux Espagnols amiablement & par forme d'avis que personne ne feroit si propre à cet emploi, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parcequ'il sauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre

les difficultés qui se présenteroient. Ce prétexte spécieux, & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils prétendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût pénétré l'artifice de la proposition, qu'ils négligeoient si fort en apparence ; mais comme les vues du Général alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il lui importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet envoyé. Mais on se vit bien-tôt désabusé sur ce sujet ; les sentinelles reconnurent que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoutumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faisant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avoient sur le lac ; des gens qui rompoient les ponts de la principale avenue, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala ; & ces diligences découvrirent le secret de leurs conférences.

Cette nouvelle émut le Général ; mais comme il avoit appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il revint à son assiette naturelle ; & dans la premiere chaleur de ses réflexions, qui alloient toujours

aux remédes, il ordonna qu'on fît un pont de grosses solives & de planches assez fortes pour soutenir le canon, afin de traverser les coupures qu'ils avoient faites à la chaussée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut nécessaire pour mettre cet ouvrage sur les chantiers, & assembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis sur le temps auquel on devoit faire la retraite. Il leur proposa cet article avec beaucoup d'indifférence; soit qu'il n'eût rien décidé là dessus, soit qu'il ne voulût pas se charger de l'événement. Les avis furent partagés; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour; & l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons. Les premiers disoient : » Que la prudence » & la valeur n'étant point opposées, on » devoit choisir la voye la plus sure. Que » les Mexicains par usage ou par supersti- » tion quittoient les armes durant la nuit; » & qu'il falloit supposer encore que le » traité de paix qu'ils croyoient presque » arrêté les tiendroit alors moins éveillés; » & que leur dessein étant d'embarrasser » la sortie des Espagnols, ainsi qu'on le » jugeoit par leurs travaux, ils pouvoient » considérer le risque d'un combat au pas- » sage du lac, où on ne pouvoit dresser de » rangs ni se servir de la cavalerie, outre » qu'ils auroient les flancs découverts aux

» canots des ennemis, qu'ils auroient en-
» core à percer & à ſoutenir en tête & en
» queue. Ceux qui étoient d'un autre avis
» diſoient : Qu'il étoit preſque imprati-
» quable de haſarder durant la nuit une
» marche avec bagage & artillerie par un
» chemin incertain & élevé ſur l'eau, lors
» même que la diſpoſition du temps cou-
» vert & pluvieux augmentoit les ténebres
» & l'abſurdité d'une pareille réſolution.
» Que l'entrepriſe de mettre une armée
» en mouvement avec tout ſon attirail, &
» l'embarras de marcher en jettant des
» ponts pour s'ouvrir des paſſages, ne pou-
» voit s'exécuter ſans bruit & ſans retarde-
» ment ; & qu'il étoit juſte de profiter de
» la négligence de ſon ennemi, mais qu'on
» ne pouvoit jamais compter ſur cette ſup-
» poſition. Que l'habitude des Mexicains
» de ne point prendre les armes durant la
» nuit n'étoit pas ſi bien fondée qu'on le
» ſuppoſoit, puiſqu'ils l'avoient inter-
» rompue lorſqu'ils vinrent mettre le feu
» au quartier, & s'emparer du Temple
» qui en étoit proche. Ainſi qu'elle n'étoit
» point un motif ſuffiſant à ſe perſuader
» qu'ils euſſent entierement abandonné une
» reſſource qui devoit attirer toute leur
» attention ; qu'il y auroit toujours moins
» de riſque pour les Eſpagnols, de ſortir
» en combattant en plein jour, que de
» faire une retraite qui auroit l'apparence
» d'une fuite, afin d'aller chercher hon-

» teuſement un abri chez les nations qui
» leur étoient alliées, & qui peut-être
» ayant perdu l'idée de leur valeur, mé-
» priſeroient leur amitié. Enfin, que ce ſe-
» roit toujours une méchante politique d'a-
» voir beſoin de ſes amis, & d'avoir recours
» à eux, après avoir perdu la réputation «.

La réſolution de ſe retirer durant la nuit paſſa au plus grand nombre des voix; & Cortez s'y rendit, paroiſſant encore emporté par quelque motif réſervé. Tous les Officiers convinrent qu'il falloit ſe hâter; & on réſolut de ſortir cette nuit-là, afin de ne point laiſſer aux ennemis le temps de prendre de nouvelles meſures pour embarraſſer le paſſage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoutumé d'en fortifier les ouvertures. Le Général preſſa la conſtruction du pont; & quoiqu'il y ait lieu de croire que ſon intention eût été d'en faire conſtruire deux autres, parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits, néanmoins le temps ne permit pas qu'on fît cette diligence, & elle ne parut pas néceſſaire, parcequ'on ſe figura qu'on pourroit tranſporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée paſſeroit. Mais on reconnoit ordinairement trop tard en ces ſuppoſitions la différence qui ſe trouve entre la ſpéculation & la pratique.

On ne peut nier que le Général ne témoignât plus d'indifférence & moins d'ac-

tion qu'à l'ordinaire en cette contestation de ses Capitaines. On a cru qu'il étoit entré au Conseil, prévenu de l'opinion qui prévalut sur la vaine prédiction d'un Astrologue, qui vint lui donner un avis mystérieux, de marcher cette nuit même; parceque la plus grande partie de l'armée périroit, s'il laissoit passer certaine constellation favorable qui étoit prête à se tourner en un aspect infortuné. Ce devin, nommé Botello, avoit une place de soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes sous le nom de Sorcier, auquel il répondoit sans se facher, croyant qu'il étoit un attribut de son habileté. Quoique cet homme n'eût aucune connoissance des belles lettres, ni aucuns principes, il se vantoit néanmoins de pénétrer dans l'avenir; n'étant pas au reste si pernicieux que ceux qui savent ces arts diaboliques, dont ils font une étude; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se moquoit toujours des pronostics de cet homme, méprisant le sujet, à cause de la profession; & il l'écouta alors avec le même mépris; mais enfin il l'écouta, ce qui étoit presque la même chose que de le consulter, lorsqu'il ne devoit consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur parti; & la fausse prédiction enleva son esprit; tant ces gens sont à craindre, &

leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en horreur, particulierement ceux qui gouvernent les autres; puisqu'au même temps que l'esprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance; & lorsqu'on arrive au moment de prendre une résolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se révoltent contre l'entendement, & donnent toujours quelque atteinte à la raison.

CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure longtemps; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considérables.

On envoya sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous prétexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé, croyant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne foi, & qu'on se disposoit à partir, au plus tard, dans huit jours. Cependant le Général ne songeoit qu'à

hâter les aprêts de ſon voyage, le peu de de temps qu'on avoit rendant les moments précieux.

Il donna ſes ordres, & prit le ſoin d'inſtruire tous les Capitaines, en prévenant par une exacte prévoyance, tous les accidents qui pouvoient traverſer la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cents ſoldats Eſpagnols, avec les Tlaſcalteques les plus aguerris, & juſques à vingt cavalier, ſous le commandement de Gonzale & de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arrieregarde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velaſquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit compoſée du reſte de l'armée, & c'étoit elle qui conduiſoit les priſonniers, l'artillerie & tout le bagage. Le Général fit encore un corps de réſerve auprès de ſa perſonne, afin de porter du ſecours où il ſeroit néceſſaire. Il étoit d'environ cent ſoldats choiſis, ſous les Capitaines Alonſe d'Avila, Chriſtophe d'Olid, & Bernardin Vaſquez de Tapia; après quoi il fit un petit diſcours aux ſoldats ſur les difficultés & les dangers de cette entrepriſe; ſur quoi il appuya, par ce que dans les converſations qu'ils avoient enſemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit; & il étoit

nécessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse sécurité, flatteuse ennemie des plus braves gens, dont elle pousse l'esprit à la nonchalance, pour le jetter ensuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de son appartement, l'or, l'argent & tous les joyaux qui composoient le trésor dont Christophe de Guzman son Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roi en especes les plus précieuses, & du moindre volume, & on le mit avec toutes les formalités requises entre les mains des Officiers qui avoient le soin des rôles & des munitions de l'armée. Le Général donna une jument de son équipage pour servir avec quelques chevaux blessés à porter ces especes, afin de ne point charger les Indiens qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cents mille écus; & Cortez se résolut, sans aucune répugnance à abandonner cette somme, en protestant publiquement: » Qu'il n'étoit pas temps de s'en embarrasser, & qu'il feroit honteux d'occuper » si indignement leurs mains, qui devoient » être libres pour la défense de leur vie » & de leur réputation «. Néanmoins comme il reconnut que les soldats touchés de cette perte, n'approuvoient pas un dé-

ſintéreſſement ſi généreux, il dit en ſortant : » Que la retraite qu'ils alloient faire » ne devoit point être conſidérée comme » un abandonnement des biens qu'ils » avoient acquis, ni du deſſein de conquérir cet Empire, mais ſeulement comme » une diſpoſition néceſſaire pour revenir à » cette entrepriſe, avec plus de vigueur, » comme l'effort qu'on fait pour retirer le » bras ſert à donner une plus grande impreſſion au coup que l'on porte. A quoi il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne ſeroit pas un grand péché, de ſe munir de ce qu'on pourroit emporter commodément; ce qui étoit à peu près remettre la choſe à la diſcretion de l'avarice du ſoldat. Ainſi quoique la plus grande partie, ſur tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richeſſes en leur pouvoir, n'en euſſent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occaſions; les autres, & particulierement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage ſans aucune conſidération, accuſant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs épaules au-delà de leur forces. Il ſemble que cette permiſſion fut une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas ſeulement le bras du ſoldat, mais encore ſon courage, puiſque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, ſe défont bien plus

aisément du point d'honneur, que de leur proie.

On ne sauroit imputer autre chose au Général, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvoit faire cette marche sans opposition; & cette confiance qui paroît peu conforme à son génie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Astrologue; mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en est seulement la suite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit près de minuit lorsque les Espagnols sortirent du quartier, sans que ni leurs sentinelles, ni leurs coureurs eussent fait aucune rencontre: & quoique la pluie & l'obscurité favorisassent le dessein de marcher en grand respect, & la pensée que les ennemis se tiendroient dans leurs remparts, on observa néanmoins le silence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obéissance produisit en ces Soldats. L'avant-garde passa sur le pont volant, & ceux qui le conduisoient, le porterent jusques au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé; mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eut achevé de passer ce premier trajet de la digue, il fallut prendre les armes, les ennemis

l'ayant attaquée de tous côtés, lorſqu'on les attendoit le moins.

L'adreſſe dont les Barbares conduiſirent toute cette entrepriſe, eſt véritablement admirable : ils obſerverent tous les mouvements de leurs ennemis avec une diſſimulation fine & éclairée. Ils aſſemblerent & diſtribüerent ſans bruit la multitude intraitable de leurs troupes ; & ils s'aiderent du ſilence & de l'obſcurité, afin de parvenir plus ſurement au deſſein qu'ils avoient de s'approcher ſans être découverts. Le lac fut entiérement couvert de canots armés, qui vinrent par les deux côtés de la chauſſée, commencer le combat avec tant de ſang froid & d'ordre, qu'au même temps qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on ſentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perdue ſans reſſource, ſi les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant ; mais la modération étoit pour eux un état ſi violent, que l'obéiſſance ceſſa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée avec une ſi horrible confuſion, que leurs canots ſe mettoient en pieces en heurtant contre la chauſſée, & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil preſque auſſi redoutable. Les Eſpa-

gnols firent un furieux carnage parmi ces misérables, nuds & en désordre; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des masses: & un moment après il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande exécution; parceque les Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner; & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains, & après les avoir taillés en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est que quelques-uns de nos Auteurs ont écrit, quoique d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoiqu'il en soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne méritent pas tant d'attention, l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parceque

le voiſinage de la terre cauſoit une diminution conſidérable aux eaux du Lac. Ainſi on paſſa aiſément à gué ce qui en reſtoit, & on conſidéra comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reſte, n'en euſſent point jetté quelques-unes au bout de la digue, où les Eſpagnols qui gagnoient les bords du lac, fatigués ou bleſſés, & dans l'eau juſques à la ceinture, auroient été obligés à diſputer l'abord, par un nouveau combat très déſavantageux; mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas juſques à cette précaution; & il ſemble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou ce qui eſt plus certain, la confuſion & l'empreſſement ne donnerent pas le temps néceſſaire à prendre toutes les meſures pour l'empêcher.

Le Général paſſa avec la premiere troupe; & ayant ordonné ſans s'arrêter à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à meſure que les Soldats arrivoient, il retourna ſur la chauſſée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla & Dominiquez : là il ſe jetta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ſes ſoldats par ſa préſence & par ſon exemple. Cortez fortifia ſa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit beſoin pour repouſſer les ennemis : il commanda que l'on fit la retraite, en défilant par le centre : & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jetter dans l'eau

toute l'artillerie, qui embaraſſoit le paſſage. La valeur du Général eut un grand emploi en ce combat; mais ſon eſprit ſouffrit encore davantage, lorſqu'au milieu de cette affreuſe obſcurité, le vent porta à ſes oreilles les cris des Eſpagnols, qui ſe recommandoient hautement à Dieu aux derniers moments de leur vie: & ces cris mêlés avec les hurlements & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvements de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funeſtes voix en un endroit de la ville où il étoit impoſſible de porter du ſecours, les ennemis qui étoient ſur le lac ayant eu l'adreſſe de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de paſſer, & c'eſt en ce lieu que les Eſpagnols firent la plus grande perte, parceque le gros des Mexicains vint tomber ſur eux, & les obligea à ſe retirer en déſordre de l'autre côté de la chauſſée. Les moins diligents furent taillés en pieces en cette occaſion; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient pas dans les rangs, à cauſe de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils périrent honteuſement embraſſant ce miſérable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat & peſants à la fuite: & ces miſérables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occaſion, parcequ'ils furent comp-

tés au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie; quoiqu'en bonne justice les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin, Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arriere-garde : & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtés, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté : hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit réflexion à son avanture, à la vue du canal, trouvoit de la différence entre le fait, & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire, & il l'a combattue assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne foi : il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vraisemblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de sa légereté. C'est

pourquoi nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont cru & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du Saut d'Alvarado, sans faire façon d'avouer qu'en cette avanture, ainsi qu'en plusieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vraisemblable; & l'extrémité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extrordinaire de la derniere nécessité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusqu'à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

Le jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva en terre-ferme; & l'on fit alte auprès de Tacuba, quoiqu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Néanmoins le Général ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échappés de ce combat; & la précaution parut nécessaire & bien ima-

ginée, puiſqu'elle ſauva quelques Eſpagnols & Tlaſcalteques, qui par leur valeur & par leur adreſſe ſe jetterent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de ſe cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au Général, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entiérement défaite; & lorſqu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cents Eſpagnols, plus de mille Tlaſcalteques, quarante-ſix chevaux, & tous les Mexicains priſonniers, qui ſans pouvoir être reconnus en cette confuſion durant l'obſcurité, furent traités comme ennemis par ceux de leur nation. Les ſoldats étoient fatigués, & étonnés par la diminution conſidérable de l'armée, & la perte de l'artillerie; à la veille d'être encore chargés par les ennemis, & éloignés du terme de la retraite. Entre tant de ſujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques uns des principaux chefs, dont les plus ſignalés furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquitant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velaſquez de Leon mourut auſſi en cette occaſion, faiſant la retraite à la queue de l'arriere garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible juſ-

qu'au dernier ſoupir. La perte de cet Officier fut généralement regrettée, parcequ'il étoit reſpecté de tous les ſoldats, comme la ſeconde perſonne de l'armée. Velaſquez étoit en effet un Capitaine d'un très grand ſervice, autant pour le conſeil que pour l'exécution; un peu ſec en ſes manieres, mais toujours vrai & ſincere, ſans être ni fâcheux ni ennuyeux dans la converſation; embraſſant le meilleur parti avec tant de générosité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celui de ſon parent Diego Velaſquez, parcequ'il vit que ſes intentions n'étoient pas droites. L'eſtime qu'il avoit acquiſe le faiſoit conſidérer comme un homme très néceſſaire à la conquête de Mexique; & ſa perte laiſſa un égal exercice à la mémoire, & au deſir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuyé ſur une pierre ſe repoſoit, mais dans un accablement d'eſprit qui n'eut jamais tant de beſoin de ſa force & de ſon courage pour retenir ſon reſſentiment dans une juſte modération. Il rappelloit toute ſa conſtance, & demandoit quelque treve à ſes triſtes réflexions. Cependant au même temps qu'il donnoit ſes ordres, & qu'il animoit ſes ſoldats avec cette vivacité qu'il conſervoit toujours, ſes yeux répandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foibleſſe de l'humanité, qui étant excitée par un ſentiment de tendreſſe pour l'inté-

rêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration, de voir tant d'affliction soutenue de tant de meté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes sans lui faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prédiction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il lui avoit donné de hâter la marche de l'armée, ou de faire quelque diversion à ses chagrins, en raillant le Devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce misérable avoit péri à la premiere attaque sur la digue, suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne parle pas ici de ceux qui, possédant à fond les principes de cette science, savent encore la réduire aux termes de la raison, mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou devins, & dont la plus grande partie traînent une misérable vie, terminée par quelque désastre: appliqués au bonheur d'autrui, & toujours chargés de miseres; en sorte qu'un Auteur fort approuvé, a cru que le seul penchant à l'observation des aspects heureux ou infortunés des astres, marquoit un point de naissance sous une maudite étoile.

Entre tant de disgraces, Cortez eut cette consolation qui lui fut commune avec toute

l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar & Marina échaperent du combat. Ces deux sujets n'étoient pas moins nécessaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois; parcequ'il étoit impossible faute de Truchemens, d'exciter ou d'attirerl es esprits des nations, dont on se proposoit l assistance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins considérable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Espagnols le temps de respirer, & de se mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empressement, enlevant même tous les blessés sur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec justice attribuer à la providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprès de leur pere dans sa prison, & les autres prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, furent massacrés par les Mexicains mêmes; & les Indiens attachés à piller la dépouille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percés de leurs fleches. Comme le peuple les révéroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vue jetta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus, & faisoient place à la foule; mais personne ne disoit mot, la frayeur étouffant jusqu'aux

jusqu'aux soupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes, & y fit le même effet, suspendant pour un temps tous les autres sentiments, par cette espece d'aliénation que le Anciens appelloient terreur panique. Les Commandants résolurent d'informer l'Empereur de cet accident ; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flatter l'esprit de ses sujets dans une véritable affliction, ordonna que l'on fît alte par-tout, & que l'on commença la cérémonie des funérailles par les clameurs & les gémissements ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sépulture de leurs ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent après une si furieuse désolation & tant de fatigues, à la mort de ces Princes. Néanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes pertes, & particuliérement le Général, qui respectoit en eux la mémoire de leur Pere, & fondoit une bonne partie de ses espérances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance ; & comme en ces occasions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'assurance, on marchoit en bon

ordre ſans qu'aucun ſoldat oſât quitter les rangs.

On ne fut pas long-temps ſans découvrir quelques troupes d'Indiens armés, qui ſuivoient les traces de l'armée, ſans en approcher. Ils étoient ſortis de Tacuba, d'Eſcapuzalco & de Tenecuya, par l'ordre des Mexicains, à deſſein d'arrêter les Eſpagnols juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent acquités des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfants de Motezuma, précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parcequ'elles ſe tinrent toujours à une diſtance d'où elles ne pouvoient offenſer les Eſpagnols que par leurs cris; & cette importunité dura juſqu'à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachés s'y joignirent avec empreſſement. Et s'avançant alors avec la légereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le Général étendit autant qu'il put ſes bataillons ſur un même front, & mit tous les arquebuſiers & les arbalêtriers aux premiers rangs, ſe trouvant engagé à combattre en raſe campagne, ſans voir aucun lieu de retraite, ni pouvoir fortifier ſes troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abbatus, ſans que leur mort épouvantât les autres. Les cavaliers faiſoient

des irruptions fort ſanglantes. Cependant le nombre des ennemis croiſſoit à tous moments, & ils incommodoient fort les Eſpagnols à coup de fleches & de pierres. Nos gens commençoient à ſe laſſer ſans eſpérer de vaincre, & leur valeur accuſoit déja le manque de forces, lorſque Cortez qui combattoit en ſoldat, ſans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée, & qui commandoit de tous côtés ſur la plaine. Il y avoit ſur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extrémité ou il ſe trouvoit lui figuroit comme une fortereſſe. Cortez réſolut de gagner ce poſte avantageux par ſa ſituation; & ayant détaché quelques ſoldats à deſſein de le reconnoître, il les fit ſuivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parcequ'il fallut faire tête aux ennemis en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les arquebuſiers ſur les avenues. Enfin le Général vint heureuſement à bout de ſon deſſein, parcequ'on trouva le poſte abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour ſe mettre à couvert.

C'étoit un temple d'Idoles ſauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moiſſons. Les Sacrificateurs & les Miniſtres de ce culte abominable l'avoient laiſſé déſert, fuyant le voiſinage de la guerre, contraire à leur profeſſion. L'en-

ceinte du temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ses remparts, qu'ils regardoient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournerent en même temps les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la divine protection; & cette pieuse réflexion subsista même après le péril, puisqu'il firent bâtir en ce lieu même, un hermitage sous le titre de Notre-Dame des remedes, afin de conserver dans la mémoire des hommes, l'importance de la ressource qu'ils rencontrerent en ce temple pour se retirer d'une occasion où ils se trouvoient réduits à la derniere extrémité; & l'on en voit encore aujourd'hui les effets sensibles, au secours que la sainte Image procure à plusieurs besoins, & en la dévotion des fideles qui viennent rendre à la très sainte Vierge de très humbles graces de ce bienfait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter sur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun dessein de tenter un assaut. Ils s'approcherent seulement à la portée du mousquet, de l'éminence qu'ils envelopperent de tous côtés. Ils faisoient de temps en temps quelques irruptions, en battant l'air à coup de fleches & quelquefois les murs du temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils

s'oppoſoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces, dont ils tâchoient de ſatisfaire leur fauſſe valeur, en découvroient la foibleſſe ; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repouſſer juſqu'à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique ; ſoit afin de garder leur coutume de ſe retirer avec le ſoleil, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent abbatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour précédent. On reconnut du haut des tours qu'ils faiſoient alte au milieu de la plaine ; & qu'ils tâchoient de couvrir leur deſſein en ſe partageant en diverſes troupes : comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils ſe retiroient, que la queſtion n'étoit pas encore décidée.

Le Général logea l'armée avec toutes les précautions qu'on eſt obligé de prendre durant la nuit en un poſte peu ſûr. Il commanda que l'on changeât ſouvent les gardes & les ſentinelles, afin que tout le monde goûtât à ſon tour un peu de repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parceque la ſaiſon demandoit ce ſecours, que pour conſumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On diſtribua par meſures aux ſoldats le peu de rafraîchiſſements que l'on trouva dans ce temple, & que les Indiens avoient pû ſauver avec le bagage ; & les Officiers

donnerent une attention particuliere à la guérison des blessés, qui étoit difficile en ce défaut général de toute sorte de provisions. Néanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui soulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hasard : on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choses, n'en étoit pas moins attentif au péril où il se trouvoit engagé ; & avant que de se donner quelques moments de repos, il assembla les Capitaines afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé sa résolution ; mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconvénients, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : » Qu'on ne » retomboit pas deux fois impunément en » l'extrémité où ils s'étoient trouvés ce » soir-là, & qu'ils ne pouvoient sans témé» rité se rejetter dans l'engagemet de mar» cher en combattant avec des forces si iné» gales à celles des ennemis, & de faire en » même temps deux mouvements si oppo» sés. Il ajouta : qu'afin d'éviter une réso» lution dont le danger & les inconvénients

» étoient si considérables, il avoit songé à
» attaquer les ennemis dans leur camp à la
» faveur de la nuit; mais que ce parti lui
» paroissoit moins avantageux, en ce qu'on
» dissiperoit seulement cette multitude
» d'Indiens par la fuite, pour les voir ras-
» sembler un moment après suivant leur
» coutume, qui feroit traîner long-temps
» cette guerre. Qu'il avoit donc pensé à
» se maintenir dans le poste où ils étoient
» jusqu'à ce que la fatigue d'un siége obli-
» geât les Mexicains à se retirer, si la né-
» cessité des vivres qui commençoit à se
» faire sentir, n'eût rendu cette voie pres-
» que impratiquable. Qu'il s'offroit un au-
» tre parti (c'étoit celui qu'il vouloit pren-
» dre), qui étoit de se mettre en marche
» dès cette nuit même; en sorte que le jour
» les trouvât à deux ou trois lieues du lieu
» où ils étoient. Que si les Indiens, sui-
» vant leur maniere, ne faisoient aucun
» mouvement jusqu'au lever du soleil, les
» Espagnols auroient l'avantage de faire
» leur chemin sans obstacles; & quand les
» Mexicains prendroient la résolution de
» les suivre, ils ne pourroient les joindre
» sans être fatigués, & il seroit plus aisé
» de continuer la retraite en trouvant
» moins de vigueur dans les ennemis.
» Néanmoins que considérant le mauvais
» état de l'armée, & la lassitude des soldats,
» ce seroit une cruauté de les exposer sans
» aucune raison, au travail d'une marche

» précipitée durant les ténebres, & par un » chemin incertain; quoique l'occasion & » la nécessité où ils ils se trouvoient demandassent des remedes extraordinaires, & » une prompte résolution, & puisqu'il n'y » avoit rien de sûr, il falloit peser les difficultés, & s'abandonner à la résolution qui » en auroit le moins «.

Sur ce raisonnement du Général, tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins périlleux, & de plus facile exécution, étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement, que celui qui étoit nécessaire à donner quelques heures au repos des soldats, & on conclut de partir à minuit precisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lorsqu'on en venoit à la conclusion : & c'est la méthode de ceux qui savent l'art de décider en demandant conseil; ce qui se fait en prévenant toutes les objections par la force de son raisonnement.



CHAPIRE XX.

Les Espagnols continuent leur retraite, avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompues & défaites dans un combat.

Peu de temps avant l'heure marquée, on assembla les soldats, qui dormoient en défiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raisons qu'on avoit de l'exécuter, à quoi ils applaudirent tous, en se disposant à marcher. Le Général commanda qu'on laissât les feux allumés, afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire, & donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ses forces à l'arriere garde, où il demeura, voulant être près du péril, & assurer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche ; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demie-lieu, sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un pays inégal, & coupé de

plusieurs montagnes, les coureurs donnerent en une embuscade, que ceux mêmes qui l'avoient dressée découvrirent mal à propos, & si brutalement, qu'ils en avertirent les Espagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leur tiroient de loin. On voyoit descendre des montagnes, & sortir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens, qui venoient insulter les Espagnols par les flancs, mais sans aucun ordre : & quoiqu'ils ne fissent pas un corps capable d'arrêter la marche, il falloit toujours le repousser, éviter diverses embuscades, & disputer quelques défilés. On appréhenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avoit laissée de l'autre côté du temple ; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur maniere n'étoit pas de combattre ainsi par détachements, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Notre sentiment est donc que ces Indiens étoient ramassés des milices de toutes les villes voisines, qui par un ordre supérieur venoient incommoder la marche en occupant les passages ; puisque si les Mexicains avoient connu la retraite des Espagnols, ils seroient venus en gros les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hostilités.

L'armée fit deux lieues, combattant ainsi

avec moins de péril, que d'importunité; & au point du jour elle fit alte, en un autre temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne, & prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sureté. Le jour découvrit la quantité & le désordre des Indiens: & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, se trouvant réduit à quelques incursions de paysans, on continua la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible, afin d'éviter, ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuisent toute leur colere en de vains abois, jusques à ce qu'à deux lieues de là, on reconnut un bourg bien situé, & qui paroissoit fort peuplé. Cortez le destina pour le logement de ses troupes, & donna ordre que l'on s'en saisît à vive force, si l'on ne pouvoit y entrer paisiblement: mais on le trouva abandonné de tous ses habitants, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pu emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à rétablir les forces des soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu un jour ou deux, selon quelques Auteurs, parceque l'état ou les blessés se trouvoient, ne per-

mettoit pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche, après quoi elle trouva un pays fâcheux & stérile, toujours hors du grand chemin, & en grand soupçon des guides qui la conduisoient. Les soldats ne trouvoient point de couvert où ils puissent passer la nuit, & la persécution des Indiens ne cessoit point : ils étoient toujours en vue, soit qu'ils fussent les mêmes, ou d'autres qui, suivant les premiers ordres, faisoient des courses en leur pays ; mais sur-tout, la soif & la faim travaillerent extrêmement les Espagnols en ces passages, jusqu'à les jetter dans le dernier accablement. Néanmoins les soldats & les Officiers s'animoient réciproquement à souffrir, & la patience faisoit ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusqu'à manger les herbes & les racines, sans examiner si elles étoient venimeuses, ou non, quoique les plus sages les cueillissent avec choix, suivant la connoissance que les Tlascalteques en avoient. Un des chevaux blessés mourut alors, & on oublia aisément & avec plaisir, le besoin qu'on pourroit en avoir, parcequ'il fut distribué comme un régal admirable aux plus pauvres soldats, qui célébrerent cette fête, en conviant leurs amis au festin, où les scrupules du goût céderent à la contrainte de la nécessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à

un petit bourg, dont les habitants laiſſerent l'entrée libre, ſans ſe retirer comme les autres, témoignant de la joie & de l'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Ces ſoins & ces careſſes étoient un nouveau ſtratagême des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnaſſent de meilleure foi dans le piége qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produiſirent, ſans aucune violence, les proviſions qu'ils avoient, & en tirerent même des bourgs voiſins, autant qu'il étoit néceſſaire, pour faire oublier aux ſoldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour l'armée ſe mit en ordre, afin de paſſer la montagne, dont la côte oppoſée conduiſoit à la vallée d'Otumba, qu'il falloit néceſſairement traverſer pour gagner le chemin de Tlaſcala. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres; leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une eſpece de ſatisfaction; & Marina remarqua qu'ils répéterent pluſieurs fois ces mots : » Allez, tyrans, vous ſerez » bien-tôt en un lieu, où vous périrez » tous «. Ce diſcours donna beaucoup à penſer aux Eſpagnols, car il étoit répété trop ſouvent, pour être avancé témérairement. Quelques-uns ſe figuroient que ces Indiens, voiſins de la province de Tlaſcala, voyoient avec plaiſir le péril où les Eſpagnols alloient ſe jetter; ſuppoſant que le peuple de cette province n'avoit plus ni fidélité, ni affection pour eux : mais le

Général & les Officiers, qui avoient plus de pénétration, comprirent que ce changement au procédé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuſcade fort proche, & leur raiſonnement étoit fondé ſur diverſes expériences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient ſottement ce qu'ils avoient le plus d'intérêt de cacher.

Sur cette ſuppoſition, Cortez prévint l'eſprit des ſoldats, en les animant à ſe diſpoſer à quelque nouvelle occaſion : & l'on continuoit la marche, lorſque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparés de toute la vallée que l'on découvroit du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Eſpagnols cherchoient, par un nombre effroyable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le temple, & qui avoit reçu un renfort conſidérable. Les Commandants, ſuivant ce qu'on peut en juger par l'événement, avoient reconnu la retraite ſubite des Eſpagnols ; & quoiqu'ils euſſent pu eſpérer de les joindre aiſément, l'expérience qu'ils avoient faite durant cette nuit, leur avoit donné une juſte défiance de ne pouvoir les défaire entiérement, avant qu'ils arrivaſſent aux frontieres de Tlaſcala, s'ils vouloient ſe retrancher dans les poſtes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique, afin qu'on appliquât

toutes les forces à l'exécution d'un dessein de cette importance ; & la proposition qu'ils en firent fut si bien recue, que toute la Noblesse partit au même moment, avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours ; & on la partagea en divers corps, qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils prévinrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne ; & véritablement un projet concerté & exécuté avec tant de justesse pourroit être envié, même en des chefs d'une plus grande expérience, & entre des nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains ; & on crut en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient réunies à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoit ordinaire : mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au delà de la portée de la vue. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de différentes na-

tions, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité & la séparation de leurs enseignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine Général de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement ornée, élevé au dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques, afin de donner ses ordres, & de les faire exécuter à sa vue. Il portoit sur sa cuisse l'étendard Impérial qu'on ne confioit point en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occasions de la derniere importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes de diverses couleurs. Cet assortiment avoit, sans doute, son mystere, supérieur aux hiéroglyphes des enseignes subalternes; & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un spectacle qui conservoit son agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les Soldats reconnoissoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage & à leurs forces, Cortez examinoit sur leurs visages les mouvements de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu qui anime mieux cent fois que tous les discours : & comme il les vit plus émus de colere que d'étonnement : *Voici*, dit-il, *l'occasion de mourir, ou de vaincre ;*

c'est la cause de Dieu qui combat pour nous. Cortez n'en dit pas davantage, parceque les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment pour leur donner quelques avis nécessaires en cette rencontre; & en criant à son ordinaire, *Saint Jacques & Saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front de ses bataillons autant qu'il avoit pu, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la cavalerie rangée sur les aîles, avec ordre de soutenir l'infanterie en flanc, & à dos même, s'il en étoit besoin. La premiere décharge des arbalêtes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le temps de lancer leurs traits; & ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées avec un grand carnage, durant que les cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'envelopper les Espagnols. On gagna du terrein à cette premiere charge, les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessure, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée comme des lions altérés du sang des Mexicains; & néanmoins ils conservoient tous assez d'empire sur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides

des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faisoit dans leurs rangs étoit un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols, parceque ces rafraîchissements les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroyable d'Indiens sembloit se retirer d'un même temps, lorsque la cavalerie donnoit, que les armes à feu passoient à l'avant-garde de notre armée; & après l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu, avec tant d'impétuosité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues.

Le Général combattoit à la tête des Cavaliers, secourant ceux qu'il voyoit trop pressés, & portant au bout de sa lance la terreur & la mort. La résistance obstinée des ennemis lui donnoit pourtant de l'inquiétude, parcequ'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses soldats; & comme il jettoit la vue sur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de se retirer avec avantage d'une occasion si périlleuse, il fut secouru en cette extrémité par une de ces réflexions qu'il sembloit tenir en réserve pour les nécessités pressantes. Il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le secret de leurs batailles consistoit en l'Etendard général, dont la perte ou le gain décidoit de la victoire pour eux ou pour leurs ennemis : sur quoi Cortez se fondant sur le

trouble & l'épouvante que le mouvement de la cavalerie donnoit aux ennemis, resolut de faire un effort extraordinaire à dessein de gagner l'Etendard Impérial, qu'il connoissoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, & il leur proposa sa résolution, & la maniere de l'exécuter. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coutume, firent place à la cavalerie; & avant qu'ils se fussent ralliés, le Général repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'emportant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron au lieu où l'Etendard de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde : & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au Général des Mexicains, qu'il fit sauter d'un coup de lance du haut en bas de la litiere, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déja déserté; & un simple cavalier, nommé Jean de Salamanque, voyant ce Général à terre, descendit de cheval & lui ôta le peu de vie qui lui restoit, avec l'Etendard qu'il mit aussi tôt entre les mains de Cortez. Ce cavalier étoit Gentilhomme; & parcequ'il avoit donné la derniere main à l'exploit de son Général,

l'Empereur Charles lui fit quelques graces & lui donna pour cimier de ſes armes le pennache dont l'Etendard de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'Etendard de l'Empire entre les mains des Eſpagnols, ils abattirent toutes les autres Enſeignes, & jettant leurs armes ils s'enfuirent de tous côtés dans les bois & les campagnes de maïs où ils cherchoient à ſe mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperdues de frayeur, & le champ de bataille demeura aux Eſpagnols. On ſuivit la victoire à toute rigueur, en faiſant main-baſſe ſur ces fuyards; parcequ'il étoit important de les diſſiper, en ſorte qu'ils n'euſſent plus la hardieſſe de ſe raſſembler; & la colere s'accordoit en cela avec les mouvements de la prudence & les regles de la guerre. Cortez eut quelques bleſſés parmi ſes troupes, & il en mourut deux ou trois à Tlaſcala. Il reçut lui-même un coup de pierre à la tête ſi violent, qu'il perça ſon caſque, & lui offenſa le cerveau par une contuſion dont il guérit avec peine. Il laiſſa aux ſoldats tout le butin, qui fut conſidérable; parceque les Mexicains avoient apporté en cette rencontre tous les joyaux & les ajuſtements dont ils prétendoient orner leur triomphe. L'hiſtoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toujours le nombre des morts en pareilles oc-

caſions : cependant quiconque ſera perſuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cents mille combattants, trouvera moins de diſproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers même, parlent de cette victoire comme d'une des plus grandes que l'on ait remportées en l'une & en l'autre Amérique ; & s'il étoit conſtant que Saint Jacques eût combattu viſiblement en faveur des Eſpagnols, ainſi que pluſieurs priſonniers l'aſſuroient, la ſanglante défaite de ces Barbares ſeroit moins ſurprenante, & paroîtroit moins exagérée : quoiqu'à dire la vérité, il ne ſoit pas néceſſaire d'avoir recours à un miracle ſenſible en une rencontre où la main de Dieu s'eſt déclarée par des témoignages ſi éclatants ; puiſqu'il s'eſt réſervé particuliérement le ſuccès des batailles, en ſe nommant lui-même le Seigneur des armées ; afin que les hommes appriſſent qu'ils doivent reconnoître & attendre les victoires de la diſpoſition de ſes arrêts ſouverains, ſans faire aucun fonds ſur la grandeur de leurs forces, parcequ'il ſait châtier l'injuſtice en aſſiſtant les plus foibles : & encore ſans prendre trop de confiance en leur bon droit, parcequ'il lui plaît quelquefois de corriger ceux qu'il aime en mettant le fouet entre les mains des perſonnes qu'il n'aime pas.



HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DU MEXIQUE,
OU DE LA
NOUVELLE ESPAGNE.
LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

L'Armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Sénateurs envoyent visiter Cortez. On célebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques, & on est assuré de l'affection de ces Peuples par de nouvelles preuves.

CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter, & il les remit en ordre de bataille dans leurs pre-

miers postes; après quoi on continua la marche, non sans quelque soupçon que les ennemis ne revinssent charger l'arriere-garde, parcequ'on en découvroit toujours quelques troupes au haut des montagnes. Néanmoins comme on ne pouvoit sortir ce jour là du pays ennemi, & qu'on étoit pressé par le besoin de panser les blessés, le Général fit halte à quelques maisons écartées, où l'armée passa la nuit avec peu d'assurance. Au point du jour elle reprit sa route sans aucun obstacle, les plaines voisines ne laissant pas lieu de craindre aucune embuscade, quoiqu'on reconnût encore que ce pays étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils sembloient donner congé aux Espagnols qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bientôt les bornes de la province de Tlascala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ses anciens habitants avoient élevée à dessein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui lui servent de bornes en tous les endroits où elles laissoient quelques ouvertures. Toute l'armée célébra par des acclamations l'entrée qu'elle fit sur les terres de cette République: les Tlascalteques baisoient le terrein, comme des enfants désolés qui reviennent entre les bras de leur mere; & les Espagnols rendoient graces au Ciel par de très

humbles prieres de la faveur qu'il leur accordoit de respirer en liberté après tant de fatigues. Ils allerent tous se mettre en possession de cette heureuse tranquillité autour d'une fontaine, où ils se coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la réputation de santé & de délicatesse, par les louanges qu'elles reçurent des Espagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées ; soit que le besoin redoublât le plaisir du rafraîchissement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, lui donnât cet agrément.

Le Général prit ce moment pour représenter familiérement à ses soldats combien il leur importoit de conserver l'amitié du peuple de Tlascala, par leur modestie & par leur reconnoissance ; qu'ainsi ils devoient considérer dans la Ville capitale la plainte du moindre habitant comme un péril qui les menaçoit tous. Après quoi il résolut de faire quelque séjour en chemin, afin de prendre langue & de préparer leur entrée à Tlascala, suivant les mesures qu'on prendroit avec le Sénat. L'armée alla donc sur le midi loger à Gualipar, grosse Bourgade, dont les habitants vinrent la recevoir avec toutes les démonstrations de leur bonne volonté, en offrant aux Espagnols leurs maisons & tout ce qui leur étoit nécessaire, de si bon cœur que ceux mêmes qui avoient conçu quelques soupçons reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun

artifice

artifice en la ſincérité de leur procédé. Cortez reçut leurs offres, & établit ſon quartier avec toutes les précautions néceſſaires pour ne pas échouer contre une fauſſe confiance.

Son premier ſoin fut d'informer les Sénateurs de Tlaſcala de ſa retraite & de ſes aventures, par deux Tlaſcalteques qu'il dépêcha: & quoiqu'il crût les prévenir par cet avis, la renommée de ſes victoires les en avoit déja inſtruits; en ſorte qu'au même temps que ſes Envoyés partoient, il vit arriver de la part de la République ſon cher ami Magiſcatzin, Xicotencal l'aveugle, ſon fils, & quelques autres Sénateurs. Magiſcatzin s'avançant le premier, vint embraſſer le Général; & après l'avoir ſalué, il ſe retira de quelque pas, pour le regarder & ſatisfaire ſon admiration, comme un homme qui avoit de la peine à ſe perſuader qu'il jouît encore du plaiſir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains où le ſon de la voix le conduiſoit; & ſon affection ſe déclara encore plus tendrement, puiſqu'après s'être aſſuré par l'attouchement, ſa joie s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ſes yeux pouvoient faire éclater ſes ſentiments. Les autres vinrent après cela ſaluer le Général, & féliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoiſſoient: mais entre la ſincérité de ces careſſes, le jeune Xicotencal,

par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procédé quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier; & quoiqu'on l'attribuât alors à la la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueil, les remords d'un vaincu. Le Général se retira avec les Sénateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bienséance & d'honnêteté qu'il auroit pu souhaiter en des gens de la derniere politesse. Ils lui dirent qu'ils avoient déja assemblé leurs troupes à dessein de marcher à son secours contre leurs communs ennemis; & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils lui témoignerent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regarderent comme le sacrilege attentat d'une guerre séditieuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particuliément celle de Jean Velasquez de Leon, que son mérite qu'ils avoient su remarquer leur faisoit aimer. Ils détesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au Général de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices & de celles de leurs alliés: ajoutant, afin d'appuyer leurs offres, qu''ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les

ordres de ſon Miniſtre, & à mourir auprès de lui. Les Sénateurs conclurent leur diſcours par cette délicateſſe du point d'honneur, où, en diſtinguant entre la qualité d'amis & de vaſſaux, ils marquoient que leur inclination faiſoit en eux le même effet que la fidélité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propoſitions avec beaucoup d'honnêteté ; & cette converſation lui juſtifia non ſeulement la continuation de la bonne volonté de ces peuples en toute ſa vigueur, mais encore le redoublement de leur eſtime pour les Eſpagnols. La perte qu'ils avoient faite en ſortant de Mexique paſſoit pour un de ces accidents ordinaires à la guerre, & étoit entiérement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlaſcala comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Sénateurs propoſerent à Cortez de paſſer inceſſamment à la Ville, où le logement de ſes troupes étoit déja préparé : néanmoins ils convinrent aiſément d'accorder quelques jours de repos aux ſoldats ; parcequ'ils ſouhaitoient de leur part de faire les préparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur ſeroit poſſible, & de la maniere dont ils avoient accoutumé de célébrer le triomphe de leurs Généraux.

Les Eſpagnols furent trois jours à Gualipar, aſſiſtés libéralement de toute ſorte de rafraîchiſſements aux dépens de la Ré-

publique ; & d'abord que les blessés se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prépara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils purent pour l'entrée, en se servant des joyaux & des plumes des Mexicains ; ces marques extérieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant des Espagnols, avec tous leurs ornements, & un nombreux cortege de leurs parents. Les chemins étoient couverts d'une multitude de peuples qui faisoient entendre par-tout des applaudissements & des acclamations, où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les corps séparés en différents chœurs, qui se répondoient alternativement, firent une salve bruyante, mais assez agréable ; & ces instruments guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, après que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le Général après un peu de résistance alla prendre le sien chez Magiscatzin, en cédant aux instances qu'il lui en fit afin de conserver son estime. La même raison obligea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal : & quoique

les autres Caciques voulussent régaler aussi chez eux ce qui restoit de Capitaines, ils s'en excuserent civilement, parcequ'il ne falloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeurassent sans Chefs. Les Espagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet 1520, quoiqu'on rencontre encore sur ce sujet quelque diversité dans les relations : mais nous réservons les discussions lorsque la contrariété donne atteinte au fonds des événements, où le plus ou le moins peut faire une erreur considérable.

Le même soir on commença les fêtes du triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours, où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité à divertir leurs hôtes, & à célébrer leur victoire; sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parents ou leurs amis aux combats; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joie publique, ou que cette Nation belliqueuse crût qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voyoit tous les jours des défis à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches; d'autres combattoient au saut ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre par les tours de corde les plus périlleux; à quoi ils donnoient une application particuliere, & où

l'esprit du spectateur, toujours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toujours égayée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le peuple s'abandonnoit à la joie, dont le bruit tumultueux sembloit néanmoins se charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudissements.

Cortez trouvoit en ce procédé toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flatté ses espérances : les Nobles signaloient leur amitié & leur vénération pour sa personne, autant que le peuple lui témoignoit de passion & de respect. Il paroissoit très sensible & très reconnoissant à leur affection ; & il célébroit leurs exercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance que de satisfaction. Les Capitaines lui aidoient à gagner les esprits, par des manieres agréables, & des présents ; & jusques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer en faisant part aux Tlascalteques, des dépouilles qu'ils avoient conquises. Mais au même temps que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agréable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessure du Général avoit été mal pansée ; & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflamma-

tion véhémente, ſuivie d'une fievre, qui abbattit entiérement ſes forces, & le réduiſit bientôt aux termes de faire tout craindre pour ſa vie.

Les Eſpagnols ſentirent ce cruel contretemps, comme une menace adreſſée à leur fortune & à leurs vies : mais la conſternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attendue. A peine eurent-ils appris la maladie du Général, qu'ils ceſſerent toutes les réjouiſſances, & paſſerent à l'autre extrémité de la triſteſſe & de la déſolation. Les Nobles accablés de chagrin, venoient à tous moments s'informer de la ſanté du Teule, qui eſt, ainſi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Héros, qu'ils ne conſiderent gueres moins que leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre ſa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns par des eſpérances de la ſanté prochaine du Général, afin de les faire retirer ; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offenſaſſent l'imagination du malade. Le Sénat fit appeller auſſi-tôt les plus habiles Médecins de la Province, dont toute la ſcience conſiſtoit en la connoiſſance & au choix des ſimples utiles à la Médecine, qu'ils appliquoient avec un diſcernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede ſuivant l'état & les accidents de la maladie. Auſſi Cortez ne

dut sa guérison qu'à leur seule industrie; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui causoient sa fievre, ils passerent par degrés à ceux qui faisoient meurir, & ensuite fermer les plaies, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de temps ils le remirent en une parfaite santé. Que les Médecins Rationnels se moquent maintenant des Empyriques; il est néanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'expérience; & qu'en un Pays où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrès de connoissances, fondées sur les enseignements de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut célébrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve l'affection des Tlascalteques: & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconvéniens, & écarter les difficultés; dans ce contraste de raisons, où la prudence des Grands hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvements de leur cœur.



CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit ſoulevée. Des Ambaſſadeurs de Mexique viennent à Tlaſcala ; & on découvre une conſpiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Eſpagnols.

LE Général étoit fort en peine de ce qui ſe paſſoit à Vera-Cruz, parceque la conſervation de ce poſte étoit une des principales baſes ſur quoi il fondoit l'établiſſement de ſes nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement ; & la réponſe de cet Officier arriva bientôt par la diligence extraordinaire de ſes Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquiétude dans la Place, ni ſur la côte : Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardés en leur priſon : & que les ſoldats de la garniſon étoient contents, & fort bien traités ; parceque la bonne correſpondance des Zempoales, des Totonaques, & des autres alliés continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoyés à Tlaſcala

quérir l'or destiné aux Espagnols de Vera-Cruz, pour leur part du présent, n'étoient point revenus à la Ville : & si le bruit qui couroit entre les Indiens étoit véritable, qu'on les avoit tués en la Province de Tepeaca, il y avoit lieu de crainde que les soldats de Narvaez qui étoient demeurés blessés à Zempoala, n'eussent péri par la même trahison; parcequ'à mesure qu'ils se sentoient guéris, ils marchoient par petites troupes avec une extrême passion de se rendre à Mexique, où l'avidité des soldats se figuroit des richesses immenses.

Cette disgrace affligea extrêmement le Général, parceque dans son entreprise il avoit compté sur ces soldats, dont le nombre, suivant Herrera, alloit au-delà de cinquante;& quand il auroit été moindre, si l'on en croit Bernard Diaz, c'auroit toujours été une grande perte en une occasion & en un pays, où un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlascalteques, qui confirmerent ce que Rangel lui avoit mandé; & il leur fut bon gré de la discretion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaises nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obstacle au retour de sa santé.

Il étoit constant que les huit soldats partis de Vera-Cruz étoient arrivés à Tlascala, d'où ils étoient retournés chargés de l'or qui leur étoit échu en partage, en un temps où on commençoit à se défier de la

fidélité des Indiens de la province de Tepeaca, qui entre plusieurs autres s'étoient soumis aux Espagnols à leur premier voyage de Mexique. On justifia depuis que les uns & les autres avoient été massacrés en cette province : & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lorsqu'on apprit qu'ils avoient appellé des troupes de Mexique à dessein de les soutenir. Cortez se voyoit engagé à la nécessité de châtier ces rébelles, & de chasser les ennemis loin de son voisinage; & cela ne souffroit point de remise, parceque cette province étoit en une situation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz; & il falloit s'assurer de ce passage, avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Néanmoins il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Sénat, d'assister les Espagnols de leurs forces pour cette expédition parcequ'il apprit que les Tepeaques avoient depuis peu de jours percé les frontieres de Tlascala, en pillant & détruisant quelques bourgades de cette province, & il jugea qu'ils auroient recours à lui par cette même raison. En effet, le Sénat résolut que l'on châtiroit cette insolence par la voie des armes, & qu'on tâcheroit d'intéresser les Espagnols en cette guerre, puisqu'ils étoient également irrités & offensés de la mort de leurs compagnons. Ainsi ce que Cortez avoit prévu ne manqua pas d'arriver, & il se vit en termes

d'accorder une grace qu'il devoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquiétudes. On reçut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivés à la frontiere : qu'ils étoient adressés à la République de Tlascala, & qu'ils n'attendoient que la permission du Sénat pour se rendre à la ville. La matiere fut mise en délibération, car le cas étoit surprenant ; & on ne laissoit pas de reconnoître que toute négociation de la part d'un ennemi dangereux & puissant, doit être écoutée comme une menace envelopée. Néanmoins quoique les Sénateurs s'attendissent que cette Ambassade seroit certainement contre les Espagnols, & qu'ils eussent arrêté constamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter sur l'obligation de soutenir l'intérêt de leurs amis, ils conclurent de recevoir les Ambassadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple ; & il est aisé de juger que le consentement de Cortez intervint en cette résolution, puisque les Ambassadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eût en toute cette affaire, aucun sujet d'accuser les Tlascalteques du moindre défaut de sincérité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchoient à la tête en bon ordre, & portoient le présent composé de diverses pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du pays, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la marchandise la plus précieuse & la plus recherchée en cette province. Les Ambassadeurs portoient en leurs mains les marques de paix; & ils étoient superbement parés & suivis d'un nombreux cortége, tant de leurs amis que de leurs domestiques. Ils croyoient que ce pompeux appareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoyés: & en effet, il sert quelquefois à imposer aux esprits par cette vaine ostentation de pouvoir qui éblouit ou divertit les yeux, à dessein de surprendre les oreilles. Les Sénateurs les attendirent en leur tribunal, sans manquer à la courtoisie, ni donner dans l'excès des caresses; mais en hommes délicats sur les droits de la souveraineté de leur République, & qui à travers de leurs civilités laissoient entrevoir quelques chagrins.

Après avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualités & de très profondes soumissions, les Ambassadeurs firent leur proposition en ces termes: » Qu'il offroit aux Tlascalteques la paix » & une alliance perpétuelle entre les deux » nations, le commerce libre & des inté-

» rêts communs, à condition qu'ils pren-
» droient incessamment les armes contre
» les Espagnols; ou qu'ils se serviroient
» pour s'en défaire aisément de l'impru-
» dence qu'ils avoient eue de venir se li-
» vrer entre leurs mains «. Ils n'eurent pas le temps d'achever ce raisonnement, parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Sénateurs.

Néanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procédé, contre l'usage & la raison; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoyés à leur logis, afin d'y attendre les résolutions du Sénat. Après leur sortie on proposa l'affaire; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déja déclaré un peu indiscretement par leurs murmures. Seulement on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvements de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre députés qui porteroient la réponse du Sénat aux Ambassadeurs. » Qu'on faisoit une ex-
» trême attention à la proposition de la
» paix, pourvu qu'elle fût accompagnée de
» partis raisonnables, & proportionnés à
» la gloire & à la réputation de l'un & de
» l'autre Etat. Que les Tlascalteques ob-

» servoient religieusement les loix de » l'hospitalité ; & qu'ils n'étoient point » accoutumés à faire servir la confiance » d'instrument à la mauvaise foi : Qu'ils » se faisoient honneur de regarder comme » impossible ce qui n'étoit pas permis, & » d'aller tout droit à la vérité des choses ; » puisqu'ils n'entendoient point l'usage des » prétextes, & ne savoient point donner à » la trahison un autre nom que le sien ». On n'eut point d'occasion d'apprendre la réplique des Ambassadeurs ; parceque du moment qu'ils virent que leur proposition avoit été mal reçue, ils s'en allerent chargés d'autant de frayeur, qu'ils avoient apporté de gravité ; & on ne jugea pas qu'il fût à propos de les retenir, parcequ'il avoit couru entre le peuple un bruit qu'ils venoient solliciter le Sénat contre les Espagnols, & on en craignoit quelque soulevement qui allât jusques à offenser les priviléges de leur caractere, & à ruiner l'attention des Sénateurs au droit des gens.

Quoique cette intrigue des Mexicains eût été démêlée à la satisfaction des Espagnols, elle ne laissa pas de produire un autre inconvénient qui renouvella leurs inquiétudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point déclaré son sentiment au Sénat, & s'étoit laissé emporter au torrent des voix : soit qu'il craignît l'indignation de ses confreres, ou que le respect qu'il avoit pour

ſon pere l'eut retenu. Néanmoins l'occaſion de cette Ambaſſade lui donna lieu de répandre entre ſes amis & ſes partiſans le venin dont ſon cœur étoit rempli ſur le ſujet de la paix qu'ils propoſoient. Ce n'eſt pas qu'elle fût conforme à ſon génie, ni à ſes intérêts; mais il vouloit couvrir de ce prétexte ſpécieux les honteux mouvements d'envie qui l'agitoient. » L'Empereur de » Mexique, diſoit-il, dont la puiſſance » formidable nous oblige d'avoir toujours » les armes à la main, & nous retient en» velopés dans les déſaſtres d'une conti» nuelle guerre, nous offre maintenant ſon » amitié, & n'y met point d'autre prix » que la mort des Eſpagnols. Il ne fait que » nous propoſer ce que nous devrions déja » avoir exécuté pour notre intérêt & notre » conſervation; puiſque quand nous par» donnerions à ces nouveaux venus, l'in» tention de détruire abſolument notre » Religion, qui pourra ſoutenir qu'ils ne » projettent de renverſer nos Loix & la » forme de notre Gouvernement, pour » réduire en Monarchie la vénérable Ré» publique des Tlaſcalteques? Ils préten» dent nous aſſujettir à la cruelle & odieuſe » domination de leurs Empereurs; & ce » joug eſt ſi peſant & ſi rude, que nous ne » pouvons le conſidérer ſans larmes ſur » le col même de nos ennemis «. Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ſes paſſions une apparence de

raison, ni de hardiesse pour exécuter ce qu'elles lui inspiroient; & quoique plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essayé de l'en tirer, comme il passoit pour un brave soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fît un corps redoutable en un pays où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Néanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allerent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistrats. On traita l'affaire au Sénat avec toute la réserve requise en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, sans que l'intérêt du criminel qui étoit son fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en sa constance & en son intégrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les décrets du Sénat, & ruiner tout le crédit de la nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime; & l'aveugle fut un de ceux qui appuyerent ce sentiment avec plus de force, décidant de la trahison de son fils en Juge désintéressé, & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Sénateur toucherent si vive-

ment les esprits des autres, qu'ils adoucirent à sa considération la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant sa vie. Ils le firent amener au Sénat chargé de liens; & après lui avoir fait une sévere réprimande sur son insolence, ils lui ôterent le bâton de Général, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la cérémonie de le jetter du haut en bas des degrés du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en lui donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le Général employa en sa faveur tout son crédit avec tant de succès, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere; quoique la férocité de son génie le poussât peu de temps après à de nouvelles inquiétudes qui lui couterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidents auroient pu produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruine; mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoissance de Cortez, qu'après qu'on en eut prévenu les suites & châtié le crime; & l'intrigue des Ambassadeurs de Mexique se termina à la satisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlascalteques, qui reçurent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient si bornées,

ſur ce qu'on nomme politeſſe, lorſque les Eſpagnols manquoient de tous les moyens humains pour ſe ſoutenir, parut tenir du miracle; au moins on la conſidéra alors, comme un de ces effets dont on ne trouve point la raiſon lorſqu'on la cherche entre les cauſes inférieures.

CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca; & après avoir vaincu les rébelles, qui étant aſſiſtés des Mexicains avoient préſenté la bataille aux Eſpagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie ſous le nom de Segura de la Frontera.

DURANT que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en aſſemblant les troupes de la République, d'effacer par ſa diligence la mémoire de ſa perfidie; Cortez s'appliquoit à convaincre ſes ſoldats, de la néceſſité indiſpenſable de châtier les Indiens de Tepéaca; en leur repréſentant la rébellion de ces traîtres, la mort des Eſpagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compaſſion, ou porter à la vengeance. Néanmoins tous les Eſpagnols ne convenoient pas de cette néceſſité; & les gens de Narvaez s'oppoſerent au deſſein du Général, avec le plus d'opiniâtreté. Le

souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soupirant, des cabanes qu'ils possédoient en l'Isle de Cuba; soutenant que la gerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plutôt se retirer à Vera-Cruz, afin de solliciter les secours de Saint-Domingue & de la Janaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur résistance auroient été plus soutenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusques à ce point, qu'ils firent signifier au Général une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolents qu'essentiels, & où le prétexte du bien public & du service du Roi servoient de voile à la crainte & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un temps où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impossible de percer sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa présence; & toute sa modération lui fut nécessaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion; puisque la tolérance ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une


A. Descente des Cortez dans la Vallée
Bataille dans la Vallée d'Otumba.
B. Général des Mexiquains.

vertu dont un esprit bien fait se rend capable avec quelque difficulté; mais lorsqu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison par caprice, ou par brutalité, c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendemett.

Il leur témoigna comme il put; *qu'il leur savoit quelque gré du soin qu'ils prenoient de la conservation de l'armée*; & sans s'amuser à leur faire comprendre les raisons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlascalteques, & le risque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laissant impunie la trahison des Tepeaques, il employa des motifs proportionnés à la portée des hommes, que la raison ne touche gueres par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra seulement: » Que comme » les ennemis s'étoient emparés des défilés » de la montagne, il falloit nécessairement » les combattre, afin de gagner la plaine. » Que d'aller seuls à cette expédition, ce » seroit perdre les troupes de gaieté de » cœur, ou au moins les hasarder sans » raison; mais qu'il n'étoit pas à propos de » demander du secours aux Tlascalteques, » & même qu'ils n'en accorderoient point » pour une retraite qui les désespéroit. » Qu'aussi, après avoir soumis la province » rebelle, & assuré le chemin, ce qu'on » feroit assisté de toutes les forces de la » République, il leur promettoit, sur son » honneur & sur sa parole, que tous ceux

» qui n'auroient pas la volonté de ſuivre
» ſes étendards, pourroient ſe retirer
» librement avec ſon congé «. Il leur perſuada ainſi de ſervir en cette guerre, en leur faiſant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres deſſeins; & dès ce moment il prit ſes meſures pour l'expédition de Tepeaca; ce qui appaiſa pour quelque-temps leurs inquiétudes.

Cortez choiſit juſqu'à huit mille Tlaſcalteques des mieux faits, qui formerent diverſes troupes à leur maniere, ſous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laiſſa à la diſcretion de ſon nouvel ami Xicotencal, de le ſuivre avec le reſte des troupes de la République; & après avoir mis ſes gens en bataille, il trouva quatre cents vingt ſoldats Eſpagnols, en comptant les Capitaines, & ſeize cavaliers. Les fantaſſins avoient preſque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtres, mais peu d'arquebuſes, faute de poudre, qui les obligea à laiſſer la plus grande partie de ces armes chez Magiſcatzin.

La marche de l'armée fut applaudie par les acclamations du peuple. Les ſoldats témoignoient tous une joie qui étoit un heureux préſage de la victoire, & qui leur inſpiroit une nouvelle ardeur, par le deſir qu'ils avoient de ſe venger. Ce jour-là on fit halte en un village des ennemis, à cinq

lieues de Tlaſcala, & trois de Tepeaca, ville capitale qui donnoit ſon nom à une province. Les habitants de ce village s'enfuirent à la premiere vue de l'armée ; & les coureurs ne purent attraper que cinq ou ſix payſans, que les Eſpagnols tâcherent d'apprivoiſer à force de careſſes, malgré le chagrin des Tlaſcalteques, dont la férocité leur auroit fait un accueil bien différent. Au matin le Général les fit venir en ſa préſence, ou après les avoir raſſurés par quelques préſents, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur nation, ils diſſent de ſa part aux Caciques, & aux principaux Miniſtres de Tepeaca : » Qu'il venoit avec cette armée venger la » mort de tant d'Eſpagnols qui avoient été » tués ſur leurs terres par une infame tra» hiſon, & punir leur révolte contre l'o» béiſſance qu'ils avoient jurée à ſon Prince. » Néanmoins que s'ils ſe déterminoient à » prendre les armes contre les Mexicains, » à quoi il les aſſiſteroit de ſes forces, & » de celles des Tlaſcalteques, la mémoire » de ces deux crimes ſeroit effacée par » un pardon général ; & qu'il leur ren» droit ſon amitié, en leur épargnant les » malheurs d'une guerre dont ils étoient » juſtement menacés comme coupables, » & qui l'obligeroit à les traiter en en» nemis «.

Les Indiens partirent avec cette inſtruc-

tion, & même avec des assurances que Marina & Aguilar leur donnerent confidemment; en ajoutant à ce que le Général avoit dit, quelques conseils d'ami, & des promesses qu'ils seroient bien reçus au retour, encore que la proposition de la paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le jour suivant, accompagnés de deux Mexicains, qui paroissoient une maniere d'espions envoyés exprès, afin que les paysans ne pussent altérer les termes de la réponse. Elle fut incivile & insolente : » Qu'ils ne » mandioient point la paix, & qu'ils ne » tarderoient point à chercher leurs enne- » mis à la campagne, afin de les amener » enchaînés au pieds des Autels de leurs » Dieux «. Ils ajoutoient à ce discours d'autres termes injurieux & menaçants, de gens qui comptent sur le nombre de leurs troupes. Néanmoins Cortez n'étant point encore satisfait, les dépêcha, avec une nouvelle instance qu'il donnoit à sa justification. Il protestoit, » Que s'ils ne » recevoient la paix aux conditions qu'il » leur proposoit, il détruiroit leur pays » par le fer & par le feu, comme une re- » traite de traîtres à son Roi, & qu'ils de- » meureroient esclaves des vainqueurs, » qui ôteroient la liberté à tous ceux qui » ne perdroient point la vie «. Le Général fit comprendre cette réponse aux envoyés par les Truchemens, & voulut qu'ils en emportassent une copie par écrit. Il savoit bien

bien qu'ils ne la liroient pas : mais ſon deſſein étoit qu'après avoir entendu le rapport d'une dénonciation ſi ſévere, ces paroles ſans voix tracées ſur le papier, redoublaſſent leur crainte : car l'écriture & l'u-l'uſage de la plume ſurprenoit extrêmement les Indiens, qui regardoient comme un prodige cet art, par lequel les Eſpagnols ſe parloient & s'entendoient de ſi loin. C'eſt pourquoi Cortez voulut frapper leurs yeux par ce qui touchoit leur imagination ; ce qui étoit proprement leur inſpirer de la frayeur par la voie de l'admiration.

Cependant ſon artifice fit alors ſi peu d'effet, que la ſeconde réponſe fut encore plus inſolente que la premiere, & elle vint au même temps que l'avis de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire. Cortez, qui avoit déja réſolu d'aller les attaquer, mit auſſi-tôt ſes troupes en bataille & en mouvement, ſans s'arrêter à les haranguer ; parcequ'il ſavoit que les Eſpagnols étoient parfaitement aguerris à cette eſpece de combat, & que les Tlaſcalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dreſſé deux ou trois méchantes embuſcades en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de ſi hauts & ſi épais, qu'ils auroient pu venir à bout de leur deſſein, s'ils y avoient apporté plus de précaution :

mais on les découvrit de loin au mouvement causé par l'inquiétude naturelle à ces peuples ; & les batteurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le temps de préparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquilité qui imitoit la négligence.

LeGénéral étendit le front de ses bataillons autant qu'il étoit nécessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre ; & on commença le combat en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant garde, & qui se virent attaqués de tous côtés, au moment qu'ils se préparoient à donner sur notre arriere-garde. Le premier choc les mit en désordre, & tous ceux qui n'éviterent pas le péril par une prompte retraite, furent taillés en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrein sans rompre leurs bataillons ; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des canes de maiz, les coups d'épées & de piques firent une grande exécution. Les ennemis soutinrent néanmoins une seconde charge, après s'être ralliés, & firent les derniers efforts, que le désespoir inspire : mais la victoire ne balança pas longtemps ; parceque les Mexicains abandonnerent, non seulement le champ de bataille, mais encore tout le pays, en cherchant une retraite chez leurs autres alliés. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuir

avec tant d'effroi, que des envoyés de leur part vinrent dès le ſoir même offrir de rendre la ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la diſcretion ou à la clémence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occaſion, où l'on fit pluſieurs priſonniers, & un butin conſidérable. Les Tlaſcalteques y combattirent fort vaillamment; & ce qui eſt plus ſurprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la diſcipline militaire, qu'ils ſe maintinrent ſans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué, & quelques Eſpagnols reçurent des bleſſures ſi légeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour ſuivant fut celui de l'entrée dans la ville, dont tous les Magiſtrats, & même les Officiers des troupes vinrent ſans armes, comme des criminels au devant des Eſpagnols; le peuple qui les ſuivoit témoignant auſſi par ſon ſilence & par ſa confuſion qu'ils ſe reconnoiſſoient coupables, & qu'ils confeſſoient leur crime.

En approchant ils ſe jetterent tous à terre, juſqu'à la toucher du front; & il fallut que Cortez les raſſurât, afin de leur donner la hardieſſe de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiaſſent à haute voix le nom du Roi Charles, & un pardon général de ſa part; ce qui rompit les liens de la crainte, en ſorte qu'ils commencerent à déclarer leur joie par des cris & des

ſauts. Le quartier des Tlaſcalteques fut marqué hors de la ville, parcequ'on appréhenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force ſur leurs eſprits, que la ſoumiſſion aux ordres qu'ils commencoient à reſpecter. Cortez ſe logea dans la ville avec les Eſpagnols, prenant toutes les précautions que l'occaſion demandoit, & qu'il fit continuer juſqu'à ce qu'il eût reconnu la ſincérité de ces peuples, qui à la verité furent pouſſés & aſſiſtés par les Mexicains, à trahir les Eſpagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent après cette action.

Les habitants de Tepeaca ſe trouvoient déja ſi las & ſi affligés d'avoir reçu une ſeconde fois le joug inſuportable de la domination des Mexicains, & ſi bien déſabuſés de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'uſurper un pouvoir abſolu ſur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent diverſes inſtances au Général, de ne pas abandonner leur ville : ſur quoi il fonda le deſſein d'y conſtruire une fortereſſe, afin d'aſſujettir ces peuples, quoiqu'il leur fît comprendre que c'étoit à deſſein de les protéger. Son principal motif étoit de s'aſſurer le chemin de Vera-Cruz; ce qu'il obtenoit en ſe rendant maître de ce poſte, que la Nature, en le rendant très fort, avoit encore diſpoſé à recevoir tous les ſecours de l'art. On ferma l'enceinte par

des remparts de terre ſoutenue de faſcines, dont on compoſa les murs de la ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit ; & ſur le plus haut de la montagne, on éleva de matériaux plus ſolides, une eſpece de citadelle, qui parut une ſuffiſante retraite contre tous les accidents qui pouvoient arriver en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut pouſſé avec tant de chaleur & tant d'empreſſement de la part des habitants de Tepeaca, & de leurs voiſins, qu'il fut achevé & mis en défenſe en peu de jours. Le Général commit quelques ſoldats Eſpagnols à la garde de cette place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la ſeconde ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'exécuter ce deſſein, Cortez s'étoit débaraſſé de tous les priſonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fuſſent conduits à Tlaſcala, avec beaucoup de ſoin; parcequ'on commençoit à les conſidérer comme des meubles de prix, par l'uſage qui s'étoit alors introduit en ce pays-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des eſclaves. Cet abus contre les droits de l'humanité, avoient commencé par les îles, où on pratiquoit cette eſpece de chatiment, à deſſein d'épouvanter les Indiens rébelles : mais en cette rencontre l'exemple ne ſert de rien à la juſtification, puiſ-

que celui qui fuit un coupable ne fait que multiplier son crime; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, l'imitation en est toujours condamnable, comme une rechûte.

Un si grand désordre n'alla pas loin sans être condamné, & sans qu'on y apportât le remede nécessaire, quoiqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues disputes, de vive voix & par écrit: cependant le Prince, par le mouvement d'une ame véritablement Royale, laissant aux Théologiens le soin d'accorder leurs controverses, ordonna que les Indiens seroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettroient; & cependant, qu'ils seroient traités en prisonniers de guerre, & non pas en esclaves: héroïque décision, que la prudence partageoit avec la piété, parceque la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre des vassaux pour augmenter celui des esclaves; & que la Religion n'enseigne point à décrier par le fouet & la chaîne, l'autorité de la raison.



CHAPITRE IV.

Cortez envoie plusieurs Capitaines, pour réduire ou châtier les Villes révoltées, & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

Peu de temps après que les Espagnols eurent établi leurs logements à Tepeaca, Xicotencal arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques Auteurs, alloient jusqu'à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassurer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquiétude; & le Général sachant que trois ou quatre bourgs de cette province soulevés par les Mexicains, étoient encore hors de l'obéissance, y envoya des Capitaines, accompagnés chachacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascalteques, afin d'essayer de réduire ces Indiens par les voies de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la résistance, & la force obtint par-tout ce que la douceur avoit manqué, sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, après avoir soumis ces Indiens, & terriblement écarté les Me-

xicains, qui se voyant battus de toutes parts s'enfuirent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis, & dans les lieux qu'on forçat, fut très riche, & abondant en toute maniere. Le nombre des prisonniers excédoit celui des vainqueurs ; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule bourgade de Tecamalchadec, où on songea un peu à tenir la main, pour châtier les habitants, parceque c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déja plus prisonniers, mais captifs ; jusqu'à ce qu'étant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de passer en un esclavage personnel, en recevant sur le visage la cruelle marque d'une misérable servitude.

En ce temps-là, suivant les connoissances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit succédé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il se nommoit Queslavaca, Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'assemblerent, & donnerent leurs suffrages au cousin ou gendre de Motezuma, appellé Quatimosin, qui fut couronné & investi de l'Empire avec les cérémonies ordinaires. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un esprit vif,& si appliqué,que contre les maximes de son prédécesseur, il se donna tout entier au soin des affaires, voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité souveraine, lorsquelle passe en des

mains qui ſavent en bien uſer. Il apprit ce que les Eſpagnols avoient fait en la province de Tepeaca : & pénétrant par ſes lumieres dans les deſſeins qu'ils pouvoient former, après la réunion des Tlaſcalteques, & des autres peuples voiſins de leur province, il entra en cette eſpece de crainte que la raiſon inſpire, & qui regle les réſolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des meſures bien concertées, qui donnerent une grande réputation aux commencements de ſon regne. Il anima les ſoldats par des récompenſes, & par pluſieurs privileges ; il gagna l'amitié des peuples, en les déchargeant de toute ſorte d'impôts, pour tout le temps que la guerre dureroit ; & il établit un nouvel empire ſur le cœur des nobles, par une familiarité majeſtueuſe, qui tempéroit l'excès de cette adoration dont ſes prédéceſſeurs avoient prétendu relever le reſpect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les préſents & les graces aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidélité, & à la défenſe de leur propre pays ; & afin qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & ſoutenir leurs milices. Après une politique ſi juſte & ſi rafinée, les envieux de la gloire de notre nation n'auront-ils point de honte de ſoutenir qu'on avoit affaire à des bêtes

brutes, qui ne s'assembloient que pour céder à l'artifice & aux ruses, & non pas à la valeur & à la constance de ceux qui les attaquoient?

Cortez apprit que cette armée s'assembloit vers la frontiere; & il n'en douta plus, lorsqu'il vit deux ou trois nobles Indiens envoyés par le Cacique de Guacachula, ville guerriere & fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur considéroit comme un des remparts de son Empire. Ils venoient demander du secours contre les Mexicains; ils se plaignoient de leur orgueil & de leurs violences; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vue de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entreprise, en disant que leur Cacique devoit être secouru, comme vassal de notre Prince; puisqu'il étoit un de ceux qui lui avoient voué leurs services, en l'assemblée des nobles qui s'étoit faite sous le regne & par les ordres de Motezuma. Le Général leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville, & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre ville nommée Izucan, éloignée de quatre lieues; mais que Guacachula, & quelques autres places qui en relevoient, fourniroient une

troupe considérable de soldats braves & animés, qui ne demandoient que cette occasion de combattre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin, par différentes questions qu'il leur fit, à dessein de pénétrer l'intention de leur Cacique ; & ils répondirent si à propos, qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincérité, & quand il lui seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé ; parcequ'encore qu'il n'eût pas été assuré du succès de ce traité, il se voyoit dans la nécessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soumettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder sa protection.

Le Général s'attacha donc à cette entreprise avec tant d'ardeur, que dès le même jour il forma une armée d'environ trois cents Espagnols, douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophe d'Olid ; & le projet étoit alors suivi de si près de l'exécution, que ce Capitaine marcha dès le matin du jour suivant, emmenant avec soi les envoyés de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la Ville, sans hasarder rien ; & en cas qu'il y eût lieu de soupçonner quelque trahison, de ne point attaquer la place, mais de tenter de battre les troupes de Mexique,

en les attendant en quelque poſte avantageux.

Les ſoldats marchoient avec joie & fort animés à cette expédition, lorſqu'à ſix lieues de Tepeaca, & preſque autant de Guacachula, l'armée ayant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en perſonne au ſecours de ces villes avec toutes ſes forces. Les payſans le publioient ainſi, ſans que cela parût avoir aucun fondement. Néanmoins les gens de Narvaez ajouterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, ſans écouter ni la raiſon, ni les ordres de la guerre. Ils blâmoient hautement l'expédition, en proteſtant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec ſi peu de reſpect, qu'Olid offenſé de leur procédé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puiſque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient ſi peu; & au même temps qu'il alloit continuer la marche ſans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le ſuccès de cette entrepriſe, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la conſtance du Commandant.

On vit deſcendre du haut des montagnes voiſines, des troupes d'Indiens armés, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à

mettre ſon armée en bataille, ſur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; ſuivant en cela les loix de la guerre, puiſque un excès de prévoyance n'a jamais fait de tort aux armées; mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachés pour reconnoître ces troupes, revinrent lui donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ſes alliés, qui venoient au ſecours des Eſpagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les ſeuls Caciques vinſſent le trouver; ce qu'ils firent auſſi-tôt; néanmoins ce qui devoit donner de la joie & de la confiance, fit un contraire effet, parcequ'il courut parmi nos ſoldats un bruit, qui commença par les Tlaſcalteques, & paſſa bien-tôt juſques aux Eſpagnols. Les uns & les autres diſoient que c'étoit une imprudence de ſe fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuſe; & que les Mexicains les envoyoient, à deſſein de charger les Eſpagnols en trahiſon durant le combat. Olid entra trop légerement dans les mêmes ſoupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez décidât de leur deſtinée; haſardant par cette action précipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduiſoit,

& celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurerent néanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettoit au Général à juger de la sincérité de leurs intentions; & les nôtres n'oserent les inquiéter jusques à ce qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bientôt en la presence de Cortez, & se plaignirent modestement du procédé de Christophe d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidélité. Le Général les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parcequ'il trouva en eux le caractere que la vérité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vit bien que cette expéditon avoit besoin de sa présence, parceque le dégout entre des peuples amis & alliés, & les murmures des soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussitôt à ce voyage; & après avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise

à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La présence du Général y ramena la tranquillité ; les choses parurent sous d'autres couleurs, & on vit cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques ; & après la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter ; ordonnant que les envoyés de cette ville s'avançassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée ; non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'embarras de traiter en ennemis des peuples qu'il vouloit soumettre & conserver.

Les Mexicains étoient campés de l'autre côté de la ville ; mais au premier avis de leurs sentinelles ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille à dessein de soutenir un combat à l'abri de la place, lorsque les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroissoit qu'on ne dût pas voir si-tôt la décision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion d'éprouver sa

fidelité, en chargeant les Mexicains à dos, en même temps qu'on leur tiroit de dessus les murailles; ce qu'il fit avec tant d'ordre & de résolution, qu'en moins de demi-heure les ennemis furent défaits, ensorte qu'ils s'en sauva fort peu, & encore fort blessés.

Cortez prit son logement dans la ville avec les Espagnols, & on marqua un quartier hors de l'enceinte aux Tlascalteques & aux autres alliés, dont le nombre croissoit à tous moments; car dès que la renommée eut publié que le Général marchoit en personne, tous les Caciques alliés accoururent avec leurs troupes pour servir sous lui; ensorte que, suivant ce que Cortez en raporte lui même, son armée étoit de plus de six vingt mille hommes lorsqu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens en leur attribuant tout l'honneur de la victoire; & ils s'offrirent à lui pour l'expédition d'Izucan, dans la confiance qu'ils lui seroient nécessaires, parcequ'ils avoient une parfaite connoissance du pays, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis suivant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jettés après la défaite. Les Habitants & les Paysans voisins étoient engagés à se déclarer à toutes risques ennemis des Espagnols, & la

Place forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avenues aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied; & comme il falloit nécessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la réputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combattant avec une résolution si déterminée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & lui blessé à la cuisse. Les ennemis fuirent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, ayant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitants fort résolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frappoient les yeux, & faisoient juger que l'assaut couteroit bien du sang; mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçu les ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cesserent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apréhender quelque surprise de la part de leur milice,

dont tous les efforts se réduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même temps la fuite des Mexicains, qui se sauvoient en désordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques; & quoique l'âprêté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de temps, qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses habitants, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoyant dans les bois, où ces misérables s'étoient réfugiés, promettre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessamment à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la ville fut repeuplée presque par-tout dès le même jour, chacun s'empressant à jouir du bénéfice de la paix. Le Général y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute la crainte, & de les confirmer dans l'obéissance, par l'exemple des Indiens de Guacachula. Au même temps il donna congé aux troupes des alliés, aprés avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions; & il revint à Tepeaca, avec les Espagnols & les Tlascalteques,

laiſſant la frontiere libre & nette, & ces villes ſoumiſes (ce qui lui étoit très avantageux), & le cœur de ces peuples affectionné aux Eſpagnols, par l'éxpérience qu'ils faiſoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaiſir d'avoir ruiné les diſpoſitions du nouvel Empereur de Mexique en ſes premiers projets, qu'on obſerve ordinairement comme des pronoſtics des nouveaux regnes, & qui animent ou abbattent l'eſprit des ſujets, ſelon la qualité des événements.

Bernard Diaz del Caſtillo ne veut pas que Cortez ait aſſiſté à cette expédition; & il y a lieu de douter ſi cet Auteur ne prétend point ſe conſoler ainſi, d'être demeuré lui-même à *Segura de la Frontera*, comme il l'avoue un peu auparavant; ou s'il ne s'eſt point laiſſé entraîner, ſans y prendre garde, à la paſſion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Hiſtoriens décrivent cette expédition ainſi que nous l'avons rapportée; & Cortez même, dans ſa lettre à l'Empereur, du trentieme Octobre 1520, explique les motifs qui l'obligerent à ſe mettre àla tête de l'armée. On a du regret de trouver en ſon chemin ces occaſions de dédire un auteur que l'on ſuit: mais c'auroit été une faute de Cortez indigne de ſa prudence d'avoir négligé de ſe trouver en perſonne à une entrepriſe où il étoit appellé par le dégoût

de ses soldats, les plaintes de ses alliés, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins : ce qui mettoit en grand hasard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la chose comme il croyoit la savoir ; & c'est plutôt en lui un défaut de mémoire, qu'une atteinte à la vérité du fait, ou une tache à la vigilance de son Général.

CHAPITRE V.

Cortez avance les préparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hasard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.

En arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques moments à vivre. Cette nouvelle l'affligea très sensiblement, parceque les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçus de la part de ce Sénateur, avoient mérité de la sienne une amitié réciproque, qu'il lui rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc lui en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere

Barthelemi d'Olmedo, afin de lui procurer le ſecours le plus néceſſaire à ſon ame, en eſſayant de l'amener à la foi de l'Egliſe Catholique. Lorſque ce Religieux arriva, Magiſcatzin, quoique preſque accablé par la force de ſa maladie, conſervoit encore un jugement libre, & un eſprit diſpoſé à recevoir de nouvelles impreſſions : ce grand nombre de dieux lui ſembloit fort extravagant, & il étoit choqué de la barbarie de leurs ſacrifices. Le Chriſtianiſme lui paroiſſoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raiſon; n'étant, ce ſemble, dans l'aveuglement, que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ſes yeux. Le Pere n'eut pas beaucoup de peine à réduire Magiſcatzin, qu'il trouva convaincu de ſon égarement, & pénétré du deſir d'en être redreſſé : il ne fut donc queſtion que d'inſtruire ce Sénateur, & de lui faire quelques exhortations, afin d'échauffer ſa volonté, & de mettre la tranquilité dans ſon ame : après quoi il demanda le baptême, avec beaucoup d'empreſſement ; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui lui reſtoit en de ferventes réflexions ſur ſon bonheur, & à exhorter ſes enfants à renoncer au culte des Idoles, & à rendre une entiere obéiſſance à ſon ami Cortez, en appliquant tous leurs ſoins à procurer l'avantage & la conſervation des Eſpagnols, comme la leur propre ; parceque, ſuivant les mouvements qu'il ſentoit en ſon cœur,

il étoit persuadé que l'Empire de ce pays là devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours de prophétie ; & peut-être que Dieu le lui inspiroit, ou que la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi pénétrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que la docilité qu'il témoigna en ces derniers moments, & une vocation si extraordinaire, furent la récompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur des Chrétiens, sa providence ayant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redevables à la République de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fond de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires que tous les autres Sénateurs recevoient avec respect ses décisions presque comme des ordres absolus ; & il savoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la modération que l'on doit aux délicatesses de la liberté dans une République. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation, puisqu'il trouvoit à dire en sa personne, non seulement un ami à toutes épreuves, mais encore un directeur fidele de ses desseins, dont l'affection & le respect lui avoient acquis le cœur des Tlascalteques : mais le Ciel qui sembloit prendre le soin de soutenir ce Général dans ses disgraces, les adoucit alors par un secours qui releva ses espérances.

Un vaiſſeau de moyenne grandeur vint mouiller à la rade de Saint Jean d'Ulua : il portoit treize ſoldats Eſpagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velaſquez envoyoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne lui eût déja acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Eſpagne, & attiré à ſon parti l'armée de Cortez. Le Commandant de ce vaiſſeau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lorſque Cortez ſortit de l'isle de Cuba ; & ce Général étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être ſorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverſer ſon expédition. Cortez avoit fait Capitaine de la Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il ſe jetta dans un eſquif, pour aller le reconnoître. Il ſalua fort civilement ces Avanturiers, & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empreſſée & reſpectueuſe dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero répondit ſans héſiter : Que Nar-
» vaez n'étoit pas ſeulement en parfaite
» ſanté, mais que ſes affaires étoient en un
» état à donner de l'admiration. Que tous
» ces Pays lui étoient ſoumis, & que Cor-
» tez fuyoit à travers les bois avec un petit
» nombre de Soldats qui lui étoient reſtés «. Si l'on ne peut ſauver ce détour du reproche de menſonge, au moins peut-on louer la préſence de l'eſprit qui l'imagina, puiſ-

qu'il n'en fallut pas davantage pour obliger ces Espagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils se trouverent arrêtés au nom de Cortez. Cependant Barba ne sût point trop mauvais gré à Cavallero de son adresse, parcequ'il n'étoit pas fâché de trouver son ami en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Ségura, où Cortez célébra avec un extrême plaisir cette heureuse avanture, qui augmentoit le nombre de ses Espagnols, avec cette circonstance réjouissante, qu'il recevoit ce secours des mains de son ennemi. Il caressa fort Pierre de Barba, & il lui donna le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en son amitié. Il fit aux Soldats quelques présents, qui les engagerent à s'enrôler dans ses troupes, & lut en secret la lettre qui s'adressoit à Narvaez. Velasquez supposant que ce Capitaine étoit le maître absolu de toute sa conquête, lui ordonnoit *de s'y maintenir à toutes risques*, & pour cet effet il lui promettoit de grands secours. La conclusion de sa dépêche étoit : » Que » si Cortez n'étoit pas mort, on le lui en- » voyât au plutôt, avec une bonne escor- » te ; parcequ'il avoit un ordre précis de » l'Evêque de Burgos, de le faire amener » prisonnier en Espagne «. Cet ordre se seroit tourné en arrêt sans appel, si on avoit

avoit laissé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cortez : & la passion que ce Ministre marquoit d'obliger Velasquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulût faire un exemple éclatant du châtiment de Cortez, en couvrant son ressentiment particulier du prétexte de la justice.

Au bout de huit jours un autre vaisseau arriva à la rade d'Ulua. Il portoit un nouveau secours à Narvaez, & Cavallero s'en saisit encore avec la même adresse. Il y avoit huit soldats Espagnols, une jument, & une quantité considérable de toute sorte d'armes & de munitions, sous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreyon de Lobéra. Ils passerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'Armée suivant l'exemple des premiers arrivés. Ces secours venoient par des voies si éloignées de toute sorte d'apparence, que Cortez les regardoit comme de très heureux présages ; parcequ'il lui sembloit qu'ils portoient quelque caractere de bonheur, dont il se prometroit des suites en son entreprise.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le succès. Il s'étoit promis la conquête de Mexique, & ce grand nombre d'Alliés qui venoient se joindre à ses troupes, le confirmoit en sa résolution. Le passage du lac étoit la plus grande difficulté : & cet obstacle étoit terrible, parceque les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts

des chauſſées, on ne pouvoit plus ſe fier, aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre en un temps, où l'empreſſement ne permettoit pas de mettre en uſage d'autres expédiens plus commodes & plus ſûrs. Enfin, Cortez s'arrêta au deſſein de faire conſtruire douze ou treize brigantins capables de réſiſter aux canots des Mexicains, & de conduire ſon armée juſques dans leur Ville même; croyant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaiſſeaux ſans être aſſemblées, ſur les épaules des Tamenes Indiens, juſques aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlaſcala, quoiqu'il y eût aux moins quinze ou ſeize lieues d'un chemin très rude. L'imagination du Général étoit remplie de grandes idées; & il avoit une averſion naturelle pour ces eſprits bornés, qui trouvent de l'impoſſibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce deſſein à Martin Lopez, dont l'eſprit & l'habileté lui étoient une grande reſſource en de pareilles occaſions: & voyant que non ſeulement cet Officier approuvoit le projet, mais, encore qu'il promettoit de le faire réuſſir, il lui ordonna d'aller à Tlaſcala, avec tous les Eſpagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promptement la main à l'ouvrage, en ſe ſervant auſſi des Indiens dont il auroit beſoin pour couper du bois, & pour le reſte de ce qui

étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même temps de faire apporter de Vera-Cruz la ferrure, les mâts, & les autres agrêts qui reſtoient des vaiſſeaux que l'on avoit coulés à fond : & comme il avoit obſervé que ces montagnes produiſoient une eſpece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui lui étoit néceſſaire à carener ſes brigantins.

La poudre manquoit à l'armée ; & la pénétration du Général lui fit encore imaginer le moyen d'en avoir d'une qualité très fine, en faiſant tirer du ſoufre, dont les Indiens ignoroient l'uſage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce minéral devoit ſervir d'aliment à la flame ; & quelques Soldats Eſpagnols, entre leſquels Jean de Laet, nommé Montano, & Meſa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette périlleuſe avanture. Ils en revinrent avec une proviſion de ſoufre ſuffiſante à fournir abondamment toute la munition aux troupes : & c'eſt ainſi que les ſoins du Général s'étendoient à tout, & que ſon activité ſembloit lui tenir lieu de délaſſement.

Après qu'il eut pris toutes ces meſures qui avoient d'abord leur effet, il réſolut de retourner à Tlaſcala, afin de hâter les préparatifs de ſon expédition : & avant que de partir, il laiſſa de bonnes inſtructions au nouveau Conſeil de Segura, après avoir

nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du Pays, qui eurent ordre d'obéir à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deuil en entrant à Tlascala, où lui & tous ses Officiers parurent revêtus de casaques noires dessus leurs armes. Ces casaques étoient faites des mantes, & on les avoit fait teindre exprès. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le silence qu'on fit observer aux soldats, qui marquoient prendre part à la douleur du Général. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Noblesse & le peuple de Tlascala, dont Magiscatzin étoit révéré comme Pere de la Patrie : & quoiqu'on ne puisse douter que le ressentiment de Cortez ne fût très sincere, & qu'on l'eût entendu plusieurs fois se plaindre de cette disgrace, par les justes raisons qu'il avoit de s'en affliger ; néanmoins il est encore vraisemblable que ce deuil tendoit à flatter l'esprit de ces Indiens, & que cette démonstration extérieure avoit une double vûe ; celle de satisfaire à sa douleur, & de donner quelque chose aux applaudissements du Peuple qui en étoit témoin.

Les Sénateurs n'avoient point voulu pourvoir à la charge de Magiscatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la ville

au nom de la République. Ils souhaitoient que Cortez lui choisît un successeur, au moins qu'il confirmât leur choix; & lui faisant attention sur ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, nomma le fils aîné de Magiscatzin, & obtint en sa faveur tous les suffrages. C'étoit un jeune homme fort estimé par sa conduite & par son courage; & si bien né, qu'il entra en cette charge, sans paroître embarrassé sur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même peu de temps après une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lorsqu'il demanda le Batême, & qu'il le reçut publiquement en grande cérémonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin, & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi, pour chasser les ténébres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les sérieuses méditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons, l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la détestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même-temps la grace du Batême; ce jeune Prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornements de sa nouvelle dignité, à dessein de remercier le Général de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procès où ses parents lui contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces provinces, & mê-

me des particuliers qui remettoient leurs différends entre ses mains, & qui recevoient ses décisions comme des loix inviolables; tant ils avoient de respect pour lui, & de confiance en son équité, qui attiroit leur obéissance.

Le bruit que ces conversions firent dans la ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui ne pouvant s'accommoder des absurdités de l'Idolâtrie, avoit néanmoins vieilli dans l'erreur, & se trouvoit en cette lâche & molle disposition, qui ne peut soutenir la moindre difficulté, ni prendre aucune résolution; défauts ordinaires, & presque naturels à la vieillesse. Cependant l'exemple de Magiscatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la conversion de ce Sénateur à la Foi, aux derniers moments de sa vie, firent une si forte impression sur l'esprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des instructions, qui ouvrirent son cœur aux vérités de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui dissiperent ses erreurs, en sorte qu'il souhaita le Batême après les avoir détestées publiquement. Véritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Pays-là, au moment de la réduction des grands & des sages de la République, qui prenoit de leurs conseils les regles de son Gouvernement; mais ce soin fut traversé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout en-

tier aux préparatifs de ſon expedition ; le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui puſſent l'aſſiſter, & ils étoient également perſuadés qu'on ne pouvoit traiter avec ſuccès des affaires de la Religion, juſques à ce qu'ayant impoſé le joug au peuple dominant, on eût établi la paix, qu'ils regardoient comme une diſpoſition néceſſaire à ramener les eſprits des Tlaſcalteques à cette tranquillité qui fraie le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laiſſa donc le plus eſſentiel pour une autre fois ; la chaleur des exemples ſe réfroidit, & le culte des Idoles ne ceſſa point. On pouvoit néanmoins tirer quelque fruit de cette favorable ſituation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlaſcala ; mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre converſion en un temps fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les ſoins ont accoutumé d'étouffer tous les autres ; la raiſon n'oſant ſe produire, lorſque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



CHAPITRE VI.

De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expédition, & dépêche de nouveaux Envoyés à l'Empereur Charles V.

CORTEZ se plaignoit de François de Garay, sur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrès qu'on avoit fait dans l'Empire de Mexique, ne laissoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du Général avoit un si heureux ascendant sur ses concurrents, que comme Diego Velasquez lui avoit fourni des secours par les mêmes voies dont il prétendoit le ruiner, & maintenir Narvaez ; ainsi les mesures que Garay avoit prises pour usurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à son avantage. On a dit que les vaisseaux de Garay furent repoussés de Panuco, lorsque notre armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine résolu de suivre son entreprise, dressa une nouvelle flotte, commandée par ses meilleurs Officiers ; mais la seconde expédition n'eut pas un meilleur succès. A

peine ces Eſpagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une ſi fiere réſiſtance de la part des Indiens, qu'ils furent obligés de regagner leurs navires en déſordre ; & ne ſongeant qu'à fuir le danger, ils firent voile, chacun ſuivant des routes différentes. Ils coururent durant quelques jours au haſard ; & ſans ſavoir rien du deſſein les uns des autres, ils vinrent tous preſque au meme temps aborder à la côte de Vera-Cruz où ils s'engagerent à ſervir dans l'Armée de Cortez, ſans y être pouſſez par aucun autre motif que par la réputation de ſa valeur.

Ce ſecours fut attribué à une grace du Ciel toute pure : car encore qu'il ſoit véritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des matelots aient pu diſperſer ces navires, & les abandonner au gré du vent qui les pouſſa vers l'endroit où Cortez en avoit beſoin ; cependant leur arrivée ſi juſte & ſi à propos pour augmenter ſes troupes, eſt un événement digne d'une particuliere attention ; puiſque cette liaiſon d'incidens ſi heureuſement enchaînés ne ſe trouve point, ou au moins ſe trouve rarement dans les termes imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit ſoixante ſoldats Eſpagnols. Celui qui vint après étoit mieux armé & rempli de ſol-

dats plus agguerris, au nombre de cinquante, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonois, qui se signala en toutes les occasions avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard avec plus de quarante soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munitions. Tous débarquerent sans façon : les premiers sans attendre les autres prirent la route de Tlascala ; & sur leur exemple les autres firent avec plaisir le même voyage. Les aventures de cette conquête faisoient déja tant de bruit dans les Isles, que les soldats en étoient enchantés, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considérablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus avec des cris de joie, au lieu de compliments ; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-temps, quoiqu'ils n'eussent d'autre liaison que celle d'être de la même patrie. Cortez même, oubliant la gravité d'un Général, s'abandonna aux transports de sa joie, sans oublier néanmoins de rendre graces au Ciel, en attri-

buant à Dieu & à la justice de la cause qu'il soutenoit, tout ce que ces événements avoient de favorable & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquiétude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances afin d'obtenir le congé de retourner en l'isle de Cuba; sur quoi ils représentoient au Général la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagés sous ce prétexte à l'expédition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations, parcequ'il voyoit ses troupes augmentées de soldats plus aguerris & mieux disciplinés, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se désoloient aux moindres fatigues en maudissant l'entreprise : gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revues, puisqu'ils passent en montre comme soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par-tout : » Que ceux » qui voudroient se retirer en leur pays, » en avoient la liberté; & qu'on leur fourniroit des vaisseaux avec tout ce qui » leur seroit nécessaire «. La plus grande partie des soldats de Narvaez prit ce parti. L'honneur en retint quelques uns; & Bernard Diaz qui n'a point nommé ceux-ci, en quoi il leur a fait tort, a employé sa plume à déshonorer les autres, en rapportant leurs

noms ; quoiqu'il parût plus conforme au bon ſens de ſupprimer la mémoire de ceux qui avoient ſi fort oublié le ſoin de leur réputation. Ce qu'il devoit marquer eſt, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vu ſi attaché aux intérêts de Cortez en diverſes occaſions. Quoiqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les prétextes dont il ſe ſervit n'étoient pas fort honnêtes, puiſqu'on le vit à quelque temps de là, faiſant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur en faveur de Diego Velaſquez. S'il y eut quelque ſujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raiſon devoit être du côté du Général ; n'étant pas vraiſemblable qu'elle fût pour un homme qui ne la mépriſoit pas moins que ſa réputation, en laiſſant ſon ami engagé dans une entrepriſe où le péril & la gloire ſe trouvoient également partagés, pour ſe charger d'une commiſſion où il ſe voyoit obligé à trahir ſes propres lumieres, en ſe rendant eſclave de la paſſion & de l'injuſtice de Velaſquez.

Le Général, débarraſſé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut ſoin de conduire juſqu'aux vaiſſeaux, prit alors ſes meſures ſur le temps qu'il falloit employer à la conſtruction des brigantins, afin d'envoyer ſes ordres aux alliés pour le jour du départ. Il leur preſcrivit la proviſion d'armes & de vivres qu'ils devoient

faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation lui laissoit, il se résolut d'achever une relation où il rapportoit en détail toutes les aventures de sa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son dessein étoit d'équipper un vaisseau, & d'envoyer de nouveaux Agens solliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçu aucunes nouvelles; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Espagne, dont le silence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ses plus grandes inquiétudes

Cortez dressa cette relation en forme de lettre, & reprenant le plus essentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero & Montexo, il faisoit un détail sincere de tous ses avantages, & aussi de toutes les disgraces qui lui étoient arrivées depuis que l'armée étoit partie de Zempoala; & que par ses travaux & ses exploits elle étoit entrée triomphante dans la ville capitale, & de là jusqu'au temps où elle avoit été forcée de se retirer à Tlascala, avec une perte considérable. Il marquoit qu'il espéroit être en état de maintenir sa conquête par le nombre des Espagnols qui avoient fortifié ses troupes, & les grandes liaisons qu'il avoit prises avec plusieurs nations pour revenir assiéger Mexique. Il exprimoit avec une noble & généreuse confiance l'espoir qu'il avoit de ré-

duire à l'obéissance de Sa Majesté ce nouveau Monde, dont les bornes du côté du Nord étoient inconnues à ceux du pays même. Le Général étaloit la richesse de cet Empire, la fertilité de ses terres, & l'opulence de ses princes. Il mettoit le juste prix à la valeur & à la constance des Espagnols, à la fidélité & au zele des Tlascalteques : & pour ce qui regardoit sa personne, Cortez s'en tenoit à ce que ses actions pouvoient en publier ; quoique sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donnât à la réputation de la conquête quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquérant. Il demandoit une prompte justice contre les injustes poursuites de Diego Velasquez & de François de Garay ; & il faisoit de fortes instances afin d'obtenir promptement un secours de bons soldats Espagnols, avec des chevaux, des armes & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la nécessité pressante d'envoyer des Ecclésiastiques & des Religieux d'une vertu connue & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens ; rapportant qu'on en avoit réduit & baptisé quelques-uns des plus qualifiés, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la vérité, qui faisoient espérer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur; informant Sa Majesté des événements com-

me ils s'étoient passés, sans oublier aucune circonstance considérable, qu'il exprimoit fort sincérement en des termes propres & même choisis suivant le génie de son siecle, dont on ne sait si les expressions ne convenoient pas mieux que celle du nôtre à ce caractere simple & naturel que le style des lettres demande ; quoiqu'on ne veuille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux ne pouvoient être prononcés exactement, ni rendus fidellement sur le papier.

Diaz nous apprend que le Général confia ces dépêches aux Capitaines Alonse de Mendoza, & Diego d'Ordaz : & quoique Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vraisemblable que Cortez l'eût envoyé tout seul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prévenir les accidents d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni de déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allassent voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année précédente, afin de suivre & de pousser ensemble la négociation dont ils étoient chargés, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des autres raretés qu'on avoit conservées à Tlascala ; &

de ce qui fut ajouté par les Soldats, prodigues en cette occasion de leur pauvre richesse. On y joignit le petit butin acquis aux expéditions de Tepeaca & de Guacachula: présent moins riche, à la vérité, que le précédent, mais plus considérable, pour avoir été amassé au milieu des disgraces, & qu'on devoit regarder comme un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Ségura écrivissent à Sa Majesté, puisqu'ils représentoient les Magistrats en ces deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer Sa Majesté de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la charge de Capitaine Général; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête & d'autres mains capables de lui donner sa derniere perfection : sur quoi ils exprimoient ingénuement leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vit leurs lettres; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mandiée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du Général; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des vérités qui n'a-

voient pas besoin du secours de la flatterie ou de l'exagération. Diaz se plaint encore de ce qu'on ne permit pas aux soldats d'écrire à part au nom de tout le Corps. Ce n'est pas qu'il eût d'autres sentiments sur ce sujet que ceux des Tribunaux ; il en convient, & le répete en plus d'un endroit ; mais comme il s'agissoit de conserver leur Général, il auroit bien voulu se faire un mérite de son avis entre les autres, & se distinguer en cela, comme il se distinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvements d'ambition pour la gloire approchent du vice, on doit le pardonner à ceux qui se sentent du mérite ; & ce vice, entre les gens de guerre, ressemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent sur un des vaisseaux qui étoient arrivés depuis peu avec toutes les provisions nécessaires à un tel voyage. Le Général résolut encore d'envoyer les Capitaines Alonse d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jérôme qui présidoient à l'Audience Royale de Saint-Domingue, unique alors en tous ces pays là, & dont la Jurisdiction étoit souveraine sur le ressort des autres Isles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faisoit part de tous les Mémoires qu'il avoit envoyés à l'Empereur ; après quoi il leur demandoit quelques secours plus prompts pour l'entreprise où il se trouvoit engagé, & contre les vexations de Ve-

lasquez & de Garay. Quoique ces Ministres fussent convaincus de la justice des raisons de Cortez, & qu'ils admirassent sa valeur & sa constance, néanmoins l'isle de Saint-Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de provisions qui lui restoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le Général avoit fait; ils offrirent d'appuyer auprès de l'Empereur la justice de ses prétentions, & de solliciter les secours nécessaires à une entreprise si importante & si avancée; prenant sur eux le soin de réprimer les deux concurrents de Cortez, par des ordres pressants & redoublés. C'est en ce sens que ces Ministres répondirent à ses lettres; & les Envoyés revinrent bientôt plus chargés de belles paroles que d'effets. Mais avant que de passer au récit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la construction des brigantins, il est à propos de revenir aux premiers Envoyés de Cortez, & à l'état de son affaire à la Cour de l'Empereur, puisqu'on doit souhaiter d'en avoir quelque connoissance; cette espece de digression étant de celles qui sont nécessaires & permises aux Historiens, & qui, sans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à sa perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyés de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessés, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la récusation de l'Evêque de Burgos.

Nous avons laissé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyés de son fils, Portocarrero & Montexo, dans le misérable exercice de suivre la cour des Gouverneurs, & d'embarrasser l'antichambre des Ministres, si éloignés d'être admis à leur audience, que sans oser prendre la hardiesse de les importuner par des requêtes, ils se présentoient seulement dans la foule sur leur passage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hasard : ressource infortunée des solliciteurs disgraciés, qui ayant la raison pour eux appréhendent de la détruire en la produisant mal à propos. L'Empereur les avoit écoutés favorablement, ainsi qu'on l'a dit ; & quoiqu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voyage en Allemagne par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces ; il prit néanmoins le temps de s'informer avec une particuliere attention de ce qui s'étoit fait en la Nou-

velle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre à tirer quelquefois de ses Sujets des lumieres qui l'éclaircissent du fonds d'une affaire, les Souverains ne devant pas toujours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur pénétra d'abord tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencements; & l'idée qu'il se forma du mérite de Cortez lui parut digne de son estime; Sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voyage de l'Empereur qui pressoit, ne lui permirent pas de s'arrêter à quelque résolution déterminée sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuyoient les sollicitations de ces Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez : néanmoins le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de Mai 1520, il recommanda particuliérement cette affaire au Cardinal Adrien, Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soutenoit fort sincérement le bon droit de Cortez : mais comme les informations sur quoi il devoit se régler venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du Président, Evêque de Bur-

gos, emportoient toutes les voix, le Cardinal se trouvoit dans un embarras où il ne lui étoit pas aisé de suivre son penchant pour se déterminer lorsqu'on lui présentoit les raisons de Velasquez, couvertes du voile de la justice, & les exploits de Cortez décriés sous le nom de rebellion.

Le temps lui manqua, lorsqu'il lui étoit le plus nécessaire, pour découvrir & examiner la vérité; & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvements bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émurent, sous prétexte de corriger ce qu'elles appelloient les désordres du Gouvernement; & elles en trouverent d'autres qui voulurent bien se perdre avec elles, sans faire réflexion sur les malheurs où un si pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles ressentoient toutes l'absence de leur Souverain comme le plus grand des maux: & quelques-uns croyant lui rendre service, & ne point sortir des termes de l'obéissance, prenoient ces transports d'un faux zele pour des preuves de respect & de devoir.

Le peuple voulut soutenir ses premiers crimes par la voie des armes; & quelques Gentilshommes se dégraderent jusqu'à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere: défaut qui corrompt ordinairement les bons sentiments que la noblesse du sang inspire. Les grands Seigneurs & les Ministres embrasserent le bon parti au

péril de leur vie. Enfin tout le Royaume s'ébranla ; & il s'en fallut peu que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions, que l'histoire a nommées Communautés, sans qu'on en puisse découvrir la raison, puisque la plainte ne fut point commune en un Etat où plusieurs Villes, & presque toute la Noblesse, soutenoient le parti du Roi : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur insolence ; & le titre dont ils honoroient leur révolte, a trouvé grace auprès de la postérité.

La relation de ces mouvements n'est pas de notre sujet, qui néanmoins nous obligeoit à les toucher en passant, comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverserent la négociation des Envoyés de Cortez. Véritablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises, lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliqués à remédier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi Martin Cortez & ses Compagnons voyant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations, & le désordre des affaires générales, se retirerent à Medellin, résolus de laisser passer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris leurs raisons & témoigné qu'il seroit favorable à la justice de leurs prétentions. Ils virent bien que son autorité leur étoit né-

ceſſaire pour ſurmonter les oppoſitions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naiſſoient de l'état préſent des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Séville, après avoir fait heureuſement leur voyage; & ſans ſe découvrir, ni parler de leur commiſſion, ils s'informerent adroitement de ce qui ſe paſſoit ſur ce ſujet. Cette précaution leur valut la liberté, puiſqu'ils apprirent avec une extrême ſurpriſe, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprès de l'Evêque d'empêcher le paſſage, & de ſe ſaiſir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Eſpagne de la part de Cortez, après avoir arrêté l'or & les autres marchandiſes qui ſeroient pour leur compte, ou pour celui de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne ſongerent qu'à mettre leurs perſonnes en ſureté, & ſe trouverent trop heureux de ſauver ſeulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient, laiſſant le préſent & le reſte entre les mains de ces Juges, & à la diſcrétion de l'Evêque de Burgos.

Ils ſortirent de Séville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtés, voulant aller droit à la Cour chercher Martin Cortez & les premiers Envoyés, afin d'en tirer des lumieres ſur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur inſtruction: mais ayant appris en chemin que Cortez & ſes amis s'étoient retirés à Me

dellin, ils se rendirent en cette ville, où leur arrivée fut célébrée avec toute la joie que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils délibérerent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prévenir sur des connoissances si importantes : néanmoins la considération des troubles qui agitoient le Royaume leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils résolurent de garder leur retraite, jusqu'à ce qu'on eût vu la fin de ces mouvements, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la province de Castille s'augmentoient tous les jours : les mutins ne se contentant pas de soutenir leur révolte, poussoient l'insolence jusqu'à désoler le plat-pays par des courses, & à assiéger les villes qui conservoient leur fidélité La tolérance qu'on avoit pour eux sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit résolu de les ramener par la douceur & par la patience : mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux, dont l'opération étoit trop lente, d'autant plus que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Ils ne manquoient pas d'Ecclésiastiques, qui, sans faire aucune

aucune réflexion ſur leur devoir, faiſoient de la chaire une école de ſédition pour maintenir les peuples dans l'opiniâtreté, en leur perſuadant qu'il y alloit du ſervice de Dieu & de celui du Roi de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & preſque tous les Nobles, ſe virent obligés à prendre les armes, afin de rendre à la Juſtice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur : & quoique les révoltés euſſent aſſez de témérité pour former un corps, & pour meſurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde avec toute leur réputation, & le ſupplice de quatre des principaux auteurs de la révolte, abattirent leur orgueil, & diſſiperent leurs forces. Les plus ſages, ou les moins emportés, prirent le parti de ſe mettre à couvert : les Villes rentrerent dans l'obéiſſance, le tumulte ceſſa, & la conſidération du devoir revint dans les eſprits, ſuivant la deſtinée des émotions populaires, qui ſe ſoulevent & ſe calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même temps du retour de l'Empereur, fut d'une grande conſéquence pour établir la tranquillité. Ce Prince par toutes ſes lettres aſſuroit qu'il avoit réſolu de laiſſer les autres affaires, pour courir aux lieux où les beſoins de ſon Royaume demandoient ſa préſence. Cette aſſurance acheva de remettre toutes

choses dans l'ordre; & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveller ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoyés de son fils, & se rendit à la Cour, où après quelques remises ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'instruisirent en gros de l'état où la conquête du Mexique se trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez qu'ils lui présenterent. Ils lui produisirent les ordres qu'on avoit donnés à Séville contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient de Mexique; appuyant sur la saisie des joyaux & des autres pieces qui composoient le présent destiné à l'Empereur : ce qui leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evêque de Burgos; sur quoi ils demanderent au Cardinal la permission de récuser ce Juge, suivant les loix de la Justice ordinaire, offrant de prouver les causes de cette récusation, en se soumettant aux peines d'une téméraire contestation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de leur disgrace, & les en consola par des promesses de leur donner une prompte expédition. Les ordres donnés à Séville & la saisie lui déplurent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoyés de Cortez contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pousser en Justice, ainsi qu'ils

le jugeroient à propos ; & que pour lui, il prendroit ſur ſon compte le ſoin de les défendre contre les violences qu'ils pourroient appréhender dans le cours de ce procès. C'étoit leur en dire aſſez pour les animer à ſe jetter dans un péril auſſi redoutable qu'eſt celui de plaider contre une perſonne armée d'une grande autorité : entrepriſe où l'on eſt, pour ainſi dire, obligé à parler de bas en haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raiſon.

Cet heureux début leur donna le courage de récuſer le Préſident du Conſeil des Indes, dans ſon propre Tribunal. Ils produiſirent leurs raiſons écrites avec toute la modération néceſſaire pour ne point offenſer le reſpect : mais ces raiſons étoient ſi fortes & ſi connues des autres Juges, qu'ils n'oſerent les rejetter par un déni de juſtice en une affaire de cette qualité, particuliérement ſur le bruit qui couroit alors du retour de l'Empereur applaudi par tous ceux qui n'avoient point ſujet de craindre ſa préſence, & qui ayant porté le calme dans tous les eſprits, répandoit encore des influences de circonſpection ſur celui de tous les Miniſtres. Diaz, & ceux qui l'ont ſuivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette récuſation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié ; car tous ces motifs ne paroiſſent pas vraiſemblables en la perſonne d'un Prélat vénérable & qualifié. Il eſt néanmoins

constant qu'on en prouva quelques-uns ; comme le mariage qu'il traitoit alors de sa niece avec Diego Velasquez, l'aigreur qu'il avoit marquée en diverses occasions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelles & de traîtres, lorsque sa prudence cédoit à sa passion. Ces preuves jointes aux ordres donnés à Séville pour arrêter les Envoyés (& ce fait qui étoit public ne pouvoit être déguisé) furent jugées suffisantes pour autoriser & faire passer la récusation, après une exacte discussion dans toute la rigueur du droit ; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conseil d'Etat & des conclusions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoissance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velasquez. On révoqua ses ordres, les saisies furent levées, & l'importance de cette entreprise attira toute la considération des Ministres. Les exploits de Cortez, presque effacés par le décri de sa fidélité, reçurent les éloges qu'ils méritoient; & le Cardinal par plusieurs décrets recommanda la prompte expédition de cette affaire. Il fit même paroître un desir si sincere de l'avancer, qu'ayant reçu en même temps la nouvelle de son exaltation au Trône de St Pierre, & étant parti peu de jours après pour s'embarquer, il dépêcha encore quelques ordres sur ce sujet ; soit que le bon droit de Cortez eût fait cette impression sur son esprit ; ou que l'ayant déja

rempli des ſoins de ſa dignité, il ſe crut obligé de lever tous les obſtacles d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des vérités de l'Evangile, & faciliter la converſion de ces miſérables Idolâtres : intérêts de l'Egliſe, dignes d'occuper les premieres réflexions d'un Souverain Pontife.

CHAPITRE VIII.

Ce qui ſe paſſa en toute cette affaire, juſques à ſa concluſion.

Le nouveau Pape Adrien ſixieme de ce nom, ſe trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus près à ſecourir les provinces de Navarre & de Guipuſcoa, dont les François ravageoient les frontieres, afin d'entretenir & d'échauffer les troubles de celle de Caſtille : mais les inſtances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligerent à partir, après avoir réglé tout ce qui regardoit la charge qu'il avoit exercée. Peu de temps après l'Empereur vint aborder à la côte de Biſcaye; & deſcendant à Saint Ander, il trouva que les maux dont ſes Royaumes avoient été affligés, commençoient à s'appaiſer. La tempête avoit ceſſé, mais on entendoit encore ce bruit ſourd, qui ſubſiſte quelque temps entre le calme & l'agitation :

ce qui lui fit comprendre que le chatiment de quelques séditieux exceptés de l'amnistie générale, étoit nécessaire pour rétablir l'autorité des loix & le repos de ses peuples. Il trouva encore des restes fâcheux d'un autre mal, qui avoit affligé l'Espagne durant son absence Les François avoient attaqué le Royaume de Navarre ; & quoiqu'ils eussent été battus en quelques occasions, ils conservoient encore Fontarabie ; & il falloit reprendre cette place, où les ennemis se disposoient à jetter un puissant secours. Mais ces soins & ceux que ses autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Espagne, pour lesquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoyés de Cortez : & quoique les Agens de Velasquez eussent en même temps présenté leur requête ; comme sa Majesté avoit pris une exacte connoissance du différend, sur les instructions du nouveau Pape, il confirma par une nouvelle sentence, la recusation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ses Ministres, des Commissaires qui pussent terminer enfin cette grande contestation. Le Grand Chancelier du Royaume, Mercure de Gattinare, présidoit à cette assemblée, dont étoient Hernan de Vega, Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le

Licencié François Vargas, Conſeiller & Camerier de ſa Majeſté, & Monſieur de la Roſe, Flamand, & Miniſtre d'Etat. Monſieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ces Miniſtres, ne pouvoient être de ce Conſeil, puiſqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragoſſe, & que Gattinare avoit ſuccédé à la charge de Chancelier, vacante par ſa mort. Le choix de perſonnes ſi qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur, puiſqu'il n'avoit point alors de Miniſtres en qui ſa Majeſté eût plus de confiance; & qu'on ne pouvoit aſſembler un Conſeil, où les bonnes lettres, l'équité la prudence, fuſſent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les mémoires dreſſés ſur les letrtes & ſur les relations qui avoient été produites au procès; mais on trouva le fait ſi embaraſſé par les diverſes informations toutes oppoſées, que les Juges crurent qu'il étoit néceſſaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils puſſent s'expliquer de vive voix, & rendre raiſon de leur droit à la premiere aſſemblée, parcequ'ils convenoient tous de finir cette conteſtation, & qu'ils vouloient s'inſtruire clairement de la maniere dont ils ſe juſtifioient des accuſations formées de part & d'autre, & comment ils ſoutenoient leurs raiſons, afin qu'ils en puſſent tirer la vérité toute pure, ſans s'amuſer aux formalités d'une procédure; dont

les chicanes & les disputes ne sont le plus souvent que de mauvaises refuites, dont on obscurcit le fonds d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la Justice.

Les Envoyés des deux partis ne manquerent pas de se trouver le jour suivant au Conseil, avec leurs Avocats; & entre ceux de Velasquez, André de Duero se signala assez mal-à-propos; mais on fut moins surpris de le voir alors infidele à son ami, sachant qu'il avoit déja manqué de fidélité à son maître. On lut les mémoires, sur quoi on interrogeoit les parties, pour voir comment ils répondoient aux charges qui résultoient des différentes informations, & comment ils justifioient leurs plaintes, & les juges tiroient de leurs réponses ce qui étoit nécessaire à décider nettement sur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audience, les Commissaires demeurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Espagne, sans autre titre, que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire, puisque tout ce qu'il pouvoit demander légitimement se réduisoit à ce qu'il y avoit employé, en justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roi, & dont il avoit la disposition dans l'étendue de son Gouver-

nement, ſans que la nomination qu'il avoit faite de la perſonne de Cortez, lui pût acquérir aucun droit ſur la gloire & le profit de cette conquête; l'acte de la nomination étant ſans force & ſans autorité, ſans la participation des Miniſtres de l'audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajouta que Velaſquez étoit déchu de ſon pouvoir le jour qu'il avoit révoqué Cortez; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette révocation tout ce qui pouvoit appuyer ſon titre, pour ſe dire le maître de l'expédition, après avoir laiſſé Cortez en liberté d'agir, ſuivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au ſervice de ſa Majeſté : d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ſes dépens, & qu'il avoit équipé les vaiſſeaux de ſon argent & de celui qu'il avoit emprunté de ſes amis.

Ainſi quoiqu'il parût aux yeux de ces Juges ſi ſages & ſi éclairés quelque choſe d'irrégulier, ou au moins de peu ſoumis, dans les premieres démarches de Cortez, ils crurent néanmoins, qu'on devoit accorder quelques graces aux juſtes ſujets de plainte qu'on lui avoit donnés; & encore plus aux grands & admirables progrès qui avoient été comme les ſuites de ſon indignation; puiſqu'on lui étoit redevable d'une conquête ſi importante & ſi peu attendue, dont les difficultés n'avoient ſervi qu'à

donner de l'éclat à sa valeur, & sur-tout à sa fidélité, & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considérations obligerent les Juges à conclure que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des pays qu'il avoit conquis. Qu'on devoit l'encourager en lui procurant des secours considérables, afin qu'il fût plus en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si fort avancée; & ils ne purent s'empêcher de taxer Diego Velasquez d'une ambition déréglée, lorsqu'il s'appuyoit sur de si foibles fondements pour usurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une sévere correctiou, la hardiesse qu'il avoit eu d'assembler & d'envoyer une armée contre Cortez, sans faire aucune réflexion sur les suites qu'un procédé si violent pouvoit avoir, & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçues de la part des Ministres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoya ces conclusions à l'Empereur, & après l'approbation de Sa Majesté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On déclaroit Hernan Cortez bon Ministre & fidele vassal de Sa Majesté. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les soldats qui l'avoient accompagné: & on imposoit un silence perpétuel à Diego Velasquez sur la conquête de la Nouvelle Espagne; lui ordonnant sous peine

de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par lui-même, ou par quelqu'un qui s'avouât de lui : réservant néanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaisseaux, afin qu'il pût en justifier la dépense conformément à sa relation, & les demander en Justice. C'est là tout ce qui fut réglé par la Sentence; les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez, la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'assemblée avoit fait un projet, aux dépêches qui seroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dressé sur la raison d'Etat, plus que sur l'exacte rigueur de la Justice. Il n'est pas de notre sujet d'examiner le droit des prétendants. Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considérations des Juges; & nous reconnoissons de bonne foi, qu'il y eut quelque chose en la premiere démarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interprété favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne lui appartînt au même titre, que les Pays conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en modérant par quelque indulgence la sévérité de la Justice ordinaire; ce tempérament se trouvant auto-

risé par la foiblesse des raisons de Velasquez, & par la considération des violences & de l'irrégularité de son procédé? On dit qu'il ne vêcut pas long-temps après avoir reçu les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilége des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de récompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il méritoit par sa qualité, ses talents & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'isle de Cuba : mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe; & il fit de fausses démarches sur les moyens dont il prétendoit se servir pour arriver à ses fins; enfin son impatience lui causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance : vice qui, comme l'excès de la crainte, donne quelquefois jusques à la témérité : Le second vint de la colere, qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis : Et le troisiéme fut causé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi-tôt des moyens d'assister Cortez, & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui composoient l'assemblée. Il donna une audience favorable à ses Envoyés, témoignant qu'il étoit fort satisfait que la justice se fût déclarée pour eux. Il honora Martin Cortez de plusieurs mar-

ques de sa bienveillance, en considération du mérite de son fils, dont il lui promit de récompenser les services par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la conversion des Indiens, qui étoit la premiere vue deSa Majesté,dont la piété préféroit toujours le soin de la Religion aux intérêts de son Etat. Il commanda que l'on tînt prêt un secours considérable d'armes & de chevaux pour embarquer sur la premiere flotte; & considérant de quelle importance il étoit de ne retarder point ses dépêches & ses ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main, contre des ennemis puissants; outre l'embarras que la jalousie de ses concurrents pouvoit apporter à ses conquêtes, l'Empereur envoya d'abord ses ordres par diverses lettres qu'il fit expédier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue, à qui il déclaroit ses intentions, avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise. L'autre lettre pour Velasquez, lui défendoit absolument de se mêler de cette affaire, & désapprouvoit sévérement ses excès & la violence de son procédé. La troisieme adressée à François de Garay blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, & portoit une défense de

continuer ce dessein. Enfin, la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bienveillance, dont les Souverains savent favoriser ceux dont ils ont reçu de grands services, lorsqu'ils ne dédaignent pas d'avouer qu'ils s'en sentent obligés. L'Empereur approuvoit en cette lettre, non seulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il faisoit comprendre à ce Général, qu'il connoissoit toute l'étendue de son mérite, sa valeur, sa constance, sans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit su ménager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliés. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnés pour le mettre en repos & en sureté de la part de ses concurrents, & la qualité qu'on lui envoyoit de Gouverneur & de Capitaine Général par tout cet Empire. L'Empereur l'assuroit encore de lui donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance ; faisant un détail exprès & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui servoient sous son commandement. Il lui recommandoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des vérités de notre Religion, & considérés comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des espérances de grands &

puissants secours ; remettant à sa valeur & à sa fidélité l'achevement d'un si grand ouvrage : Lettre qui honore éternellement l'illustre postérité de Cortez, comme un de ces titres, qui portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'elles ont reçues de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid toutes ces dépêches, datées du vingt deuxieme jour d'Octobre de l'année 1522, & ordonna que deux des envoyés de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurerent pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoique le récit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail, nous avons cru qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion ; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au péril d'être obligés d'entrer en d'autres digressions ; liberté que non seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes, qui s'attachent par des loix plus étroites à la suite des temps, ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lorsque rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer,

& conduit jusqu'à la fin la guerre faite en la Grande Bretagne par deux Vice-Préteurs, Ostorius & Didius; croyant qu'il y avoit moins d'inconvénient d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de désunir des événements considérables.

CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : il fait la revue de son Armée. Les Alliés en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezeuco.

On approchoit de la fin de l'année 1520, lorsque Cortez prit la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans le pays ennemi, & de remettre la décision de son entreprise à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçu un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera Cruz lui donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une quantité considérable d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employés aux conquêtes.

Les marchandises étoient déja montées à un prix excessif en tous les ports des Indes, où l'intérêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au Général le desir de se prévaloir des avantages que l'occasion lui offroit : il envoya un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions au meilleur prix qu'il seroit possible : ce que cet Officier exécuta avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son Général étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort modéré, mais encore il persuada au Capitaine & au maître du navire d'aller servir en l'armée de Cortez avec treize soldats Espagnols qui venoient chercher fortune dans les Indes : impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voie, sans que la perte de tant de malheureux abusés par cette fausse espérance puisse servir d'instruction pour modérer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours & des autres qu'il avoit reçus contre toute sorte d'apparence, résolut d'avancer le temps de la marche de son armée. Il ne pouvoit plus différer ni attendre que ses brigantins fus-

ſent achevés ; parceque les troupes de la République & celles de ſes alliés étoient arrivées, & que leur ſéjour lui faiſoit appréhender les inconvénients de l'oiſiveté.

Il aſſembla ſes Capitaines, afin de délibérer avec eux ſur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur deſſein avec les forces qu'ils avoient, juſqu'à ce qu'ils euſſent aſſemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils ſe viſſent ainſi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui ſe réduiſirent à la réſolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer à tout événement de cette ville. Comme elle étoit ſituée ſur le chemin de Tlaſcala, & preſque ſur le bord du Lac, elle parut propre à faire une place d'armes : c'étoit un poſte où l'on pouvoit ſe fortifier & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les ſecours que l'on attendoit, que pour déſoler par des courſes le pays ennemi. Ils y trouvoient une retraite aſſurée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une reſſource contre les accidents qui arrivent quelquefois à la guerre. les troupes ſuffiſoient à cette expédition : & quoique les canaux qui conduiſoient les eaux du lac juſqu'à la ville paruſſent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre fois à pourvoir à cette difficulté, & on conclut d'abréger le terme deſtiné pour la marche de l'armée.

Le jour ſuivant fut employé à faire la

revue des Eſpagnols, dont le nombre ſe trouva monter à cinq cents quarante fantaſſins, & quarante cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaiſſeaux. La montre ſe fit en préſence d'une prodigieuſe multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce ſpectacle; & on lui donna tout l'éclat d'une revue générale, en faiſant moins d'attention au dénombrement des ſoldats qu'à la pompe du ſpectacle. On n'oublia rien de ce qui alloit à l'oſtentation, comme la parure des ſoldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniement des armes, lorſqu'ils ſe préparoient à ſaluer le Général, tout cela fut exécuté ſi galamment, & avec tant de juſteſſe que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées; & la milice étrangere y reçut de bonnes inſtructions. Aprés cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la République, voulut auſſi faire paſſer ſes ſoldats en revue. Ce n'eſt pas que cette méthode eût jamais été pratiquée par les Mexicains: mais il prétendoit faire ſa cour au Général, en imitant les Eſpagnols. Les timbales, les cors, & les autres inſtruments de leur muſique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient après à la file, ſuperbement parés d'une grande quantité de plumes de diverſes couleurs, & de joyaux en pendants attachés aux oreilles & aux levres. Ils portoient ſous le bras

gauche leurs maſſues, ou leurs ſabres avec leur garniture, & la pointe en haut; & chacun avoit un page qui portoit ſon bouclier, ou ſa rondache, où la défaite de leurs ennemis & le récit de leurs exploits étoient exprimés par diverſes figures. Ils ſaluerent à leur maniere les deux Généraux; & enſuite les Compagnies paſſerent en différentes troupes, diſtinguées par la couleur des plumes, & auſſi par leurs enſeignes; c'eſt-à-dire, des repréſentations de quelques animaux, qui étant élevés au bout des piques tenoient lieu d'étendards. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choiſis, quoique la République en eût mis ſur pied bien davantage; mais le reſte de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conſervation étoit d'une ſi grande conſéquence, que le Sénat reçut comme une grande faveur cet emploi, qu'il auroit pu regarder comme une marque de mépris.

Herrera ſoutient que les Tlaſcalteques paſſerent en cette revue, au nombre de quatre-vingt mille hommes, ſur quoi il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs; ſi ce n'eſt qu'il ait cru qu'il n'étoit pas important de confondre ces peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la ville: en effet on ne doute pas que Cortez ne ſortît de Tlaſcala ſuivi de ſoixante mille hommes de guerre. On ne

comprend point auſſi en ce nombre les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, ſoit durant la marche, ſoit au rendez-vous : ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le ſiege de Mexique le Général vit plus de deux cents mille hommes ſous ſon commandement. Ce qui rend cette circonſtance encore plus remarquable, eſt qu'il ne s'eſt point dit que les proviſions aient jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun différend entre ces diverſes Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la diſtribution des ordres, ou dans l'exactitude du ſervice. On ne peut douter que l'adreſſe & la prudence de Cortez n'euſſent beaucoup de part à cette conduite; mais il faut encore reconnoître une cauſe ſupérieure. Dieu, qui vouloit réduire ce vaſte Empire à ſa ſainte Loi, ſe ſervoit des talents du Général, & lui facilitoit les moyens qui le conduiſoient à la fin ordonnée par ſa providence, en imprimant dans les eſprits la diſpoſition qu'il eût pu produire dans les événements.

On publia alors en maniere de ban quelques ordonnances que le Général avoit tracées aux heures de ſon loiſir, à deſſein de prévenir les inconvénients qui peuvent naître de la guerre, lorſqu'elle perd ſon principal attribut, qui eſt la juſtice. Il ordonna donc, ſous peine de la vie, que perſonne ne fût aſſez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans les quartiers, ou

durant la marche ; qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait ou de paroles les Indiens alliés ; qu'on ne fît aucune violence ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi ; qu'aucun Soldat, ou Officier n'abandonnât les rangs pour aller piller les villages, sans ordre, & sans avoir une troupe suffisante à l'exécution du commandement ; qu'on ne jouât ni armes, ni chevaux, sur quoi on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les jurements, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolérance, sous le faux titre de licence militaire.

Les mêmes ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étrangeres ; & le Général assista lui-même à l'interprétation que Marina & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifféremment, & que les moindres excès de leurs soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole des Tlascalteques aux autres Nations : & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dès ce moment beaucoup de retenue dans le procédé irrégulier de ces Indiens, quoiqu'on fût encore obligé de tolérer quelques excès durant cette expédition, où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité ou à l'usage : néanmoins deux ou trois châtiments exemplaires suf-

firent à les faire rentrer dans les regles de la discipline; & la peine qu'ils prirent après cela à cacher leurs désordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoient d'en être châtiés, fut prise, autant qu'on le put faire, pour une réparation qu'ils en faisoient à la justice du Général.

Le jour signalé pour la marche étoit celui auquel on célébroit la Fête des Saints Innocents. Lorsqu'il fut arrivé, le Pere Olmedo dit la Messe, où tous les Espagnols assisterent, & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succès. Au sortir de la Chapelle, le Général commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne: & après qu'ils furent rangés en ordre de bataille, il sortit de la Ville à la tête des Espagnols, qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir nécessaire à ce mouvement; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étant l'impétuosité dont ils commençoient une action toujours précipitée, & ainsi sujette au désordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandants de ces diverses Nations, & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ses Truchemens Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'intérêt commun qui les engageoit à cette entreprise, puisqu'ils alloient com-

battre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie; qu'ils se défissent de tous ceux qui ne marchoient pas volontairement à cette expédition; qu'ils châtiassent avec soin les excès qui se commettoient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit sur-tout de représenter aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la modération de leur conduite.

Ils partirent pour aller exécuter les ordres du Général, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence lui donnoit à connoître qu'on se préparoit à l'écouter: » Mes amis & mes compagnons, dit-il, » je ne prétends pas vous faire sentir par » des exagérations inutiles l'engagement » où vous êtes, d'agir en cette expédition » comme des Espagnols le doivent faire. » Votre valeur m'est assez connue; & j'en » ai reçu des preuves si éclatantes, que je » les ai regardées quelquefois avec des » sentiments de jalousie. Je demande seu- » lement, moins comme votre Général, » que comme un de vos Compagnons, » que nous jettions tous ensemble les yeux » avec une égale attention sur cette multi- » tude d'Indiens qui nous suit, & qui fait » sa propre cause de la nôtre. Ce témoi- » gnage de leur zele nous impose une dou- » ble obligation, digne de nos réflexions. » La premiere est de les traiter comme nos

» amis,

» amis, en nous accommodant à la foiblesse & au peu d'étendue de leur raison. » L'autre est de les avertir par notre conduite de celle qu'ils doivent garder. Vous » avez entendu les Ordonnances qui ont » été publiées pour tout le monde : la » moindre faute que l'on commettra contr'elles entre vous autres, aura outre sa » propre malice, la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à » considérer les funestes impressions que » son mépris répandroit sur nos Alliés, où » nous serons forcés de jetter les yeux sur » l'importance de les corriger par celles qui » suivent le châtiment. J'aurai une extrême douleur de me voir obligé a cette nécessité contre le moindre de mes Soldats : » mais ce sentiment sera comme un mal » nécessaire; & la justice & la patience marcheront toujours d'un pas égal dans ma » conduite. Vous êtes assez informés de la » grandeur de l'entreprise à laquelle nous » nous préparons. La conquête d'un Empire pour notre Roi, sera une action » digne d'être célébrée dans l'Histoire Les » forces que vous voyez assemblées, & » celles qui doivent se joindre à nous, » seront proportionnées à cet héroïque » projet : & Dieu, dont nous soutenons la » cause, marche avec nous. Il nous a déja » maintenus à force de miracles : & il » n'est pas possible qu'il abandonne une » entreprise, où il s'est déclaré tant de fois

» notre Chef. Suivons-le donc, & ne le » désobligeons pas «. Cortez finit ainsi son discours, en répétant ces dernieres paroles : & soit que sa vivacité ne lui permît pas d'achever, ou qu'en effet il eût tout dit, il commença la marche au bruit des acclamations de ses Soldats. La joie qu'ils témoignoient en le suivant lui paroissoit un très heureux augure, appuyé par ces favorables hasards qui avoient augmenté le nombre des Espagnols, & par cette ardeur officieuse, qui poussoit tant de Nations à l'assister. Il considéroit tout cela comme des présages d'un bon succès. Ce n'est pas qu'il fit beaucoup d'attention sur de semblables observations ; mais il semble que l'entendement se relâche quelquefois, pour laisser à l'espérance le plaisir de se divertir des songes de l'imagination.

CHAPITRE X.

L'Armée marche & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezeuco envoie une Ambassade pour tromper le Général. On lui repond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville sans résistance.

L'ARMÉE fit ce jour là six lieues, & alla loger à Tezmeleuca, dont le nom signifie une chenaie en la langue du pays. C'étoit une bourgade considérable sur les fron-

tieres de la province de Mexique, & ſous la juriſdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait préparer des proviſions ſuffiſantes pour toute l'armée, & un régal en particulier pour les Eſpagnols. Le jour ſuivant on continua la marche ſur les terres des ennemis, avec toutes les précautions néceſſaires à la ſureté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient aſſemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilés par un chemin très rude, rendoient fort difficile la route qui conduiſoit à Tezeuco; & parcequ'on n'arriva en ce lieu qu'après midi, & qu'on appréhendoit que la nuit ne vînt trop tôt, pour diſputer aux ennemis un paſſage ſi malaiſé, entre des rochers, l'armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle put. On alluma par-tout le camp de grands feux, dont la chaleur fut à peine aſſez forte pour réſiſter à l'incommodité du froid.

Au lever du ſoleil, les ſoldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieue, lorſque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarraſſé le chemin, de pluſieurs arbres abbattus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantés en des endroits où ils avoient remué la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le Général, qui ne

perdoit aucune occasion d'animer ses compagnons, dit alors aux Espagnols : » Ces » braves ne paroissent pas avoir beaucoup » d'envie de nous voir de près, puisqu'ils » jettent des embarras au devant de nos » pieds, crainte que nous n'en venions » trop tôt aux mains «. Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fît passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres ; ce qui fut exécuté si promptement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine de ce retardement. Quelques compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilés, où on auroit pu dresser des embuscades, & on marcha l'espace de deux lieues, qui restoient jusqu'au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand lac de Mexique ; & le Genéral ne manqua pas de représenter aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurés en cette ville, & les richesses qu'ils y avoient possédées ; mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux, afin de les échauffer par deux motifs très puissants, celui de la vengeance & celui de l'intérêt. On remarquoit aussi dans les bourgades les plus éloignées, des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre : & quoi qu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée,

on ne laissa pas de continuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution, parceque le chemin étoit toujours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que très peu de terrein libre.

Enfin après avoir surmonté tous les obstacles, on découvrit de loin l'armée des ennemis, qui occupoit toute la plaine, sans faire aucun mouvement, comme des gens qui se trouvent en un poste d'où il leur est aisé de se retirer. Les Espagnols pousserent des cris de joie, célébrant comme une heureuse avanture, l'occasion qui s'offroit si promptement de combattre leurs ennemis. Les Tlascalteques ne témoignoient pas moins d'ardeur; mais elle se tourna bientôt en une espece de fureur, en sorte que le Général par ses menaces & par ses cris, & tous les Officiers par leurs soins & par leur empressement, eurent encore assez de peine à les empêcher de courir en désordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au-delà d'une ravine qu'il falloit nécessairement passer. Uu ruisseau qui recueilloit les torrents qui tomboient de la montagne, creusoit son chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé considérablement. On le passoit sur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pu couper sans difficulté. Mais selon ce qu'on en put juger par la suite, ils l'avoient conservé à dessein d'attaquer les Espagnols à ce passage étroit, croyant qu'il

leur feroit impoſſible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lorſqu'ils ſe verroient chargés vigoureuſement. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient leur compte loin du péril, mais quand ils eurent reconnu l'armée de Cortez ſi nombreuſe & ſi brillante, d'autres idées moins creuſes ſe ſaiſirent de leur imagination : le cœur leur manqua pour la défenſe de leur poſte; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, ſans tourner le dos, commençant à reconnoître la différence qui ſe trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez preſſa avec chaleur la marche de ſes troupes, & lorſqu'il vint à reconnoître le paſſage de la riviere, il ſe crut fort heureux, que les ennemis s'en fuſſent écartés; parcequ'encore qu'on n'y trouvât point de réſiſtance, on ne put la paſſer ſans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt cavaliers ſoutenus de quelques compagnies de Tlaſcalteques, à deſſein d'entretenir l'eſcarmouche ſans s'engager, juſqu'à ce que toute l'armée fut en état de combattre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vu former les bataillons au delà du ruiſſeau; ils oublierent toute leur politique, & ils ſe mirent en fuite, en ſe répandant, les uns dans les chemins les plus écartés, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le Général ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuyards, parcequ'il étoit important de se saisir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être considéré comme un obstacle à son principal dessein. Néanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassés entre l'épaisseur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'armée passa la nuit dans un bourg abandonné de ses habitants, où elle prit un peu de repos, sans néanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde sur toutes les avenues. Le jour suivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grands pas en maniere d'envoyés ou déserteurs : ils portoient une lame d'or élevée au bout d'une lance comme un étendard, ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur chef étoit Ambassadeur du Roi de Tezeuco, qui envoyoit prier le Général de ne point saccager les lieux de son domaine, assurant qu'il souhaitoit entrer en son alliance : que pour ce sujet, il avoit fait préparer dans la ville un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient, & que les autres nations qui composoient son armée recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions; & cet envoyé qui étoit fort bien instruit, répondit à tout sans s'embarasser. Il dit de plus, que son maître

avoit lieu de se plaindre de l'Empereur qui régnoit alors à Mexique ; parcequ'il cherchoit à se venger par des extorsions insupportables, de ce qu'il lui avoit refusé sa voix lorsqu'on avoit procédé à l'élection : que ce procédé injuste & violent obligeoit le Roi de Tezeuco à s'unir avec les Espagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand intérêt à la ruine de ce Tyran.

Les Historiens ne nous informent point si le frere de Caçumazin, que nous avons laissé prisonnier à Mexique, régnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma conféra la Couronne & la dignité de premier Electeur à un jeune Prince frere de celui qui avoit conspiré contre les Espagnols & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva ensuite, que Cacumazin qu'on avoit dépossédé, étoit remonté sur le Trône, & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur ; la haine que ce Roi devoit avoir pour les Espagnols, étant une circonstance très favorable à sa restitution : ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, est la défiance que Cortez témoigna. Aussi-tôt qu'il eût donné audience à l'Envoyé, il s'écarta avec ses Capitaines, afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere ; ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince

qu'on avoit cruellement offensé ; que cependant le Général devoit considérer comme un effet de sa bonne fortune, la liberté qu'on lui offroit d'entrer en une ville qu'il avoit résolu d'emporter de vive force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fut résolu ; & Cortez dépêcha l'envoyé avec cette réponse. » Qu'il recevoit la paix » & l'offre qu'il lui faisoit sur le logement, » & qu'il avoit dessein de répondre sincere- » ment à la bonne volonté qui l'engageoit » à demander son amitié «.

L'armée continua sa marche, & alla loger en un des fauxbourgs de la ville, ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fut remise au lendemain ; parcequ'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ces indices demandoit un temps considérable. Un de ces indices étoit la solitude qui régnoit dans le village, & l'autre qui n'étoit pas moins concluant, que le Cacique ne se montroit point, & n'avoit envoyé personne au devant du Géneral. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusqu'au lever du soleil, que le Général donna ordre, & disposa ses troupes à attaquer la ville. Il se croyoit encore engagé

à cette extrémité ; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lorsqu'il trouva les portes ouvertes & le peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes, & toute l'armée entra sans aucune résistance. Le Général préparé à tout événement, s'avança dans les rues sans donner aucune atteinte à la paix, quoiqu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusqu'à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bons corps-de-gardes toutes les avenues qui y conduisoient. Les habitants qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits, paroissoient effarouchés ; & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvements du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices, redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer ; & le Général en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophe d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lorsqu'ils fu-

rent au haut du temple, ils découvrirent une grande multitude de peuple hors de la ville, dont les uns fuyoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la ville de Mexique. Cette vue fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa présence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se résoudre à le suivre, & qui selon le rapport des habitants, n'alloit qu'à quelques misérables sans honneur; parceque la Noblesse & le reste de ces sujets haissoit sa tyrannie, & étoient demeurés, sous prétexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusqu'à ce qu'il les eût jettés dans une pleine confiance, & d'introduire après cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit : mais qu'ayant sçu par son Ambassadeur que Cortez venoit à lui avec de très grandes forces, le cœur lui avoit manqué pour l'exécution de cette trahison; & que le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant sa ville & ses sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en certe occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient prétendre. Le Général avoit

porté les yeux sur la ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une place d'armes, & nécessaire à la réussite de ses desseins, & la méchante politique du Prince qui la gouvernoit, lui en ouvrit les portes sans combat. Sa fuite délivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les soupçons pouvoient le jetter à tous moments; & le mécontentement des sujets de ce tyran, les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nés pour être heureux, & c'est peut-être la raison qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur exécute ce que la prudence ordonne; mais la valeur & la prudence doivent la facilité du succès à ce qu'on appelle bonheur ou fortune. Les Payens qui lui ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la fortune comme une divinité, quoique bisarre (à ce qu'ils s'imaginoient), sans aucun discernement, & toujours aveugle & inconstante : mais c'est sous ce même nom que nous reconnoissons les présents que la main libérale de Dieu nous fait gratuitement. C'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de bonheur : que celui de fortune est réduit à sa véritable signification, & que les personnes heureuses reconnoissent la véritable source des graces qu'ils reçoivent.

CHAPITRE XI.

L'Armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au Général. Il rend le Royaume à celui qui en étoit le légitime héritier, laissant l'usurpateur sans aucune espérance d'être rétabli.

CORTEZ donna ses premiers soins à faire perdre aux paysans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçue. Il ordonna à ses soldats de les traiter avec douceur, & de ne songer qu'à gagner le cœur de ces peuples, qu'ils devoient considérer comme sujets du Prince à qui ils obéissoient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus précisément aux troupes des alliés, par l'organe de leurs Commandants : & leur obéissance sur ce point fut d'autant plus considérable, qu'ils se trouvoient alors en un pays ennemi, instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la présomption d'être vainqueurs inspire à des Barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le Général, qu'ils ne se contenterent pas seulement de réprimer la férocité de leur naturel, autorisée par un méchant usage ; mais ils chercherent encore à se rendre agréables à tous les habitants de cette province, en publiant la paix par leurs discours, &

par leurs actions. L'armée passa cette nuit dans les palais du Roi fugitif, qui étoient si vastes, que les Espagnols y trouverent tous des logements commodes avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux rues les plus voisines du Palais, sans entrer dans les maisons, afin de ne point incommoder les Habitants.

Au point du jour, quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celui qu'ils avoient reçu jusques à cette heure. Ils exposerent au Général, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assurer de son obéissance, & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles lui étoient agréables; d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque temps après ces Nobles vinrent, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux cérémonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien fait, paroissoit être le Chef de cette troupe; & en effet il portoit la parole en présentant au Général ces Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée, à dessein de mériter par leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombre de ses Etendards*: à quoi il ajouta en peu de mots certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également ap-

prouvée, & applaudie. Cortez même ne put l'écouter ſans admiration; & il fut ſi charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en ſa propoſition, qu'il l'embraſſa par un tranſport de joie dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de ſageſſe & de diſcrétion en un Indien : après quoi il reprit un air ſérieux afin de répondre avec plus de gravité à ſa propoſition.

Les autres Nobles s'avancerent alors, & après avoir rempli toutes les cérémonies des premiers devoirs, le Général demeura avec celui qui ſervoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus conſidérables. Lorſque les Truchements furent arrivés, Cortez n'eut pas de peine à tirer par quelques queſtions la vérité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains; la trahiſon qu'il méditoit en offrant artificieuſement de loger les Eſpagnols dans ſa Ville, & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vue du péril : enfin ils firent comprendre que perſonne ne regrettoit ſon abſence, puiſqu'il étoit généralement haï, & qu'on célébroit ſa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ſes Sujets. Cortez inſiſta particuliérement ſur cet article; parcequ'il lui étoit important de profiter de cette diſpoſition, afin d'établir en ce lieu une place d'armes pour les beſoins de ſon armée : & il

trouva en leur réponse tout ce que ses souhaits pouvoient se figurer de plus avantageux à ce dessein; le plus ancien de ces Nobles, qui sembloit avoir pénétré le motif de ses questions, lui ayant dit : » Que » Cacumazin, Seigneur de Tezeuco, n'é» toit pas le Prince légitime & naturel de » cet Etat ; mais un Tyran, le plus abomi» nable que la nature eût jamais produit » entre ses monstres. Qu'il avoit massacré » cruellement de sa main Nezabal son frere » aîné, afin de lui arracher la Couronne. » Que le Prince qui venoit de lui parler au » nom de tous, comme le premier entre » les Nobles, étoit fils légitime du Roi dé» funt : mais que la foiblesse de son âge » avoit intercédé pour lui ou peut-être » attiré le mépris du Tyran ; & que cet en» fant bien instruit du péril qui le mena» çoit, avoit sû étouffer ses plaintes avec » tant de sagesse, que sa dissimulation com» mençoit à passer pour un défaut d'esprit » & de courage. Que l'entreprise de l'assas» sinat de Nezabal avoit été dressée & con» duite du consentement & par le secours » de l'Empereur qui régnoit avant Mote» zuma, & que celui qui gouvernoit main» tenant l'Etat de Mexique favorisoit en» core Cacumazin, parcequ'il prétendoit » employer sa perfidie à la ruine des Espa» gnols : mais que la Noblesse de Tezeuco » avoit ce traître en horreur, & détestoit » ses violences; & que tous les Peuples

» trouvoient son Empire insupportable, » parcequ'il n'avoit pour but que de les » opprimer, ayant rejetté les voies dou- » ces, qui ne vont qu'à les assujettir «.

Le vieillard s'expliqua à-peu-près en ce sens ; & à peine Cortez eut-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossédé avec des témoignages de quelque respect : & après l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa résolution, & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : » Mes amis, vous avez » devant vos yeux le fils légitime de votre » véritable Roi. L'injuste Maître qui avoit » usurpé vos hommages & votre obéissance » par de méchantes voies, s'étoit saisi du » Sceptre de Tezeuco avec une main teinte » dans le sang de son frere aîné : & com- » me le don de conserver l'autorité souve- » raine n'est point accordé aux Tyrans, il » a exercé son pouvoir de la même ma- » niere qu'il l'avoit acquis, en se souciant » fort peu de mériter la haine de ses Su- » jets, pourvû qu'il s'en fît craindre, en » traitant comme des esclaves ceux qui » avoient la facilité de tolérer son cri- » me ; & enfin étant assez lâche pour vous » abandonner dans le danger. Ce mépris » qu'il a témoigné pour vous, lorsqu'il » s'agissoit de vous défendre, vous décou- » vre assez la bassesse de son cœur, & met

» entre vos mains le remede propre à faire
» cesser vos miseres. Je pourrois, si un de-
» voir plus puissant ne me retenoit pas,
» tirer avantage de sa fuite, & user du
» droit de la guerre, en soumettant cette
» Ville que je tiens, comme vous le voyez,
» réduite à la discrétion de mes Soldats:
» mais l'inclination des Espagnols ne les
» pousse pas aisément à commettre des in-
» justices: & comme celui qui nous a offen-
» sés n'étoit pas votre Roi légitime, vous
» n'en devez pas porter la peine, comme si
» vous étiez ses Sujets: & ce Prince
» ne doit pas être privé du droit que la
» naissance lui donne. Recevez-le de ma
» main, ainsi que vous l'avez reçu du Ciel.
» Rendez lui en ma considération l'obéis-
» sance que vous lui devez, comme au
» successeur de son Pere, & qu'il soit porté
» sur vos épaules dans le Trône de ses an-
» cêtres. Pour moi qui considere moins
» mon intérêt que l'équité & la justice, je
» ne demande en cela que son amitié, &
» non pas son Royaume; & je souhaite
» plus votre agrément que votre soumis-
» sion.

Cette proposition du Général fut recue par tous les Nobles avec de grands applaudissements: ils obtenoient tout ce qu'ils desiroient, & ils se trouvoient délivrés de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds pour lui rendre graces de sa générosité; & les autres allant d'abord au devoir

que la Nature leur impoſoit, coururent baiſer la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique; & les cris commencerent à témoigner la joie du peuple. qui déclara ſon conſentement par des acclamations, des danſes, & des jeux, dont ils célébroient leurs plus grandes fêtes; ſans épargner aucune de ces démonſtrations dont la joie des peuples fait ordinairement la décoration de ſes folies.

On remit au jour ſuivant le couronnement du nouveau Roi; ce qui ſe fit avec toute la pompe & les cérémonies qui étoient ordonnées par les loix du pays. Cortez y aſſiſta comme diſpenſateur, & pour ainſi dire, donateur de la Couronne : ainſi il eut ſa part des applaudiſſements, & acquit plus d'empire ſur ces Indiens, que s'il les avoit ſoumis à force d'armes, ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui ont fait mériter le titre d'un très ſage & très adroit Capitaine. Il lui étoit de la derniere importance, pour l'entrepriſe de Mexique, d'être le maître de cette place : & il trouva moyen de ſe créer une extrême obligation ſur le Roi par le plus grand de tous les biens que l'on puiſſe faire en cette vie. Il ſut encore intéreſſer la Nobleſſe à défendre les droits de ce Prince, en la laiſſant irréconciliable avec le tyran, gagner l'eſprit du peuple par ſon déſintéreſſement & ſon équité; & enfin établir une entiere ſu-

reté dans la ville, pour tout ce qui étoit nécessaire à ses troupes ; ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voie qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action, fut qu'en réparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il suivoit les principes de la droite raison ; puisqu'il lui accordoit toujours le premier rang, quand il jettoit la vue sur les autres maximes de sa conduite ; & que l'élévation de son génie & de ses inclinations, lui faisoient toujours préférer les mouvements de la pure générosité à toutes les regles de la prudence.

CHAPITRE XII.

Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une parie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressés.

C'est ainsi que Cortez mérita l'estime & la vénération de ces peuples. La Noblesse entra dans ses intérêts, & devint ennemie des Mexicains : la ville se repeupla en peu de temps par le retour des Habitants en leurs maisons : & le Prince eut toujours tant de déférence & de soumission pour le Général, qu'il ne se contenta pas de lui of-

frir ses troupes, & de servir auprès de sa personne en cette expédition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par son avis : & quoiqu'il soutînt entre ses sujets le caractere d'un Roi, il prenoit celui de sujet en présence de Cortez, qui respectoit comme son supérieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raison d'un homme né en un pays moins barbare. Cortez tourna adroitement cette bonne disposition à faire entrer dans les conversations le sujet de la Religion ; & il reconnut à la maniere dont il écoutoit & raisonnoit méme sur ces discours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus sûr, ce qui lui fit naître quelque confiance de le réduire. La barbarie des sacrifices de sa nation ne lui plaisoit pas : la cruauté lui paroissoit un crime ; & il demeuroit d'accord que ces Dieux, qui s'appaisoient par l'effusion du sang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo se mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs, & penchant vers la vérité il le rendit en peu de jours capable de recevoir le Baptême, dont la cérémonie se fit publiquement avec beaucoup de solemnité Il prit par son propre choix le nom d'Hernan, par respect pour son parrein.

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du lac aux réservoirs

de la ville ; & le Prince envoya six ou sept mille Indiens de ses sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le Général voulant en même temps faire quelques progrès utiles à son expédition, se résolut de passer à Iztacpalapa avec une partie de ses troupes, à cause que ce poste étant avancé de six lieues, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des Mexiquains, qui venoient quelquefois troubler le travail des Indiens. Cette résolution étoit encore appuyée par la nécessité de donner de l'exercice aux troupes des alliés qui ne se maintenoient dans l'oisiveté que par la force d'une autorité qui ne laissoit pas de coûter beaucoup de soins & de fatigues.

La ville d'Iztacpalaca étoit, comme on l'a dit, assise sur la chaussée par où les Espagnols firent leur premiere entrée ; & dans une telle situation, qu'en occupant quelque portion du terrein de cette chaussée, la plus grande partie de ses maisons qui alloient au delà de dix mille, étoit bâtie dans le lac même, dont les courans s'introduisoient au dedans de la ville, fondée sur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiqués, avec des écluses qui lâchoient ou retenoient les eaux suivant les besoins. Cortez se chargea du succès de cette faction, & prit avec soi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid suivis de

trois cents Eſpagnols & d'environ dix mille Tlaſcalteques : & quoique le Roi de Tezeuco voulut l'accompagner avec ſes troupes, le Général ne lui permit pas, en lui faiſant comprendre que ſa préſence lui étoit encore plus utile dans la ville, dont il laiſſa le Gouvernement à Gonzal de Sandoval, & à tous deux les inſtructions néceſſaires pour établir la ſureté de ce poſte, & pour prévenir tous les accidents qui pouvoient arriver en ſon abſence.

Cortez prit le chemin de la chauſſée, à deſſein d'attaquer la ville par cet endroit, & de chaſſer les ennemis des autres poſtes à coup de canon, ſelon que l'occaſion s'en préſentoit. Cependant les ennemis furent avertis de ces mouvements; car à peine l'armée parut-elle à la vue de la ville, qu'on découvrit à quelque diſtance des murailles, un gros de huit mille hommes qui étoient ſortis pour les défendre avec tant de réſolution, qu'encore qu'ils fuſſent inférieurs en nombre, ils attendirent nos troupes juqu'à meſurer leurs armes avec celles de nos ſoldats, à combattre avec aſſez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & ſans déſordre, juſques dans la ville où ils diſparurent ſans fermer les portes, ni en défendre l'entrée Ils ſe lancerent tous dans le lac, en pouſſant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroî-

tre au combat. Le Général vit bien que cette maniere de retraite tendoit à l'engager en un plus grand péril ; & il résolut d'entrer dans la place avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées ; & quoique le bruit des cris & des menaces fût encore fort grand du côté du lac, Cortez après avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger sans s'engager à un nouveau combat, parceque le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtés hors des canaux avec tant d'impétuosité, que les endroits les plus bas de la ville étoient déja inondés. Le Général reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noyer cette partie de la ville ; ce qu'ils pouvoient exécuter facilement, en fermant les écluses du côté du grand lac. Ce danger inévitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite ; & quoiqu'on ne perdît aucun moment, néanmoins les soldats furent obligés à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prévu ce stratagême des Indiens, comme si sa vigilance eût pu fournir à tout ; & que la prévoyance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuco, où il pensoit se retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une

une autre occaſion ; puiſqu'il ne pouvoient l'entreprendre ſans y employer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaiſſeaux afin de chaſſer les Mexicains de ce poſte. L'armée ſe logea comme elle put ſur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle paſſa la nuit avec beaucoup d'incommodité : les ſoldats étoient trempés, & ils n'avoient aucune défenſe contre le froid; mais leur courage étoit ſi grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le Général leur inſpiroit la patience par ſon exemple ; & par ſes diſcours il eſſayoit, en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de ſa retraite, & des ſcrupules que cette diſgrace auroit pû jetter dans leurs eſprits contre ſa prévoyance.

Aux premiers rayons du Soleil, l'armée ſuivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les réchauffer par ce mouvement plutôt que par la crainte d'une nouvelle inſulte de la part des ennemis. Cependant dès que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe preſque innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On ne laiſſa pas de continuer la marche au petit pas; le deſſein du Général étoit de laſſer ſes ennemis en différant le combat, quoique nos ſoldats euſſent aſſez de peine à marcher, & qu'ils témoignaſſent par leurs cris, qu'ils ſouffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de ſe van-

ger, les uns de l'affront qu'on avoit reçu, les autres des incommodités qu'ils avoient endurées : chacun ſuivant la paſſion qui l'animoit, mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'armée s'arrêta, & fit tête aux Mexicains, lorſque Cortez s'en vit preſſé. Ils vinrent au combat avec la même impétuoſité qu'ils avoient témoignée à la pourſuite. Mais les arbalêtes des Eſpagnols & les fleches des Tlaſcalteques, (les armes à feu étant inutiles à cauſe que la poudre étoit mouillée), repouſſerent le premier effort de leur férocité; & en ce moment les cavaliers firent une charge ſi à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des alliés, ils rompirent de tous côtés cette multitude ſans ordre & ſans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de batail avec une perte conſidérable.

Cortez continua la retraite ſans s'arrêter à pouſſer les fuyards, parcequ'il avoit beſoin de ce jour entier afin d'arriver à ſon quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui ſe ralioient avec la même diligence dont ils uſoient en fuyant, revinrent encore par deux fois inſulter l'arriere-garde ſans s'épouvanter du carnage qu'on faiſoit dans leurs troupes, juſqu'à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Eſpagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, aſſez bien châtiés de leur témérité; puiſ-

qu'ils perdirent en ces divers combats plus de six mille hommes; & quoi qu'il y eut quelques blessés du côté des Espagnols, il ne mourut que deux Tlascalteques & un cheval qui, tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut néanmoins assez de vigueur pour retirer son Maître de la mêlée.

Cortez & toute son armée célébrerent ce commencement de vengeance, comme une juste satisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit ils firent leur entrée dans la ville, honorés par trois ou quatre victoires, remportées pour ainsi dire, en chemin faisant, qui donnerent un grand lustre à cette expédition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Néanmoins il faut avouer que le stratagême des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une sortie à dessein d'attirer les ennemis; ils se laisserent faire une charge, afin de les engager; & ils feignirent une retraite, pour les précipiter au milieu d'un péril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils prétendoient inonder; & ils avoient une grande armée toute prête, afin de ne point risquer le succès de leur dessein. Ceux qui cherchent à obscurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, si leurs armées étoient, comme ils disent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour inventer

des ruſes de guerre, puiſqu'ils leur accordent au moins de la férocité dans l'exécution. Toute l'activité de Cortez lui ſervit à peine à ſe retirer du piege qu'ils lui avoient tendu; & il n'en ſortit pas ſans admiration, & même ſans une eſpece de jalouſie, de l'adroite diſpoſition qu'ils avoient donnée à leur ſtratagême; puiſque l'invention de ces tromperies dont on ſurprend ſon ennemi, eſt une de ces qualités dont les ſoldats tirent le plus de gloire, croyant qu'elles ne ſont pas ſeulement utiles, mais encore juſtes, ſur tout quand on les emploie dans une guerre fondée ſur une juſte défence. C'eſt néanmoins aſſez, à mon avis, qu'on les croie permiſes; quoique d'ailleurs on puiſſe leur accorder l'attribut de juſtes, puiſqu'elles entrent dans le châtiment des inadvertances & des négligences, qui ſont les plus dangereuſes fautes à la guerre.



CHAPITRE XIII.

Les Province de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur du Mexique.

CORTEZ recevoit à Tezeuco de fréquentes visites des Caciques, & des autres Indiens voisins de cette province, qui venoient lui offrir leur obéissance & leurs troupes. Ils se plaignoient tous des mauvais traitements qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les soldats enlevoient leurs biens, après avoir outragé leurs personnes, ajoutant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyés des provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur pays, en punition de ce qu'ils s'étoient alliés aux Espagnols. Ils témoignoient assez de résolution pour s'opposer à ces forces; & ils demandoient quelque secours, qui leur aidât à soutenir une défense si légitime. Leur requête paroissoit non-seulement rai-

ſonnable, mais encore importante, parcequ'on avoit un grand intérêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là, où ils auroient retranché la communication avec la province de Tlaſcala, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le Général dépêcha auſſi-tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux cents Eſpagnols, quinze Cavaliers & un gros de Tlaſcalteques, entre leſquels ils s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu, par importunité, la permiſſion de mettre à couvert dans leur ville le butin qu'ils avoient gagné, ce qu'on leur avoit accordé par politique; puiſque comme on attendoit de nouveaux ſecours de cette République, il étoit avantageux d'attirer les ſoldats de cette nation, par l'apas de l'intérêt, & par cette eſpece de liberté

Ces miſérables ayant ainſi changé la qualité de ſoldats en celle de porte-faix, marcherent avec le bagage de l'armée; & comme leur avarice avoit réglé le poids de leur charge, ſans conſulter leurs épaules, ils ne pouvoient ſuivre la marche; & ils s'arrêtoient quelquefois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dreſſé pluſieurs embuſcades des troupes qu'ils avoient ſur le grand Lac, dans les champs plantés de maïz, furent avertis de la négligence des Tlaſcalteques; & ils attaquerent ces traîneurs lorſqu'ils ſe repoſoient,

non-ſeulement à deſſein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille, comme il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-temps. Sandoval & Lugo accoururent auſſi-tôt au ſecours, & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, ſi à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou ſix Tlaſcalteques embarraſſés & déſarmés, périrent en cette occaſion; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques dépouilles des ennemis; & on continua la marche en prenant le ſoin de faire marcher au millieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embaras dura juſques à ce que l'armée ayant paſſé la province de Chalco, ſe vit proche des frontieres de celle de Tlaſcala, où ils ſe détacherent afin d'aller mettre leur bagage en lieu de ſureté, & délivrerent ainſi Sandoval des ſoins fatiguants qu'il prenoit de les aſſiſter.

Les ennemis avoient aſſemblé toutes les milices de ces provinces, à deſſein de châtier la rebellion des peuples de Chalco & d'Otumba; & ſachant que les Eſpagnols marchoient à leur ſecours, ils avoient renforcé leur armée des troupes qui étoient autour du Lac, dont ils formerent un gros redoutable, ſur le chemin des Eſpagnols, en une ferme réſolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien

avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent nécessaires, & s'avancerent en bataille, sans discontinuer la marche, à la vue des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus près l'intention des Mexicains; les premiers avec une assurance intrépide; & les autres avec une ardeur inquiéte, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les poussa contre notre armée fort brusquement; & suivant leur coutume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines surent profiter de ce désordre; & après avoir employé bien plus utilement les arquebuses & les arbalêtes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc toujours terrible aux Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jetter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut un moment après, qu'une honteuse fuite de tous côtés. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient sorties de la ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite si entierement, que cette grande armée de Mexicains fut dissipée sans ressource; & ces deux provinces

alliées se virent secourues sans aucune perte.

On réserva huit prisonniers, qui paroissoient des plus considérables, afin d'en tirer quelques connoissances; & l'armée alla passer la nuit dans la ville de Chalco, dont le Cacique, après avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança afin de leur faire préparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraichissements pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leur victoire, réduites suivant leur coutume, à des cris confus d'une fole réjouissance. Les peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques; à cause que les premiers avoient toujours obéi aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpétuelles contestations sur les bornes de leurs frontieres; mais ces deux nations oublierent alors tous leurs démêlés, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlascalteques, à qui ils se reconnoissoient obligés du soin qu'ils avoient pris, d'accourir à leur secours; outre qu'ils reconnurent qu'afin de se conserver la protection de Cortez, ils devoient être amis de ses alliés. Les Espagnols intervinrent dans ce traité; & après avoir assemblé les chefs, & les personnes les plus considérables des deux nations, ils firent la paix avec toutes les assurances & les solemnités dont ils se servoient en ces actes publics. Sandoval

s'obligea de l'autoriser par l'agrément du Général ; & les Tlascalteques s'engagerent réciproquement à le faire ratifier par leur République.

Cet exploit ayant été fait en si peu de temps, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'armée à Tezeuco, accompagnés du Cacique & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au Général même du secours qu'il leur avoit envoyé, & lui offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de soldats. Cette faction fut extrémement aplaudie à Tezeuco ; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, sans oublier les Chefs des Tlascalteques. Il caressa les Nobles de Chalco, & agréa leurs offres, réservant à s'en servir jusqu'au premier avis qu'il leur en donneroit : aprés quoi il fit amener en sa présence les huit prisonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ses Capitaines, affectant toute la sévérité d'un Vainqueur offensé. La peur & la confusion paroissoient sur leur visage, où l'on voyoit des marques d'un esprit abattu, & mal disposé à souffrir le châtiment que suivant leurs coutumes ils croyoient inévitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occasion, afin de justifier dans l'esprit de ses alliés la guerre qu'il avoit entreprise, lorsqu'on lui verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore con-

vaincre ses ennemis mêmes de sa générosité, il leur fit ce discours par l'organe de ses Truchements : » L'usage établi parmi » vous, & cette espece de justice qui au- » torise les loix de la guerre, me mettent » en droit de tirer satisfaction de votre » malice, en employant le fer & le feu » pour vous traiter avec la même inhuma- » nité dont vous traitez vos prisonniers : » mais nous autres Espagnols nous ne som- » mes pas persuadés que ce soit une faute » punissable d'être pris en servant son Prin- » ce ; parceque nous savons distinguer les » malheureux des coupables. Je prétends » donc seulement vous convaincre de l'a- » vantage que notre clémence a sur votre » brutalité, en vous donnant en un même » temps la vie & la liberté. Allez dès ce » moment vous ranger sous les etendards » de votre Prince, & dites-lui de ma part, » puisque vous êtes Nobles, & que vous » devez observer la loi attachée à la grace » qu'on vous fait, que je viens lui deman- « der raison de la mauvaise guerre qu'il » m'a faite lorsque je me suis retiré de Me- » xique, en rompant avec perfidie les trai- » tés qui m'avoient obligé à faire cette re- » traite ; mais principalement pour venger » la mort de Motezuma, qui me touche le » plus sensiblement. Que je suis suivi d'une » armée redoutable, non seulement par le » nombre des Espagnols, qu'il sait être in- » vincibles, & qui est considérablement aug-

» menté, mais encore par les troupes de
» toutes les Nations qui abhorrent le nom
» des Mexicains ; & que j'espere en peu
» de temps de l'attaquer au milieu de sa
» Cour même, y portant toutes les rigueurs
» d'une guerre que le Ciel favorise ; ré-
» solu de ne point relâcher d'une si juste
» colere jusqu'à ce que j'aie réduit en cen-
» dres toutes les villes de son Empire, &
» noyé la mémoire de son nom dans le
» sang de ses sujets. Néanmoins que si pour
» éviter sa propre ruine & la désolation
» de son pays, il se sent encore quelque
» inclination à la paix, je suis prêt à la lui
» accorder à des conditions que l'on jugera
» raisonnables ; parceque les armes de mon
» Roi, que les foudres mêmes du Ciel
» assistent en ces rencontres, ne blessent
» que lorsqu'elles trouvent de la résistance,
» toujours plus disposées à suivre les mou-
» vements de l'humanité que l'impétuosité
» de la vengeance «.

Le Général finit ainsi son discours, & donna aussi-tôt une escorte suffisante aux huit prisonniers, avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils se retirassent à Mexique pas la voie du lac. Ces misérables ayant peine à croire ce changement de leur destinée se jetterent aux pieds de Cortez, & lui promirent de faire savoir à leur Prince ce qu'il lui proposoit, & de contribuer de tous leurs soins à le porter à la paix ; mais on n'en reçut aucune répon-

se : & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la pensée de réduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroissoient fort éloignés ; mais seulement afin d'autoriser la justice de ses armes, & de donner un nouveau lustre à sa clémence entre ces Barbares : vertu dont les habiles conquérans savent faire un fort bon usage, puisqu'elle donne une situation favorable aux esprits qu'on veut assujettir, & qu'elle est toujours aimable aux ennemis mêmes, entre lesquels ceux qui connoissent la raison la reçoivent avec éloges ; & ceux qui ne la connoissent pas la regardent au moins avec respect.

CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez sort avec une grande partie de son armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

En ce temps Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevés ; & Martin Lopez lui donnoit avis qu'il alloit se mettre en chemin pour les conduire à Tezeuco, parceque la République de Tlascala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches, les mâts, la ferrure, & les autres matériaux nécesf-

saires ; & deux mille afin de relayer les autres quand ils seroient fatigués, sans comprendre ceux qui portoient les vivres & les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occasion de joindre l'armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour suivant à la tête de ces troupes, & qu'il attendroit une escorte au dernier bourg de la province de Tlascala, parcequ'il n'osoit pas, sans être soutenu de plus grandes forces, tenter le passage à travers les pays de l'obéissance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la seule chose qui manquoit, afin de serrer de plus près la ville de Mexique ; & le Général reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'elle se communiqua à toute l'armée. Il donna sur le champ la charge de conduire l'escorte à Gonzale de Sandoval, avec deux cents Espagnols, quinze cavaliers, & quelques compagnies de Tlascalteques, afin que ce secours joint aux forces de la République fût en état de résister aux insultes des Mexicains.

On lit dans l'histoire de Herrera, qu'il sortit de Tlascala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins ; ce qui a si peu de vraisemblable, qu'on croit que c'est une faute d'impression. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes ; ce qu'on croira plus aisément, si l'on considere le nombre de ceux qui ser-

voient déja dans l'armée de Cortez. La République donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déja considéré comme un des premiers Capitaines de sa Nation. Lopez sortit de Tlascala résolu d'attendre l'escorte à Gualipar, bourgade peu éloignée des terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien persuadé que sa valeur & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique : néanmoins il se réduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obéissance lui tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez régla la marche, en sorte qu'au sortir de la ville tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soutenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arriere-garde ; ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire que celle de faire conduire des vaisseaux par terre : & s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces métaphores, dont le style historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit dire que ces vaisseaux commencerent alors à flotter sur les épaules des hommes entre ces ondes formées par les différents mouvements

que l'inégalité du terrein faisoit prendre à cette troupe : invention admirable que Cortez mit alors en pratique, & dont le récit pourroit faire passer la vérité pour un songe, ou croire en le lisant que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obéir au Général; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui passoient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrés. Sandoval avoit ordre de châtier & de soumettre cette ville en faisant son chemin : mais à peine l'armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les habitants l'abandonnerent & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoya trois ou quatre Compagnies de Tlascalteques après les fuyards ; & lorsqu'il entra dans la place, sa colere & son dépit s'accrurent à la vue des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortune Jean Juste fut pris en cette maison avec plusieurs autres de sa compagnie.* Après quoi on vit dans le temple les têtes de ces Espagnols séchées au feu & à la fumée, afin de les préserver de la corruption : triste & affreux spectacle qui, conservant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroyables ces hideux simulacres du Démon.

A cette vue la pitié alluma la colere, & Sandoval résolut de sortir avec son armée pour aller châtier à toute rigueur cette exécrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorsque les Compagnies qu'il avoit détachées revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfants, après avoir tué dans les montagnes tous ceux qui avoient voulu s'échapper ou balancé à se rendre. Ces misérables enchaînés & éperdus de frayeur témoignoient leur repentir par des larmes & par des cris pitoyables. Ils se jetterent aux pieds des Espagnols, & ils n'y furent pas lon-temps sans exciter leur compassion. Sandoval se fit prier par ses Officiers, afin d'enchérir la grace qu'il vouloit leur faire; & enfin il les fit délier & les reçut en l'obéissance de son Prince : à quoi le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la ville ; & ils s'acquitterent fidelement de ce devoir par crainte ou par reconnoissance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les misérables dépouilles des ces Espagnols qui avoient été sacrifiés, afin de les faire enterrer, & continua sa marche jusqu'aux frontieres de Tlascala sans aucune rencontre. Lopez vint au-devant de lui avec Chechimecal & les Tlascalteques en ordre de bataille. Les deux armées se saluerent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilités particulieres. On

donna quelques heures néceſſaires au repos des troupes qui venoient d'arriver : après quoi Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Eſpagnols à l'avant-garde, avec les Tlaſcalteques qu'il avoit amenés. Les Tamenes, eſcortés de quelques troupes, compoſoient le corps de bataille ; & Chechimecal fut chargé du ſoin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offenſa de n'avoir pas le poſte le plus avancé, & ſon chagrin alla juſqu'au point de faire craindre qu'il ne quittât l'armée ; en ſorte que Sandoval fut obligé de l'aller trouver, afin de l'appaiſer. Il voulut lui faire comprendre que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus périlleux ; d'autant qu'on devoit craindre ſeulement que les Mexicains ne vinſſent inſulter l'armée par cet endroit-là ; mais Chechimecal n'en convint pas ; il dit : » Que comme à » l'aſſaut de la ville de Mexique il devoit » être le premier à mettre le pied ſur la bre- » che, il vouloit marcher toujours à la tête » afin de donner l'exemple à toutes les » troupes «. Sandoval fut enfin réduit à demeurer auprès de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde ; & ce ſentiment inſpiré par la ſeule vanité, eſt un de ceux qui produiſent les plus grands déſordres dans les armées ; puiſque le principal devoir d'un ſoldat eſt l'obéiſſance, & que la véritable valeur a des bornes preſcrites par la raiſon, qui oblige toujours un

vaillant homme à recevoir ſans s'ébranler les périls qui viennent à lui, ſans prétendre à la folle ambition de les aller chercher.

L'armée marcha ſuivant ſa premiere ordonnance ſur les terres de l'ennemi : & quoique les troupes de Mexicains paruſſent ſur quelques hauteurs éloignées, néanmoins ils n'oſerent en venir aux mains ; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un aſſez grand exploit.

On fit halte à la vue de Tezeuco par complaiſance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le temps de ſe parer de ſes plus belles plumes, & de tous ſes joyaux ; ce qu'il ordonna encore à ſes Officiers, diſant que cette démarche qui les approchoit de l'occaſion devoit être célébrée par des Soldats comme une grande fête ! rodomontade digne de ſon orgueil & de ſon âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezeuco & de tous ſes Capitaines, attendit hors de la Ville ce ſecours qu'il avoit tant ſouhaité : & après avoir careſſé les Chefs, & donné quelque temps aux acclamations des ſoldats, l'entrée ſe fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainſi que les ſoldats : & on rangea tout le bois, la ferrure & les autres pieces, chacune à part ſous un grand attelier que l'on avoit conſtruit exprès auprès des canaux.

Toute l'armée ſe réjouit de voir en ſureté ces apprêts, ſi néceſſaires à mettre la

derniere main à la conquête de Mexique ; que tout le monde desiroit avec une égale ardeur ; & Cortez rendit graces à Dieu des bontés dont il recompensoit son zele & ses intentions par cette espérance, ou pour mieux dire, par cette assurance d'un heureux succès.

Lopez s'appliqua aussi-tôt à la construction des brigantins, & on lui donna de nouveaux Officiers pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Cependant le Général ayant appris des Experts qu'il ne falloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces bâtiments en état de servir, résolut d'employer ce temps à aller lui-même reconnoître le pays qui étoit sur les bords du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant le dégât sur les terres de cet Empire : & après avoir communiqué à ses Capitaines cette entreprise, qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'exécuter ; laissant à Sandoval le gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprès d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toujours à propos pour toutes sortes d'emplois ; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même temps qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui de-

voient l'accompagner, Chechimecal lui demanda audience; & sans savoir que Cortez se préparoit à une sortie, il lui dit: » Que les hommes comme lui, nés pour » la guerre, languissoient dans l'oisiveté » d'une garnison, sur-tout après avoir passé » cinq jours entiers sans avoir trouvé une » seule occasion de tirer l'épée. Que ses » troupes étoient fraîches, & souhaitoient » de se faire voir aux ennemis, & que » pressé par leurs instances, & par celle de » son propre courage, il supplioit très hum- » blement le Général de lui marquer à » l'heure même quelque entreprise, où il » pût donner des preuves de sa valeur & » préluder avec les Mexicains, jusqu'à ce que » le temps fût venu d'achever leur défaite » par la destruction de leur ville «. Cortez avoit déja résolu de le conduire avec soi: mais cette vanité hors de saison ne lui plut pas: & comme il n'étoit pas trop satisfait des saillies de ce jeune homme, dont Sandoval l'avoit informé, il lui répondit avec une espece de raillerie: » Qu'il lui avoit » déja préparé une expédition d'importan- » ce, où il pourroit soulager l'ardeur qui » le pressoit; mais qu'il vouloit l'accom- » pagner lui-même, afin d'être témoin de » ses exploits «. Cortez avoit naturellement du dégoût des fanfarons, parcequ'on trouve rarement la valeur sans la modestie, néanmoins il ne laissa pas de reconnoître que ces fougues de courage étoient des cha-

leurs d'un sang échauffé par la jeunesse, & un défaut assez ordinaire aux nouveaux soldats, qui sont sortis heureusement des premieres occasions, & dont le peu d'expérience leur fait confondre la valeur avec la témérité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la résistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba : & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

On jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expédition par Ialtocan, ville située à cinq lieues de Tezeuco, sur un de de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les habitants de cette Ville ; parceque peu de jours auparavant ils avoient maltraité & blessé des Envoyés qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soumettre aux Espagnols ; & ce châtiment étoit d'une grande conséquence pour les autres Indiens de ce quartier là. Cortez partit après avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent, laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuco, à Xicotencal, & aux au-

tres Nations qui demeuroient dans la ville. Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid accompagnerent le Genéral, avec deux cents cinquante Espagnols, vingt cavaliers, & une compagnie forte & éclatante qui se forma des Nobles de Tezeuco; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soutenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette armée n'eut pas marché quatre lieues, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs bataillons, à dessein, comme il paroissoit, de défendre en pleine campagne la place qu'on vouloit attaquer; mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, suivie du choc des chevaux, cette armée se mit en désordre, & donna lieu à nos gens de se jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en si peu de temps, qu'à peine eut-on celui de remarquer leur résistance. La plus grande partie se sauva aux montagnes: les autres se jetterent sur le lac, & quelques-uns dans la ville d'Ialtocan, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blessés, & quelques prisonniers qu'on envoya au-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la place fut remise au jour suivant, & l'armée alla s'emparer de quelques maisons qui en étoient fort proches, où elle passa la nuit sans avanture. Au point du jour on reconnut que l'entreprise étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit cru.

La ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chaussée, ou un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué; mais les Mexicains qui gardoient ce poste avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la place d'emblée; & lorsqu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion: mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur assurance, lui apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire sans hasarder sa réputation.

Il songeoit déja à remplir ce passage de terre & de fascines, lorsqu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le Général le retint afin de lui servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit désigné. On sonda l'eau; & quoiqu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols, avec un nombre d'alliés tel qu'il lui parut nécessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de lui disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on lui

lui demanderoit, & assurer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçurent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & s'avancerent pour le défendre à coups de fleches & de frondes, dont ils blesserent quelques soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combattoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusqu'à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas pénétré; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête, n'eurent pas plutôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de temps que le reste de l'armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans opposition. Le pillage ne dura pas long-tems, quoiqu'on l'eût permis, afin de rendre le châtiment plus exemplaire, parcequ'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pu emporter. Néanmoins on transporta à l'armée quelques charges de maïs & de sel, plusieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs maîtres avoient oubliés ou négligés. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les habitants. Ainsi après avoir donné quelque temps à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au temple & aux

principaux édifices. Le Général approuva cette conduite, ſuppoſant que les flammes de ce lieu répandroient la frayeur dans l'eſprit des Indiens, & avertiroient par leur éclat les Villes voiſines du péril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'armée paſſa la nuit près de Cobatitlan, ville conſidérable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains ſe montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer ni être attaqués. La même choſe arriva à Tenayuca, & encore à Eſcapuzalco, bourgs ſitués ſur le bord du lac, & fort peuplés, que l'on trouva déſertés. On coucha en l'un & en l'autre; & Cortez meſuroit exactement les diſtances, & remarquoit par-tout ce qui étoit avantageux à ſes deſſeins, ſans permettre qu'on fît aucun dommage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'uſoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la réſiſtance. La ville de Tacuba n'étoit éloignée du dernier poſte que d'une demi-lieue, & elle le diſputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ſes habitants. Son aſſiette occupoit l'extrémité de la principale chauſſée, où les Eſpagnols eſſuyerent tant de haſards & de peine; & c'étoit un poſte très avantageux, parceque entre toutes les villes du lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il falloit néceſſairement occuper pour former le ſiege de cette grande

cité. Cependant le Général n'avoit pas alors deſſein de s'en ſaiſir à cauſe qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit ſeulement reconnoître & obſerver de plus près ce qu'il devoit prévenir ou éviter, lorſqu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçue, puiſqu'on ne ne devoit pas laiſſer impunie l'inſolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus diſpoſée à l'obéiſſance.

L'armée s'en approcha avec le même ordre que ſi elle eût marché à une entrepriſe plus difficile; & avant que de reconnoître la place, on découvrit des troupes preſque innombrables, compoſées de l'armée des Mexicains qui avoient toujours ſuivi la marche des Eſpagnols, & de la garniſon de Tacuba. Ces troupes que la ville ne pouvoit contenir s'étoient poſtées ſous les murailles à deſſein de les défendre; & elles s'avancerent ſéparées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de ſi grands cris, qu'ils auroient pu ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'expériences à quoi cela ſe réduiſoit. En effet lorſqu'ils donnerent dans le feu des arquebuſiers, qui les effrayoit encore plus qu'il ne les offenſoit; & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles eurent ouvert leurs rangs, ils ſe rompirent avec un ſi grand déſordre, que le reſte de l'arméeayant diſſipé leur avant-garde, pé-

nétra jusqu'au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête sans ordre & sans jugement, ainsi qu'on le demandoit. Néanmoins leur seule opiniâtreté disputa assez long-temps la victoire, mais enfin ils tournerent le dos par-tout, pour fuir les uns dans la ville, & les autres sans choix en tous les lieux qui les éloignoient du péril.

Les Espagnols maîtres du champ de bataille employerent le reste du jour à choisir un poste avantageux où ils pussent passer la nuit; cependant à la pointe du jour les ennemis parurent encore en campagne, à dessein de réparer par la voie des armes l'affront qu'ils avoient reçu. Le Général rangea ses troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvements que le jour précédent. Il battit aussi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore présente à leur mémoire.

On les poussa à grands coups d'épées & de lances jusques dans la Ville, où les Espagnols entrerent après eux avec quelques compagnies de leurs alliés. Le Général soutint durant quelque temps le combat au milieu des rues, & lorsqu'il le jugea à propos il se retira au poste qu'il avoit occupé, abandonnant à ses soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises, où ils mirent le feu, autant pour faciliter sa retraite, qu'afin de laisser des marques de sa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vue de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours : on les ramenoit aussi toujours battant dans la Ville ; & l'intention du Général étoit de consumer la garnison en ces sorties ; & lorsque leur foiblesse commença à se déclarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il résolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déja marqués pour l'assaut, & les ordres donnés, quand on vit avancer sur la chaussée un gros considérable de Mexicains. Il falloit battre le secours avant que de forcer la Ville : ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée, à dessein de charger les Mexicains, lorsqu'ils entreroient en terre-ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & serré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pousser quelque troupe devant eux, qui se laissant faire une charge attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils exécuterent cet ordre avec une adresse remarquable : quelques-uns sauterent négligemment en terre-ferme, & formerent quelques rangs si mal à propos, que Cortez crut que ce mouvement d'industrie en étoit un de crainte. Il laissa une partie de son armée opposée aux sorties de la garnison de Tacuba, & marcha droit à la chaussée ; supposant qu'après avoir battu ces ennemis avec facilité, il reviendroit tomber sur la Ville. Les Me-

xicains avancés en terre-ferme tournerent le dos à la premiere démarche des Espagnols, & se retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement, cédant le terrein pied à pied, & dans une espece de désordre, à dessein d'engager nos soldats. En effet le Général les suivit, emporté par ces apparences de victoire; mais avec peu de réflexion, puisque le succès de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore assez éloigné pour être effacé de sa mémoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toujours sinceres, & qu'ils s'en servoient à appeller leurs ennemis en des embuscades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui est quelquefois l'écueil des vainqueurs, ne lui laissa pas le loisir de démêler toutes les circonstances qui distinguent une peur artificieuse de la véritable.

Les Mexicains se rallierent, & firent tête lorsqu'ils virent le Général engagé dans le détroit de la chaussée ; & comme ils l'entretenoient par leur résistance, un nombre presque infini de canots sortit de Mexique, vint investir les deux côtés de la digue ; en sorte que les Espagnols se trouverent en un moment attaqués en tête & par les flancs. Alors, quoiqu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligés de se retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtés contre les canots. Les ennemis

s'étoient munis de piques fort dangereuses, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Espagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Ils en blesserent plusieurs, & il s'en fallut peu qu'on ne perdît une enseigne; parcequ'au moment que le combat étoit le plus échauffé, Jean Volante qui la portoit, fut renversé d'un coup de pique dans le lac: les Indiens qui étoient les plus proches, se jetterent aussi-tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à dessein de le présenter à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat; & quand il se vit éloigné des autres bâtiments, il se saisit de ses armes; & se débarrassant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il se jetta dans l'eau, & se sauva à la nage sans abandonner son enseigne; également brave & heureux en cette action.

Cortez se mêla l'épée à la main dans les plus grands dangers; & retira enfin ses troupes en terre-ferme avec peu de perte, après avoir tiré une assez grande vengeance de la tromperie qu'ils lui avoient faite en l'attirant sur la chaussée; puisqu'il y fit périr tant d'ennemis, ainsi que dans le lac même, que l'artifice leur couta tout ce qu'ils auroient pu perdre en une bataille. Néanmoins comme il jugea bien qu'il y auroit de la témérité à retourner à l'entreprise de Tacuba, malgré ce nouveau se-

cours, qui ſe tenoit toujours en vue, il délibéra de ſe retirer à Tezeuco ; ce qu'il exécuta ſur le champ par l'avis de ſes Capitaines, ſans que les Mexicains oſaſſent quitter la digue, ni ſortir de leurs canots, juſqu'à ce que l'éloignement de notre armée leur donna le courage de la ſuivre de loin : mais ils ſe contenterent d'étourdir nos ſoldats par de grands cris ; & toute leur vengeance ſe réduiſit à cette fatigue inutile. Cette expédition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats, que par les connoiſſances qu'on acquit de ce pays, dont on devoit ſe ſaiſir : & quoique notre Hiſtorien tâche d'en obſcurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour ſon principal deſſein ; puiſqu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco, que les Caciques de Tucapan, de Maſcalingo, d'Autlan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du lac du côté du Septentrion, vinrent offrir leur obéiſſance & leurs troupes : marque aſſurée que ces exploits avoient augmenté la réputation des Eſpagnols, dont l'acquiſition eſt une des plus avantageuſes à la guerre, puiſqu'elle emporte ſur les eſprits ce que toute la force des armes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup de difficulté.



CHAPITRE XVI.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

La répétition de tant d'heureux succès étoit un témoignage presque visible que Dieu s'intéressoit à cette conquête ; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne ces favorables hasards où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce temps-là, mesurés sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignés de toute sorte d'espérance. Un vaisseau d'un port considérable, adressé à Cortez, vint mouiller au port de Vera Cruz : il portoit Julien d'Alderete, né à Tordesilas, qui venoit exercer la charge de Trésorier pour l'Empereur ; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Séville ; Antoine de Caravajal, Jérome Ruis de la Mota, Alonse Diaz de la Reguerra, & d'autres soldats de considération, avec un secours d'armes & de munitions. Ils se rendirent aussi-tôt à Tlascala, avec les munitions portées par les

les Indiens Zempoales ; & on leur donna une escorte qui les conduisit à Tezeuco, où ils apporterent eux-mêmes le secours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz prétend que ce vaisseau venoit d'Espagne en droiture ; & Herrera, qui parle de son arrivée, ne désigne point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher son incertitude sous cette omission. On voit peu d'apparence à croire que ce vaisseau vînt d'Espagne, adressé à Cortez, sans aucune lettre de son pere ni de ses Agens, sur-tout dans un temps où ils n'avoient à l'informer que des bons succès que leurs diligences avoient produits, & dont, selon ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long-temps après. On aura bien plus de penchant à se persuader que ce navire venoit de l'Isle de Saint-Domingue, dont les Gouverneurs, ainsi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez se trouvoit ; & la venue du Trésorier ne conclut rien contre ce sentiment ; puisque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jusqu'à nommer des Officiers qui eussent le soin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité sur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on feroit dans les Indes : mais ce secours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un temps plus propre ; & Cortez en reconnut bien la véritable source, en rendant graces à Dieu non seulement de ce bonheur

qui augmentoit ses forces, mais encore de la vigueur qu'il sentoit renouveller en son courage, & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, lui paroissoit néanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même-temps, des envoyez de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au Général, contre une puissante armée que l'on préparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obéissance de l'Empereur, les villes de ces provinces, qui conservoient encore de la fidélité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes; & comme on l'a vu déja par sa conduite, il donnoit toute son application à cet exercice, & tous ses soins à chercher les moyens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assuré, que celui de jetter dans ces provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-cruz. Ce dessein étoit d'une telle importance, qu'il réduisit Cortez à une obligation précise de secourir ses alliés, dont la fidélité lui conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui lui étoit si nécessaire. Il ordonna donc à Sandoval d'y conduire trois cents Espagnols, vingt cavaliers, & quelques compagnies de Tlascala & de Tezeuco, en

nombre suffisant à soutenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques avoient leurs troupes sur pied, qui formerent un gros considérable lorsqu'elles furent jointes avec celles de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignés, leur Armée étant logée à Guastepeque; & le Commandant Espagnol résolut de les attaquer, avant qu'ils fussent entrés sur les Terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort satisfaits de leurs forces, & instruits que les Espagnols étoient arrivés pour soutenir ceux de Chalco, se posterent derriere quelques ravines ou chemin creux, afin de combattre en un lieu où ils n'eussent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, seulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Espagnols qui le suivoient, fut nécessaire pour ôter cet avantage aux ennemis; ce qui se fit à coup de main, & avec quelque perte, puisqu'il mourut en cette occasion un soldat Espagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adresse à dresser les chevaux au manege de la guerre, lui avoit acquis l'estime de tous ses compagnons. Les Mexicains perdirent assez de monde en ce combat; néanmoins ils se crurent encore assez forts, pour se

rallier dans la plaine; & Sandoval ayant surmonté en peu de temps la difficulté du passage, les chargea si brusquement, qu'il les rompit avant qu'ils eussent exécuté leur ralliment. Leur avant garde combattit avec fureur, & en gens désespérés; & sa résistance auroit pu passer pour un juste combat, si elle avoit duré un peu plus de temps; mais le désordre où on les surprit, leur étoit si désavantageux, que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette armée demeura sur le champ, ou en fuyant; & Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son armée pût prendre quelque repos, résolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque, où les vaincus s'étoient retirés.

Cependant nos troupes eurent à peine gouté le repos dont elles avoient besoin pour rétablir leurs forces que les batteurs d'estrade, qu'on avoit envoyés reconnoître les avenues, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empressement, qu'on n'eut que le temps de mettre l'armée en bataille. Un gros de 14 ou 15 mille Mexicains s'avançoit en bon ordre; & il étoit si proche, qu'on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle armée, qui venoit soutenir les premiers qui avoient été défaits, puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent

ralliés si aisément; & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en désordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons, où, suivant leur coutume, ils porterent tant de terreur, & firent un si grand carnage, que les Mexicains se virent réduits à tourner le dos, & à se jetter en confusion dans le bourg de Guastepeque, où ils se figuroient être en sûreté; mais les Espagnols les suivirent de si près, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main, qu'ils entrerent dans la place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combattant, jusques à ce que le reste de l'armée arrivât. Les vainqueurs se répandirent alors par toutes les rues, & on poussa enfin les ennemis hors du bourg, à grands coups d'épées. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat; & les autres s'enfuirent si effrayés, qu'en peu de temps ils n'en parut pas un seul aux environs de la place.

Elle étoit d'une si vaste étendue, que Sandoval résolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols, & la plus grande partie des alliés, y trouverent du couvert; & la victoire fut fort égayée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec

cette réserve, que les soldats ne se chargeassent point d'un butin embarrassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes; mais seulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du boug arriva peu de temps après, accompagné des principaux habitants; & ils prêterent le serment d'obéissance & de fidélité, après s'être excusés sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de leurs bonnes intentions, la sincérité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discretion des vainqueurs. Les Espagnols les rassurerent par leurs caresses; & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne où tout paroissoit tranquille, délibéra de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Néanmoins les peuples de Chalco, qui étoient mieux servis en espions, eurent avis que tous les Mexicains échappés des derniers combats s'étoient réunis à Capistlan, & protesterent au Commandant, que sa retraite seroit la même chose, que s'il les livroit à leurs ennemis; sur quoi on jugea nécessaire de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils eussent été renforcés par de nouvelles troupes.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieues de Guastepeque, du côté de Mexique. Cette place, assise au plus haut d'une montagne de difficile accès, pouvoit passer pour une forteresse; parcequ'un ruisseau descendant

des montagnes voisines avec rapidité lavoit le pied des précipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient saisis, avoient garni toute cette hauteur de soldats armés, qui, en célébrant par de grands cris la sureté où ils se voyoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste, afin de laisser les provinces voisines sans aucune crainte d'une nouvelle invasion; & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala, de s'avancer à la tête de l'armée, parceque l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers, les rendoient plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obéi avec la même promptitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions; & la lenteur de leur mouvement sembloit avouer qu'ils croyoient cet exploit au dessus de leurs forces; ensorte que Sandoval, fatigué de leur retardement, se jetta dans le péril à la tête des Espagnols, dont la résolution donna tant d'émulation aux Indiens alliés, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faisoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Espagnols, & combattant

comme eux. Le chemin étoit si escarpé en plusieurs endroits, qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains sans craindre que le pied ne glissât, & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'en haut, étoient plus dangereuses que les fleches, ni les dards. Néanmoins les arquebuses & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées; & les assaillants ayant la valeur & la constance pour eux, contre la résistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presqu'au même-temps que les Mexicains se retirerent dans le bourg si abattus, qu'ils se disposerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquitterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux précipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillés en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les relations les plus sinceres, le ruisseau fut teint du sang de ces misérables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ces eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié; ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la nécessité du rafraîchissement.

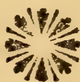
Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits par des coups de pierres, & quelques Espagnols furent blessez considérablement; entre lesquels André de

Tapia, & Hernan d'Osma ont mérité d'être nommés par leur qualité, ou par leurs actions. Les alliés furent plus maltraités, parceque l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de précipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenues en si peu de temps, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chassés de ces provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezeuco, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant dès qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle Armée contre la Province de Chalco, marquant toujours une extrême passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un temps où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celui de leurs armes. Ils assemblerent leurs troupes à la hâte; & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils purent tirer de leurs Alliés. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combattre avec ordre. Les deux Armées, qui se cherchoient, en vinrent bientôt aux mains avec une égale résolution. Le com-

bat fut long & sanglant; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avantage, puisqu'encore qu'ils eussent perdu beaucoup de monde; ils en tuerent encore plus aux Mexicains, & demeurerent les maîtres du champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissements à Tezeuco: & Cortez s'en fit un plaisir particulier, de voir ces Alliés en état de se soutenir par eux-mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoit capables de les défendre. Cet heureux succès étoit dû principalement à leur valeur; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient eue à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvés, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret que les Mexicains se laissoient battre comme les autres hommes.



CHAPITRE XVII.

Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort périlleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiés sur les montagnes de Guastepeque.

CORTEZ auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusqu'aux bords du lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieues de Guastepeque, parcequ'il étoit important de reconnoître ce poste, d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de temps pour une nouvelle sortie; ainsi on résolut de l'employer à cette expédition. On considéroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascala, en animant les peuples de Chalco, qui paroissoient appréhender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'exécution, qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soi Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cents Espagnols, & les troupes de Tezeuco & de Tlascala, qu'il crut nécessaires; supposant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ses alliés.

Il laissa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toujours également soumis & affectionné ; & quoique son âge & son génie l'appellassent à des emplois plus brillants, il savoit bien connoître qu'il se faisoit un plus grands mérite de son obéissance.

Le Général sortit de Tezeuco le cinquieme Avril 1521 ; & comme il ne trouva sur sa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit suivante à Chalco. Tous les Caciques de son alliance y étoient fort allarmés, sur ce qu'ils n'attendoient aucun secours des Espagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à dessein de ruiner toutes ces provinces. Leur joie égala, pour le moins, l'embarras où ils étoient : ils se jettoient aux pieds des Espagnols, ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la disposition, suivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuse destinée. Cortez avoit dessein de se servir de leurs troupes. Il leur laissa donc croire qu'il ne venoit que pour les secourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la frayeur qu'ils avoient prise : après quoi il leur persuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de louanges sur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des sentinelles avancées, & certains espions dans le pays ennemi, qui en faisant passer la parole des uns aux autres, donnoient à tous moments avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moyen, que les Mexicains instruits que les Espagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchés sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques forteresse qui occupoient les hauteurs du plus difficile accès. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi séparées sur ces montagnes, jusqu'à ce que le Général se fût retiré, afin de se détacher après sa retraite, contre ses alliés: l'autre, qui paroissoit plus probable, étoit d'attendre notre armée en des lieux où la Nature même militoit pour eux, par l'avantage de la situation; l'une ou l'autre de ces vues engageoit également à les attaquer dans leurs forts même, afin de ne point perdre le temps d'aller à Suchimilco.

L'armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une bourgade abandonnée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliés se joignirent aux Espagnols en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considérable de bons soldats, donnerent de l'ardeur aux autres nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces défilés. On com-

mença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & aſſez difficile, entre deux files de montagnes, qui lui communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains ſe montrerent des deux côtés, & ils menaçoient de loin : néanmoins l'armée continua ſa marche au petit pas, en défilant ſuivant la nature du terrein, juſqu'à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour ſe reſſerrer davantage ſur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parcequ'on découvroit ſur l'éminence un grand fort que les ennemis occupoient, en ſi grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poſte moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Eſpagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces précipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un moindre péril, que celui des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faiſoient de notre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du Général; & ſa patience ne put aller juſqu'à ſouffrir les injures qu'ils faiſoient aux Eſpagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere, qui donne ſouvent de méchants conſeils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où ſans balancer ſur le choix du chemin le plus aiſé, il fit avancer deux compagnies

d'Arquebusiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de notre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore satisfait d'une réputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en poursuivant éternellement des entreprises périlleuses.

Lorsque les Espagnols commencerent à monter, les Mexicains se retirerent, en feignant quelque désordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent en criant horriblement, & ils firent tomber d'en haut une grêle épouvantable de grosses pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin, après avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent. Cette premiere charge fit beaucoup de mal, qui auroit été encore plus grand, si l'Enseigne Christophle de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant retirés au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin, parcequ'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand péril. Le Général reconnut en même temps, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là; il fut même quelques moments à craindre qu'ils n'y essent péri tous; & il leur envoya en diligence un ordre de se retirer; ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols: le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité;

traité; & plusieurs soldats en revinrent dangereusement blessés. Cortez ressentit cette disgrace en lui-même, comme un effet de sa propre imprudence; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre : mais il sut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fît contre les ennemis.

Il résolut en même temps d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur; à quoi il se sentoit également poussé, par le desir de se venger, & par le risque qu'il voyoit à continuer son voyage en laissant ces ennemis derriere soi. Néanmoins ce dessein ne fut point exécuté, parcequ'on découvrit en ce moment une embuscade, qui lui donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arriere-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilés. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs d'attaquer en même-temps l'avant-garde : & le stratagême de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le Général fit faire à ses troupes le même mouvement que si il eut voulu continuer

la marche, & découvrit le flanc aux Mexicains qui étoient en embuſcade; & lorſqu'il les crut aſſurés par cette démarche, il alla fondre ſur eux : mais ils ſe ſauverent par ces rochers avec tant de viteſſe, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuyant, le chemin de Guaſtepeque : ſur quoi le Génétal détacha ſa cavalerie pour les ſuivre, & fit avancer de quelques pas ſon infanterie, dont le mouvement ſervit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur fort, & qu'ils ſuivoient par les hauteurs la marche de notre armée.

Cette vue fit ceſſer la crainte que le Général avoit, de laiſſer les ennemis derriere ſoi; & l'armée ſuivit ſon chemin, ſans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroyables, juſqu'à ce qu'après avoir fait environ une lieue & demie, on trouva un autre fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancés avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer : & quoique leurs cris & leurs menaces irritaſſent le Général, néanmoins on étoit trop près de la nuit & d'une fâcheuſe expérience, pour ſe commettre avec eux, ſans prendre d'autres meſures.

L'armée campa dans un petit village abandonné ſur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle ſouffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau; la ſoif étant un autre

ennemi, qui vint troubler le repos des soldats. On trouva le matin quelque soulagement, à des sources qui n'étoient pas éloignées du camp, & le Général ayant donné ses ordres, commanda qu'on le suivît, & s'avança pour reconnoître le poste que les Mexicains occupoient. Il le trouva encore plus inaccessible que le premier, parceque le chemin faisoit plusieurs retours en montant, & qu'il étoit par-tout exposé aux traits des ennemis. Néanmoins ayant remarqué une autre éminence à la porté de l'arquebuse, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Trésorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebusiers, afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître sur la hauteur. Cet ordre fut exécuté; ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrêmement surpris des premieres décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde : sur quoi ils résolurent d'abord de se retirer à un gros bourg, qui tenoit d'un côté à leur fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris; & en même temps que l'armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vit de la montagne voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur fort, & qu'ils se jettoient en fuyant, dans l'endroit le plus désert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusqu'à ce poste, qu'il ne prétendoit pas conserver, &

qui n'étoit d'aucune importance, puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'armée étoit prête à marcher, lorsqu'on découvrit au haut des murailles du Fort quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de temps en temps, avec d'autres marques de soumission, qui obligerent de leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussi-tôt, & vint offrir son obéissance; non seulement pour ce Fort où il faisoit sa résidence, mais encore pour celui qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la vérité pour soi; & il rejetta la résistance qu'on avoit faite sur ces montagnes sur les forces des Mexicains, supérieures aux siennes. Le Général reçut ses excuses, soit qu'elles lui parussent vrai-semblables, ou qu'il crut qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir très sensible de ce que l'armée passoit sur ses terres, sans recevoir le serment de fidélité de ses Sujets, & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoyer deux compagnies d'Espagnols prendre, au nom de l'Empereur, cette espece de possession en la forme qu'on observoit en ce temps-là.

Après cette cérémonie, qui ne tarda pas beaucoup, l'armée passa à Guastepeque, bourg très peuplé, que Gonzale de Sando-

val avoit laissé paisible ; & on le trouva aussi rempli d'habitants & de toutes sortes de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux habitants, vint au-devant du Général, l'assurer de son obéissance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit préparé dans son palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandants des Alliés ; offrant d'assister toutes les troupes des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquitta de ces promesses avec autant de prévoyance que de libéralité.

Son palais étoit un édifice si somptueux, qu'il égaloit ceux de Motezuma, & si vaste que tous les Espagnols y trouverent du couvert sans incommodité. Au matin il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cédoit en rien à celui du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols, parcequ'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis : en sorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur plus d'une demi-lieue, & un peu moins de largeur : le terrein égal & uni par-tout étoit partagé fort reguliérement en des compartiments de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre pro-

duiſoit, avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voiſines, & des quarrés à part en maniere de parterres, où on voyoit toutes les fleurs & tous les ſimples qui ſervent à la médecine, cultivés avec beaucoup de ſoin & de propreté : ouvrage d'un grand Seigneur qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit ſon étude à donner l'arrangement & la juſteſſe de l'art aux beautés de la nature.

Cortez n'oublia pas les préſents pour engager ce Cacique dans ſes intérêts ; mais comme en entrant dans ce jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca, qui ſe rencontroit ſur ſa route, il prit peu de plaiſir aux beautés de ce lieu, & fit marcher auſſi-tôt l'armée, non ſans quelque ſcrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit : miſérable condition des ſoucis, dont on ſe détache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence après un peu de diverſion.

CHAPITRE XVIII.

L'armée paſſe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains ; & delà à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.

QUATLAVACA étoit un bourg fort peuplé, & fort par ſa ſituation entre des ravi-

nes, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la place & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'armée y arriva, après avoir soumis sans peine les bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts, & garni les bords des ravines de tant de soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son armée en bataille à une distance raisonnable; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses, & les Alliés à coups de fleches amusoient les ennemis par de fréquentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au-dessous du lieu du combat; & en même temps il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupés par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblés le mieux que l'on put livrerent un passage suffisant, quoique dangereux, à l'infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin au-delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tout moment par les soldats des Alliés, qui se hasardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçurent bientôt de leur négligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrés, avec tant de force & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hasardoit fort le succès de

ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartés durant que l'infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la cavalerie fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extrême péril où les choses étoient réduites.

Ces cavaliers prirent un assez grand tour à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout avec le secours de quelque infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui panchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols employés à l'escarmouche suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considérable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'à se sauver dans la montagne par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé qu'en fuyant; néanmoins la plus grande partie échappa à la faveur des défilés de ces rochers, qui empêcherent qu'on ne les suivît de près. On trouva le bourg abandonné de ses habitants, mais garni de vivres & de quelques dépouilles,

dont on donna le pillage aux ſoldats. Peu de temps après le Cacique & les principaux habitants appellerent nos gens à la campagne, & promirent de ſe rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un ſauf conduit, afin de rentrer dans le bourg pour y préparer un logement à nos troupes. On le leur accorda par l'organe des Truchements; & ils ſervirent utilement à donner des lumieres ſur le deſſein des ennemis, & ſur la connoiſſance du pays: quoiqu'on n'eût pas d'ailleurs beſoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fonds ſur leurs excuſes, puiſque le voiſinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour ſuivant l'armée prit la route de Suchimilco, place qui méritoit le nom de ville, aſſiſe ſur le bord d'un lac d'eau douce qui s'écouloit dans le grand lac. Les bâtiments étoient fondés en partie ſur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots ſervoient de voitures. Il étoit très important de reconnoître ce poſte, qui n'étoit qu'à quatre lieues de Mexique. La marche fut très fâcheuſe, puiſqu'après avoir paſſé un défilé de trois lieues, on trouva un pays ſtérile & ſec, où la ſoif augmentée par l'exercice tourmenta cruellement les ſoldats. La chaleur du ſoleil redoubloit encore leur fatigue, quoiqu'ils fuſſent entrés en une forêt de pins, qui pour cette fois perdirent jusqu'à l'agré-

ment de leurs ombres, au ſentiment de ces troupes déſolées.

On rencontra proche du chemin quelques maiſons bâties pour la commodité ou pour le divertiſſement des habitants de Suchimilco, dont elles dépendoient. L'armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchiſſement, dont elle avoit tant de beſoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à deſſein d'attendre les Eſpagnols en un poſte plus fort. Le Général mit ſon armée en bataille au point du jour & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit difficile & haſardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'euſſent mis une forte garniſon dans Suchimilco; puiſque la place leur étoit d'une ſi grande importance, & que tous les ſoldats échappés des rencontres paſſées en avoient fait leur aſyle. Ses conjectures ſe trouverent juſtes. Les ennemis parurent ſéparés en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puiſſe approcher de la vérité, on n'oſe le rapporter parcequ'il bleſſe la vraiſemblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faiſoient têteſur deux lignes au bord d'un ruiſſeau qui tomboit avec rapidité dans le lac. Un autre gros, qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parcequ'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits de planches & de faſcines; ſup-

ſoſant qu'encore que les Eſpagnols l'euſſent gagné, ils les combattroient toujours avec avantage au ſortir d'un paſſage ſi étroit.

Le Général reconnut le péril ſans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliés au long des bords du ruiſſeau : & durant qu'elles ſe battoient à coups de traits ſans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Eſpagnols droit au pont. Ils y trouverent une réſiſtance ſi obſtinée, qu'ils furent repouſſés juſqu'à deux fois : néanmoins ils firent à la troiſieme un ſi grand effort, en ſe ſervant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à meſure qu'ils les gagnoient, qu'ils ſe rendirent enfin maîtres du paſſage. Cette perte abattit le courage des Mexicains ; en ſorte qu'ils ne furent pas long-temps ſans faire une retraite précipitée, quoiqu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent battre le ſignal ; ſoit afin de couvrir leur déſordre, ou parcequ'ils avoient deſſein de ſe rallier.

Les Eſpagnols coururent pour ſe ſaiſir du poſte que les ennemis abandonnoient, & au même temps diverſes compagnies des Alliés de Tlaſcala & de Tezeuco ſe jetterent dans l'eau pour gagner l'autre bord du ruiſſeau, qu'ils paſſerent à la nage & ſe joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliés ſous les murs de la place, où ils les attendoient en bataille : mais au premier abord des Eſpagnols ils reculerent, ſans ceſſer de les provoquer

par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hasard, afin de montrer que leur retraite ne se faisoit pas sans dessein. Néanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc que cette valeur simulée approchoit fort de la peur. Ils se jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres se mirent à couvert derriere les retranchements qu'ils avoient faits dans les rues, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le Général laissa une partie de son armée à la campagne, afin d'assurer sa retraite & de s'opposer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reste de pousser les Mexicains : & ordonnant à quelques compagnies de rompre les barricades des rues à droite & à gauche, il donna par la principale avenue, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec assez de peine ; & Cortez s'anima jusqu'au point de retomber dans ces transports, où il entre beaucoup de hardiesse & peu de réflexion : en sorte qu'oubliant le soin de sa personne, dès qu'il eut l'épée à la main, il se jetta au milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & se trouva seul & envelopé de toutes parts, lorsqu'il voulut revenir au secours de ses gens. Il se maintint durant quelque temps en combattant avec la derniere vigueur jusqu'à ce que son cheval

s'abattit sous lui de pure lassitude, & le mit en extrême danger de se perdre. Les Mexicains qui se trouverent les plus proches de lui, s'avancerent en ce moment: & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défense que l'envie, qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le présenter à leur Empereur, quand Christophe d'Olea de Medina del Campo, soldat connu par sa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlascalteques qui combattoient auprès de lui; & donnant tête baissée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en saisir, ce brave soldat fit un si grand effort, & fut si bien secondé par ces Indiens qui le suivoient, qu'après avoir tué de sa main cinq ou six des ennemis qui pressoient le plus son Général, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en servit à faire pousser les Mexicains partout; & cette derniere charge les obligea à se sauver vers le côté de la Ville qui étoit sur le lac, & à quitter aux Espagnols toutes les rues de terre-ferme.

Cortez sortit ainsi de cette occasion avec deux blessures légeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le Général fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & après

même cette action, à laquelle il donne un air de miracle : mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au secours du Général, en attribue toute la gloire à Christophle d'Olea ; & les descendants de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui lui appartient) , ne seront point blâmables de donner plus de créance à la relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vu, qu'à ce qu'on a débité sur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainsi dans la ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimotzin leur avoit recommandé particuliérement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs soldats, & allerent prendre terre en un endroit écarté ; sachant que les Espagnols étoient occupés à l'attaque des rues, & à dessein de les investir par derriere : mais ils furent découverts, & chargés avec tant de résolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laissant beaucoup de leurs soldats sur la place. Il parut néanmoins à la résistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvés ; & le combat fut si rude, que les trois Commandants Espagnols y furent blessés, avec un nom-

bre considérable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la ville qui étoit en terre-ferme. Le Général mit des corps-de-gardes aux endroits où on pouvoit faire une descente du côté du lac, & logea ses troupes sous des portiques voisins du plus grand de leurs temples, qui ayant une espece de muraille capable de résister aux armes des Mexicains, lui parut un lieu commode à assurer le repos de ses soldats, & à faire panser les blessés. Il commanda en même temps quelques compagnies, pour reconnoître le haut de ce temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps-de-garde de vingt ou trente soldats Espagnols sous un bon Commandant, qui eut soin de les tenir alerte, & de changer les sentineles, afin d'observer tout ce qui viendroit par terre ou par eau : précaution fort nécessaire, dont on reconnut bientôt l'utilité; puisque sur le soir ils donnerent avis qu'ils avoient découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcés, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prévenir les risques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps de gardes à toutes les avenues; & au point du jour on vit le débarquement des ennemis assez loin de la ville, en un

gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le Général alla les recevoir hors des murailles, & choisit un poste où sa cavalerie pût combattre avec avantage; laissant une partie de l'armée à la défense du quartier. Les deux armées furent bien-tôt en présence; & les Mexicains vinrent les premiers à la charge : mais les coups de feu leur firent céder assez de terrein pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur résistance avec tant de carnage, qu'ils tournerent le dos si brusquement, que cette action fut plutôt une chasse qu'une victoire.

Cortez séjourna durant quatre jours à Suchimilco, afin de laisser aux blessés le temps de se guérir. On eut toujours les armes à la main durant ce séjour, parceque le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne paroissoient pas, on étoit encore inquiété par les soupçons de leurs entreprises.

Le jour destiné à la retraite arriva, & on la fit ainsi qu'elle avoit été résolue, sans que les ennemis cessassent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilés, pour chercher quelque occasion avantageuse, mais ils furent chassés par-tout;

avec peu de peine, & toujours quelque perte pour eux. Le Général revint ainsi à Tezeuco, assez satisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit proposés en cette sortie; celui de reconnoître Suchimilco, poste qui lui étoit important pour ses desseins, & celui d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites: néanmoins il sentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Espagnols en cette expédition; puisqu'outre ceux qui moururent au premier assaut de ce fort sur la montagne, les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco, en une maison qui étoit dans l'eau du lac, où ils s'étoient écartés pour piller, & deux de ses valets qui donnerent en une embuscade, s'étant égarés par négligence, de la route de l'armée. Sa douleur en étoit plus sensible par la circonstance que ces Espagnols ayant été pris en vie, alloient servir de victimes infortunées sur les autels des Idoles, & cette cruelle idée lui représentoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vu, de périr par une mort aussi funeste & aussi exécrable lorsque les ennemis l'eurent en leur pouvoir: mais les réflexions sur l'importance de conserver sa personne, venoient toujours ainsi à contre-temps, puisqu'à la vue des occasions il ne songeoit qu'à satisfaire les mouvements de la valeur, laissant à un autre temps les remords de la prudence.

CHAPITRE XIX.

On châtie la conspiration de quelque Espagnols contre la vie de Cortez, par le supplice d'un Soldat ; & un mouvement séditieux de quelques Tlascalteques, par la mort de Xicotencal.

Les brigantins se trouverent alors en état d'être lancés à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit besoin pour les recevoir, & les autres préparatifs nécessaires à cette grande entreprise s'avançoient avec chaleur. On fit une grande provision d'armes pour les Indiens, un inventaire fort exact de toutes les munitions qui étoient dans les magasins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliés le jour précis auquel ils devoient se trouver au rendez-vous avec leurs troupes ; & sur-tout on prit un soin particulier des vivres qui se transportoient continuellement à la place d'armes, autant par l'intérêt du commerce, que par l'obligation que les alliés avoient d'en fournir. Le Général descendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver sous sa main dans les entreprises de guerre, dont le succès dépend souvent d'un léger défaut, & demande des soins fort étendus à la prudence.

Dans le temps que ceux-ci occupoient l'imagination du Général, ils furent traversés par un nouvel accident, qui attiroit des réflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel exercice à son courage, & mit sa fermeté à la derniere épreuve. Un Espagnol des plus anciens dans le service, vint lui dire qu'il avoit à lui parler en particulier. Cet homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce secret étoit d'une extrême conséquence au Général, qui lui donna une audience comme il la souhaitoit, & apprit que durant son absence, il s'étoit formé une conjuration contre sa vie & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un soldat particulier, qui devoit être de petite considération, puisque son nom ne paroît pour la premiere fois, qu'avec son crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & sa premiere vue fut de se retirer de cette entreprise, qui lui paroissoit désespérée. Il en prit de l'inquiétude, qui se tourna en murmures, qui passerent bien-tôt jusqu'à des résolutions violentes. Ce soldat & ceux de sa faction blâmoient le Géneral d'une opiniâtreté aveugle, disant qu'ils ne prétendoient point se perdre pour la témérité d'un seul homme, & parlant de s'échapper en l'île de Cuba, comme d'une entreprise de facile exécution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de délibérer sur cet article

plus ſecretement ; & quoiqu'ils ne trouvaſſent point de difficulté à quitter le camp, ni à paſſer à Tlaſcala à la faveur d'un ordre ſuppoſé du Général, ils ſe voyoient traverſés par l'embarras d'aller à Vera-Cruz, où il falloit néceſſairement chercher un embarquement. L'ordre ſuppoſé leur devenoit inutile en ce lieu-là, ſans un paſſeport de Cortez; faute de quoi ils ne pouvoient éviter le riſque d'être arrêtés, & châtiés ſéverement. Ils ſe trouvoient barrés par cet obſtacle, & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuſes idées, & nul expédient pour y parvenir; toujours fermes dans leur réſolution, & peu éclairés ſur les moyens propres à l'exécuter.

Villafagna, dont le logis ſervoit aux aſſemblées, propoſa enfin, pour ſortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ſes Conſeillers, afin d'élir un autre Général à leur gré, qui n'eut point tant à cœur l'entrepriſe de Mexique, & qui fut plus aiſé à gouverner. Il diſoit qu'ils pourroient alors ſe retirer ſous l'autorité de ce nouveau Général, ſans ſe noircir de la tache de déſerteurs; & faire valoir ce ſervice à Velaſquez, dont ils pouvoient eſpérer que la maniere dont ils tourneroient l'action à la Cour d'Eſpagne, feroit paſſer leur crime pour un ſervice rendu à l'Empereur. Cet avis fut généralement approuvé : ils embraſſerent Villafagna ; &

leurs applaudiſſements furent comme le ſignal de la ſédition. On dreſſa d'abord un acte ſigné de tous ceux qui étoient préſens, qui s'obligerent à ſuivre Villafagna à l'exécution de cet horrible attentat; & cette affaire fut conduite avec tant d'adreſſe, que le nombre de ceux qui ſignerent l'acte devint conſidérable, juſqu'à faire appréhender que cettte ſecrete & maligne contagion ne devînt un mal incurable dans les eſprits.

Ils avoient concerté de ſuppoſer un paquet apporté de Vera-Cruz avec des lettres d'Eſpagne, & de le donner au Général lorſqu'il ſeroit à table au milieu de tous ſes Officiers. Les conjurés devoient entrer tous, ſous prétexte d'apprendre des nouvelles; & lorſque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le temps où il ſeroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, lui & tous ſes amis : après quoi ils avoient réſolu de ſortir enſemble, & de courir par les rues, en criant liberté. Ils ſe figuroient que ce mouvement ſuffiroit à faire entrer toute l'armée dans leurs ſentiments afin qu'on fît la même exécucution ſur tous ceux qui leur étoient ſuſpects. Ceux qui devoient mourir étoient, ſuivant le compte de leur aveugle paſſion, Olid, Sandoval, Alvarado & ſes freres, Tapia, & les deux Intendants ordinaires Louis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques autres ſoldats confidents

du Général. Ils avoient jetté les yeux pour le commandement, sur François Verdugo, qui ayant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à réduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction; mais comme ils savoient que ce cavalier aimoit l'honneur, & haissoit l'injustice, ils n'oserent lui communiquer leur dessein, jusqu'à ce qu'ayant commis le crime, il se vît forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce soldat, qui demanda la vie, en recompense de sa fidélité, parcequ'il étoit entré dans la conjuration. Cortez résolut d'assister en personne à la prise de Villafagna, & aux premieres diligences qui étoient nécessaires pour le convaincre de son crime, puisque c'est par le premier tour que l'on donne à ces procédures, que l'on répand ou des lumieres, ou des ténebres sur la vérité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas temps de s'arrêter à la gravité d'une information réguliere. Il partit aussi-tôt, accompagné de deux Intendants & de quelques Capitaines, pour se saisir de la personne de Villafagna, qu'il trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices. Le trouble qui parut sur le visage de cet homme, fut sa premiere conviction. Le Général, après qu'on l'eut arrêté par son ordre, fit

ſigne que tout le monde ſe retirât, ſous prétexte de l'examiner en ſecret ; & ſe ſervant des connoiſſances qu'on lui avoit données, il tira du ſein de ce coupable l'acte du traité ſigné de tous les conjurés. Il le lut, & y trouva le nom de quelques perſonnes, dont l'infidélité lui donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce ſecret à aucun de ſes amis : & après avoir fait conduire en une autre priſon ceux qu'on avoit trouvés auprès du criminel, Cortez ſe retira, recommandant aux Officiers de Juſtice, d'inſtruire cette affaire le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, ſans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris ſur lui, & croyant que ſes amis l'avoient livré, confeſſa ſon crime : ſur quoi on abrégea les procédures, ſuivant le ſtyle de la juſtice militaire, & on prononça contre lui la ſentence de mort. Il eut le temps de ſatisfaire à tous les devoirs d'un Chrétien ; & la ſentence étant exécutée dès la nuit même, ſon corps pendu à une fenêtre de ſon logis, déclara en même temps ſon crime, & le chatiment qu'on en avoit fait : exemple qui donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de ſa trahiſon.

Cortez n'avoit pas moins de colere que de chagrin, de voir le nom de ceux qui

avoient donné les mains à cette conjuration; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour satisfaire à la justice, en perdant tant de soldats au commencement d'une expédition. Ainsi afin de s'épargner la fâcheuse nécessité de punir les coupables, & les terribles conséquences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de son sein un papier déchiré en plusieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les seings des conjurés; après quoi il fit assembler ses Capitaines & tous ses soldats. Il leur exposa l'horrible projet que Villafagna avoit dressé, en conspirant contre sa vie, & contre celle de plusieurs autres Officiers & soldats; ajoutant qu'il s'estimoit fort heureux, d'ignorer si ce crime envelopoit quelques complices; quoique l'empressement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein, ne lui permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître; mais seulement qu'il demandoit à ses amis, comme une grace, qu'ils employassent tous leurs soins à s'informer s'il couroit entre les Espagnols quelque plainte contre sa conduite, parcequ'il desiroit sur toutes chose, de donner une entiere satisfaction à ses soldats; & qu'il étoit prêt à corriger les défauts qui auroient besoin d'être réformés; comme il sauroit bien recourir aux voies de la rigueur & de la justice, si la mo-
dération

dération du chatiment affoiblissoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ses sentiments, confirmée par le soin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même sur son visage, aux autres coupables, acheva de leur persuader que Cortez ignoroit leur crime ; & ils le servirent depuis avec d'autant plus d'empressement, que cette exactitude étoit nécessaire à démentir les soupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidélité.

Ce fut sans doute un trait de prudence consommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les conjurés par leur propre signature, afin de n'être point réduit à la dure nécessité de perdre tant de soldats Espagnols, dont on avoit besoin ; mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez se fit, pour leur cacher son ressentiment, & s'assurer de leur confiance. C'est l'effort d'une raison dégagée, & d'un empire absolu sur ses passions ; néanmoins lorsqu'il fit réflexion que le bon sens n'approuve pas ces excès de confiance, qui endorment les soins, & semblent inviter le danger, Cortez choisit alors douze soldats pour sa garde, sous un commandant qui étoit toujours auprès de sa personne ; & l'on peut croire qu'il se saisit habilement de cette occasion, afin qu'on reçut sans

ſurpriſe ce nouvel appui qu'il donnoit à ſon autorité.

Peu de jours après, un autre incident donna un nouvel exercice à ſa conſtance; puiſqu'encore qu'il fût d'une eſpece différente, il ne laiſſa pas d'avoir quelques circonſtances de ſédition. Xicotencal, Commandant des premieres troupes qui étoient ſorties de Tlaſcala, ſoit par quelque dégoût, attiré par la fierré de ſon humeur bizarre, ſoit qu'il eût gardé dans ſon cœur quelques reſtes de la haine paſſée, ſe réſolut de ſe retirer avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ſes inſtances à l'aſſiſter en ſa déſertion. Il choiſit une nuit pour l'exécuter; & le Général qui l'apprit au même inſtant des Tlaſcalteques mêmes, fut ſenſiblement piqué d'une action de ſi pernicieuſe conſéquence, en un Chef très conſidérable entre ces Nations, au moment qu'il falloit tirer l'épée pour commencer une entrepriſe. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'eſſayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque temps, juſqu'à ce qu'il eût propoſé ſes raiſons. La réponſe de Xicotencal ne fut pas ſeulement abſolue, mais encore incivile & mépriſante, enſorte que Cortez indigné détacha auſſi-tôt deux ou trois Compagnies d'Eſpagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco, avec ordre de prendre ce déſerteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne vou-

lût pas se rendre. Ce dernier ordre fut exécuté. Xicotencal se défendit jusques au dernier soupir; & les Tlascalteques qui le suivoient contre leur gré, mollirent en cette occasion, & revinrent avec les Espagnols à l'Armée, laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'est ainsi que Bernard Diaz rapporte cette action; au lieu que Herrera prétend qu'on amena Xicotencal prisonnier à Tezeuco, où Cortez usant du pouvoir qu'il avoit de la République de Tlascala, le fit pendre en public. Ce récit approche moins du vrai-semblable; puisque c'étoit hasarder beaucoup, que de faire une exécution de cette force, à la vue d'un si grand nombre de Tlascalteques, qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux supplice, en la personne d'un des premiers hommes de leur nation.

Quelques Auteurs soutiennent que les Espagnols détachés après Xicotencal, le tuerent, par un ordre secret qu'ils avoient de Cortez, qui hasardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que la pénétration de ce Général s'étendoit si loin, & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prévoir dans les événements, qu'il avoit préparé celui-ci d'une maniere que les Tlascalteques de l'armée, ni leur République, ni le pere même de Xicotencal, ne se plaignirent point de sa mort; car le Général ayant

découvert que cet emporté s'oublioit, jusques à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entreprise contre Mexique entre ceux de sa nation, il fit part de cette connoissance aux Sénateurs de Tlascala, afin qu'ils le rappellassent, sous prétexte de l'employer ailleurs, ou qu'ils prissent des mesures pour corriger ce désordre par leur autorité. Le Sénat, en présence du pere de Xicotencal, répondit : » Que suivant les » Statuts de la République, le crime de » soulever les armées contre leur Général, » méritoit le dernier supplice, & qu'ainsi » Cortez pouvoit procéder, s'il étoit néces- » saire, à toute rigueur contre leur Com- » mandant, ainsi qu'ils en useroient eux- » mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non- » seulement en sa personne, mais encore » en celle de leurs sujets qui le suivroient «. On voit bien que cette permission mit le Général en plein droit de punir Xicotencal, quoiqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le réduire par les voies de la douceur; mais on a toujours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezeuco, suivant la relation de Bernard Diaz; puisque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la différence qui est entre la vue d'une action qui donne de si terribles idées, & le récit du même fait après qu'il est arrivé; & que c'est une maxime constante, que les plus fortes impressions que notre esprit reçoive

ſont celles qui le frappent par les yeux; au lieu que le ſens de l'ouie ne les reçoit jamais ſi fortement ni avec la même vivacité.

CHAPIRE XX.

On met à l'eau les brigantins; & après avoir partagé l'Armée pour attaquer en même-temps, par les chauſſéee de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance ſur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUOIQUE ces accidents euſſent occupé une partie des ſoins du Général, il n'avoit pas laiſſé de s'appliquer à tout ce qui étoit néceſſaire à ſon expédition. Les brigantins ſe trouvoient en état d'être mis à l'eau; ce qui fut fait heureuſement, par l'induſtrie de Martin Lopez, qui donna ainſi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la célébration d'une Meſſe du Saint-Eſprit, où Cortez communia, avec tous les Eſpagnols. Le Prêtre bénit les corps des Vaiſſeaux, en leur donnant à chacun un nom, ſuivant l'uſage de la Marine; & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'uſage, les Eſpagnols paſſerent en revue ſous les armes. Ils s'en trouva neuf cents, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient

armés d'arquebuses & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances; quatre-vingt-six cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus grosses de fer; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition nécessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque brigantin, vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine, douze rameurs, six de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent, Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazeres; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Estramadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonnois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Christophle Flores, de Valence de Dom Juan; Antoine de Carravajal, de Zamora; Jérôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque; Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent aussi tôt chacun bien préparé à défendre son vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le lac étant disposée de cette sorte, le Général, suivant l'avis de tous ses Officiers, résolut de s'emparer en même-tems, des trois principales chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la désunion de

ſes troupes, & de les tenir en des poſtes où elles puſſent recevoir ſes ordres avec moins de difficulté. Ainſi il partagea ſon armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine Général de cet attaque. Alvarado conduiſoit avec ſoin cent cinquante Eſpagnols & trente Cavaliers, en trois compagnies, ſous les Capitaines George d'Alvarado, Guitierez de Badayoz, & André de Montaraz, ſoutenus de trente mille Tlaſcalteques, & de deux pieces d'artillerie. Le Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chauſſée de Cuyoacan, avec cent ſoixante Eſpagnols en trois compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, ſuivi de cent cinquante Eſpagnols, ſous les Capitaines Louis Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faiſoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliés qui ſervirent aux trois attaques, nous ſuivons le ſentiment de Herrera; parceque Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines généraux que huit mille Tlaſcalteques, & répete ſou-

vent qu'ils causerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de service, sans nous apprendre où on laissa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au siege de Mexique; sur quoi il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Espagnols; ce qu'il fait, à notre avis, avec peu de réflexion, puisqu'il rend incroyables les événements qu'il tâche d'exagérer, lorsque la vérité seule leur tenoit lieu de toute sorte d'ornements.

Olid & Sandoval marcherent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils allerent loger, sans qu'on leur en disputât l'entrée, tous les lieux contigus au Lac étant déja abandonnés; parceque leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allés pour défendre la Ville Capitale. Les autres s'étoient retirés sur les montagnes avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains, avoient assemblé une armée considérable à demie lieue delà, à dessein de couvrir les aquéducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avoit reçue du mouvement des Espagnols; voulant conserver les canaux qui fournissoient toute l'eau douce que l'on employoit à Mexique.

Il y avoit sur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusés sou-

tenus par un fort aquéduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées sur les avenues qui y conduisoient : mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes ; & quoiqu'ils trouvassent une résistance opiniâtre, ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes, & rompirent l'acquéduc & les tuyaux en deux ou trois endroits ; ensorte que l'eau se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle, qui la conduisoit dans le Lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines, & poussant les assiégés à la fâcheuse nécessité de chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'escorte de ces convois.

Après cette action, Olid alla prendre son poste à Cuyoacan, & Cortez laissant à Sandoval le temps dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa, se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac, afin d'avoir l'œil à tout, & de courir au secours quand il seroit nécessaire. Il mena avec soi Dom Fernand Roi de Tezeuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Baptême quelque temps après, avec le nom de Dom Charles, comme sujet de l'Empereur. Le Général laissa à

Tezeuco une garnison suffisante à défendre cette place d'armes, & faire quelques courses, afin d'assurer la communication des quartiers : & il s'embarqua, après avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins, parés de bannieres de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet extérieur à donner du relief à ses forces, & attirer la considération de l'ennemi par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique, afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le Lac, & de se rabattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui donnoit de l'inquiétude ; parceque ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtiments, pour se rendre maître des rues du côté de la Ville fondées dans le Lac, qui servoit continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là, le Général apperçut une petite isle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé considérablement au-dessus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un Château assez spacieux, étoit gardé par des Mexicains, sans autre dessein que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces, d'un poste qui leur paroissoit hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vue de Mexique, dont le

terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du Général, qui fit approcher des bords de l'isle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combattant, avec beaucoup de fatigue; parceque le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils se défendoient en braves gens, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'espérance de conserver toute la hauteur, ils se retirerent au Château où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient pressés, & où il en périt beaucoup, quoiqu'on fît quartier à la plus grande partie; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces misérables qui se rendoient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers, qui leur étoit à charge.

Après ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains, les Espagnols revinrent aux brigantins; & on se disposoit à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous moments. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cents, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'at-

tendre les autres; & en peu de temps, ceux qui sortirent de la Ville & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille : & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque chose de beau, & en même-temps de terrible aux Espagnols qui voyoient ce lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi-lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combattre avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtiments, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assurance, le Général s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille, & lorsqu'il s'en vit à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces moments de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là, laissant toute l'étendue à la force de leurs bras. Les Mexicains, poussés peut-être par un même motif, firent la même manœuvre : cependant la divine Providence qui s'étoit si souvent dé-

clarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impression nécessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juste distance, commencerent le fracas que les brigantins à voiles & à rames augmenterent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient cependant, sans perdre un seul coup; le vent même combattoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action : ils fracassoient en piece les canots des Mexicains, où ils les couloient à fond, sans craindre leur choc, à cause de leur foiblesse. Les Nobles Mexicains qui remplissoient les cinq cents canots de l'avant-garde, soutinrent néanmoins le combat avec beaucoup de valeur : Tout le reste ne fut qu'un désordre & une confusion si horrible, qu'ils se renversoient les uns les autres, en fuyant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats; & leur flotte fut rompue & défaite si entiérement, que les brigantins en suivirent les misérables débris, jusques à les pousser à coups d'artillerie, sur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extrême conséquence, à cause de la réputation d'insoute-

nables, que les brigantins s'acquirent en cette occasion, & qui répandit ses influences sur toutes les autres. Elle abbatit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces qui consistoit en l'adresse & en l'agilité du maniment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu considérable, à l'égard de la quantité qui leur restoit; mais le regrêt de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient soutenir un choc aussi violent que celui des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation: & Cortez s'avança jusques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la Ville, pour voir le succès du combat; & le plaisir d'avoir frappé leurs yeux par la vue de leur perte, lui fit paroître ce nombre, quoiqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit néanmoins pour des témoins de sa victoire: Complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus modérés, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

CHAPITRE XXI.

Cortez va reconnoître les postes de son Armée sur les trois chaussées, & trouve partout que le secours des brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

Le Général choisit un poste auprès de Tezeuco, où il pût passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sureté. Au point du jour, comme les brigantins se disposoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considérable de canots, qui ramoient en diligence vers Guyoacan; ce qui fit prendre la résolution de porter du secours à l'endroit où le péril pressoit. On ne put attraper la flotte des ennemis : mais on arriva peu de temps après, lorsqu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtés contre les canots qui étoient arrivés; en sorte qu'il se voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La nécessité avoit enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défense de leurs chaussées. Ils avoient levé jusqu'à la Ville tous

les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand lac perdoient leur force en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtés, afin de passer à la file par dessus pour aller à la charge; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fossés pleins d'eau à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'ils avoient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits, où ils craignoient l'insulte des Espagnols; & on fut obligé à prendre partour les mêmes mesures pour surmonter ces difficultés. Les arquebusiers & les arbalêtriers tiroient à ceux qui paroissoient au haut de la tranchée, durant qu'on faisoit passer de main en main des fascines pour combler le fossé, après quoi on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le passage, & les débris de la premiere fortification servoient à remplir les fossés de la suivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lorsque les canots des Mexicains arriverent; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étoient de ce côté du lac firent force de rames pour fuir; & ils perdirent seulement ceux qui se trouverent à la portée du canon: mais comme les ennemis qui croyoient être en sureté de l'autre côté de la digue combattoient encore, le Général fit ouvrir le fossé qui étoit derriere l'arriere-garde d'Olid; en sorte que

trois ou quatre brigantins ayant paſſé tous ces canots prirent la fuite, & les ennemis qui défendoient la tranchée oppoſée de front aux Eſpagnols, ſe voyant expoſés aux batteries en tête & par les flancs par terre & par eau, ſe retirerent en déſordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, ſans abandonner ce qu'elles avoient gagné ſur la chauſſée, & au jour on continua la marche ſans aucun obſtacle juſqu'au dernier pont qui donnoit un paſſage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus haut & plus épais; & toutes les rues que l'on découvroit étoient coupées de tranchées garnies d'un ſi grand nombre de gens armés, qu'on vit bien le riſque que l'on alloit courir à cette attaque: mais comme Cortez ſe trouvoit engagé avant que d'avoir enviſagé le péril, il crut qu'il expoſeroit ſon honneur en ſe retirant ſans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge & un cruel carnage de ces miſérables qui étoient accourus en foule aux avenues des rues. Cependant Olid travailloit à combler le foſſé & à rompre les fortifications de la chauſſée; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient, avec les Eſpagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna aſſez de terrein pour donner lieu aux Alliés qui combattoient ſous lui de ſe mettre en bataille en

terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même temps au secours de leurs gens, & firent de tous côtés une furieuse résistance : néanmoins elles lâchoient le pied insensiblement, lorsque Cortez, qui ne put souffrir la lenteur de leur retraite, sauta à terre avec trente soldats Espagnols, & échauffa si fort le combat par sa présence, que les Mexicains tournerent le dos, & le Général se rendit maître de la principale rue de Mexique ; ceux même qui occupoient les terrasses & les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bientôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettés en fuyant dans un temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrés, le haut & le bas de ce temple étoient si couverts de soldats, que toute la masse paroissoit une montagne de plumes & d'armes entassées. Ils défioient les Espagnols par des cris aussi fermes que s'ils n'avoient jamais fait autre chose que de les battre en toutes rencontres. Cortez, indigné de voir tant d'orgueil suivre de si près tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains qu'ils menaçoient mal à propos, & bientôt après il fallut changer de mire pour tirer contre ceux qui fuioient à toutes jambes vers le centre de la ville. Ainsi tout ce quartier demeura libre, parceque ceux qui combattoient des terrasses & des balcons

ſuivirent la fuite des autres, & l'armée s'avançant s'empara du temple ſans réſiſtance.

Les Mexicains firent ce jour là une grande perte : on jetta toutes les idoles au feu, dont les flammes éclairerent la victoire des Eſpagnols. Le Général très ſatisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce temple étoit un poſte très avantageux, réſolut non ſeulement d'y paſſer la nuit avec ſes troupes, mais encore de le mettre en défenſe pour le garder, afin de reſſerrer les ennemis & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ſes Capitaines ſon deſſein, & les raiſons que le premier mouvement de ſon inclination lui fourniſſoit : mais ils lui repréſenterent tous d'une voix, que comme on ne ſavoit pas le progrès que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce ſeroit une témérité de s'expoſer à perdre le paſſage des chauſſées, & en même temps l'eſpérance des vivres & des munitions dont on avoit beſoin pour conſerver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puiſqu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils ſe trouvoient alors : qu'ainſi ils ſeroient obligés à débarquer les vivres & les munitions à une diſtance où on ne pourroit les recevoir ni les tranſporter ſans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'armée devoient marcher d'un même pas en leurs

attaques, afin de diviser les forces des ennemis, & se donner la main jusqu'à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la ville. Enfin que les résolutions prises du consentement de tous les Officiers sur la conduite de ce siege, ne devoient point s'altérer sans une mûre considération, & qu'il ne falloit point entrer de gaieté de cœur en cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine réputation à la victoire qu'ils venoient de remporter; d'autant plus que les conséquences que l'on tire d'un heureux succès ne sont pas toujours bien fondées; puisqu'à la maniere des flatteries elles trompent souvent la prudence en réjouissant l'imagination. Cortez vit bien que ce conseil étoit le plus sage; & une de ses meilleures qualités étoit de se dégager aussi aisément de l'amour qu'on a pour ses opinions, qu'il embrassoit avec plaisir le parti de la raison. Il se retira donc le jour suivant à Cuyoacan, escorté des brigantins, qui ôterent aux ennemis la hardiesse de venir l'inquiéter en sa marche.

Le Général passa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval réduit à la derniere extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit sur la digue, & avoit logé les troupes après s'être fortifié comme il avoit pu. Cependant ses ennemis, retirés dans une maison sur le lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait

un grand fracas ſur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maiſons, & repouſſé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maiſon qui n'étoit pas éloignée de la chauſſée, il réſolut de s'en ſaiſir à deſſein d'élargir ſon quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter pluſieurs faſcines dans l'eau, afin de rendre le paſſage plus aiſé; & il s'engagea dans la maiſon avec une partie des Eſpagnols : mais à peine fut-il dedans que pluſieurs canots qui étoient en embuſcade s'avancerent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les faſcines couperent à Sandoval le chemin de ſa retraite. Ainſi ils le tenoient aſſiégé de tous côtés, & tiroient ſur ſes gens de deſſus les balcons & les terraſſes des maiſons voiſines.

Il étoit en cet embarras, lorſque le Général arrivant découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les rues ſur le lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force & jouer ſon artillerie avec tant d'effet, que les débris que les boulets cauſerent, joints à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuir avec tant d'empreſſement pour gagner le chemin du lac par les rues écartées, & en ſi grand déſordre, que ceux qui ſe trouvoient ſur les terraſſes, ſautant dans les canots, en firent enfoncer pluſieurs ; &

les autres vinrent donner à travers les brigantins & tomber par une fuite aveugle dans le péril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement de leurs forces; & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers, & on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjouir les soldats s'il ne les enrichit. La vue des difficultés que Sandoval avoit rencontrées à la prise d'Iztacpalapa, fit connoître au Général qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de se servir de la chaussée, sans ruiner entiérement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la ville dans l'eau: mais comme le retardement étoit dangereux en l'état où les autres attaques se trouvoient, Cortez prit la résolution d'abandonner ce poste & de faire passer Sandoval avec ses troupes à celui de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chaussée plus étroite, & ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce passage. On exécuta aussitôt cette résolution, & Sandoval alla par terre escortée des brigantins qui rangeoient le bord du lac, jusqu'à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste, & qu'il y eût logé ses

troupes ſans réſiſtance, parcequ'il étoit abandonné ; après quoi Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette ville déſerte, & ce fut une victoire de moins pour lui en commençant ſon attaque. Il l'avoit pouſſée avec divers ſuccès, en battant des remparts & en comblant des foſſés de la même maniere que Chriſtophe d'Olid avoit conduit la ſienne ; mais quoiqu'Alvarado eût remporté de grands avantages ſur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il ſe fût avancé juſqu'à mettre le feu à quelques maiſons de Mexique, il avoit perdu huit Eſpagnols lorſque Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudiſſements que l'on donna à ſa valeur.

Le Général s'apperçut alors que les meſures qu'il avoit priſes ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé ; parceque ce ſiege ſe réduiſoit par ces attaques & ces retraites à une eſpece de guerre qui conſumoit le temps & expoſoit les hommes ſans aucun profit, & à de ſimples actes d'hoſtilité qui ne méritoient pas le nom de véritables avantages. La voie des chauſſées avoit de grandes difficultés, à cauſe des remparts & des foſſés où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la perſécution continuelle de leurs canots, qui venoient toujours en grand nombre charger aux endroits que les

brigantins venoient de quitter ; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques jusqu'à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du lac. Pour cet effet il envoya des Officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en réserve aux villes & bourgs de ses Alliés, desquels & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & après les avoir remplis d'Indiens alliés & propres à ce manege, il nomma des Capitaines de leur nation, qui en commandoient chacun une escadre, soutenus des brigantins, dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado ; & pour sa personne il alla se joindre avec les cinq autres qui restoient, au Mestre de Camp Christophe d'Olid.

Dès ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parceque les insultes des ennemis cesserent ; le Général ayant ordonné que les canots joints aux brigantins fissent la ronde sur le lac & courussent incessamment au long des digues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen on prit à diverses fois plusieurs bâtiments, qui tâchoient de passer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoissance de la nécessité où la
ville

ville étoit réduite. Olid s'avança jusqu'à ruiner les maisons des fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrès, chacun à son attaque ; & les heureux succès de ces expéditions changerent entiérement la face des affaires. L'armée conçut de nouvelles espérances ; & les simples soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entreprise, entrant dans les occasions avec une espece de confiance & de gaieté qui ressemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'espérance de la victoire, parcequ'ils ont eu le bonheur de se trouver quelquefois avec les vainqueurs.

CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en usage divers stratagêmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considérable, & poussé jusques à Cuyoacan.

La diligence & l'industrie que les Mexicains employerent à défendre leur ville, ne sont pas seulement remarquables, mais encore, en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces peuples, élevés dans l'exercice des armes, qui étoit l'unique

voie pour parvenir aux grandes dignités; mais en cette occasion ils passerent de la vaillance aux réflexions militaires, parce-qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignés de tout ce qui se pratiquoit en ce pays là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste pour s'acquérir la réputation d'esprits éclairés au delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues : celles qu'ils mirent depuis en usage n'étoit pas moindre, lorsqu'ils envoyerent par de longs détours, des canots chargés de pionniers, afin de nétoyer les fossés que les Espagnols avoient comblés, & tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligés de se retirer. Ce stratagême fit perdre quelques soldats aux premieres entrées : & le temps en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puisque contre leurs coutumes mêmes, ils s'aviserent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquiétude, & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour eux,

en les désunissant. Pour cet effet, ils construisirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Piroguës*, mais bien plus vastes, & renforcées de grosses planches en maniere de pavesades, afin de combattre à couvert derriere cette espece de rempart. Ils sortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le lac produisoit, si hauts & si épais, qu'ils formoient comme une espece de forêt impénétrable à la vue. Leur dessein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toujours deux qui alloient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entroient dans la ville, & de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres, pour servir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau, afin que le choc mît en pieces nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fût aisé de les aborder. La disposition de ce stratagême fait assez connoître que les Mexicains savoient raisonner juste, tant sur les moyens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis, & qu'ils avoient l'esprit assez éclairé, pour donner dans ces rafinements qui rendent les hommes ingénieux à la destruction de leurs semblables, & qui servent comme de principes à cette science, ou plutôt à ces maximes si peu raisonnables,

dont néanmoins on a composé ce qu'on appelle raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là commandés par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils pousserent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'après avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut exécuté si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer ni reculer.

En même temps les pirogues des ennemis sortirent, & vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Les Espagnols se virent alors en un très grand péril : mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soutinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui, à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire jouer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues; poursuivant après cela à coups de canon celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse; mais les brigantins

ſortirent de cette occaſion fort maltraités, & pluſieurs Eſpagnols bleſſés. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, après avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire, par ſa valeur & ſon activité. Pierre de Barba y reçut auſſi quelques bleſſures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut ſenſiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particuliérement de Barba, ſe voyant privé d'un ami également ſûr dans les diſgraces & dans les proſpérités, & d'un ſoldat brave ſans emportement, & ſage ſans foibleſſe.

Le Général ne fut pas long-temps ſans trouver une occaſion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains ayant réparé leurs pirogues, & même augmenté le nombre, ſe cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau; croyant fort témérairement, qu'on donneroit dans le même piége, ſans qu'ils y donnaſſent une autre couleur. Cortez fut heureuſement averti de ce mouvement de l'ennemi; & comme il cherchoit à hâter, autant qu'il ſe pourroit, la vengeance de ſa perte, il envoya ſix brigantins à la file, ſe mettre en embuſcade dans un autre endroit couvert de roſeaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, ſur le modele de leur ſtratagême, qu'un brigantin ſortît à la pointe du jour, & qu'après avoir témoigné par différentes courſes, qu'il cherchoit des canots qui

portoient les vivres, il s'approchât des pirogues ennemies, autant qu'il seroit nécessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par sa fuite, au lieu de la contre-embuscade. La chose réussit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues pousserent vivement le brigantin qui fuyoit, célébrant sa prise, qu'ils croyoient assurée, par de grands cris de joie, & avec une ardeur incroyable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir, & les saluerent de leur artillerie si cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues; laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun parti, ils périrent presque tous, avec leurs bâtiments, à la seconde décharge. Ainsi le Général ne vengea pas seulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis; reconnoissant qu'il avoit appris des Mexicains la méthode de dresser des embuscades sur l'eau, mais avec une grande satisfaction d'avoir su les copier si parfaitement pour les bien battre.

On recevoit en ce temp-là plusieurs avis de ce qui se passoit dans Mexique, par le moyen des prisonniers que l'on faisoit aux attaques: & le Général sachant que la faim

& la soif commmençoient à tourmenter les assiégés, & excitoient plusieurs bruits parmi la populace, & diverses opinions dans l'esprit des soldats, il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes, il envoya deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers, à Guatimozin, pour lui dire : » Qu'il l'in-
» vitoit à faire la paix, en lui offrant des
» partis avantageux, qui étoient de lui lais-
» ser son Empire & toute sa grandeur,
» pourvu seulement qu'il s'obligeât à re-
» connoître la souveraineté de l'Empereur
» des Espagnols, dont le droit étoit appuyé
» entre les Mexicains, par la tradition de
» leurs Ancêtres, & par le consentement
» de tous les siecles «. C'est en substance ce que Cortez proposa, & qu'il répéta plus d'une fois; parcequ'il avoit un extrême regret de se voir forcé à détruire une ville si belle & si opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainsi que d'autres prisonniers le rapporterent quelque temps après. Il assembla le conseil de ses Officiers & de ses Ministres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix, dans les délibérations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état misérable où la

ville ſe trouvoit réduite, la perte des meilleurs ſoldats, & les plaintes du peuple ſur la miſere qu'ils commençoient à endurer, & la deſtruction de leurs maiſons. Il conclut en demandant leur conſeil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix, afin d'emporter leurs ſentiments par flatterie, ou par reſpect. Cela lui réuſſit ſi bien, que tous les Officiers & les miniſtres conclurent à recevoir les propoſitions de paix; à écouter le parti qu'on lui offroit & à ſe ménager du temps pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux intérêts de l'Etat.

Les ſeuls ſacrificateurs s'oppoſerent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponſe de leurs Idoles, qui les aſſuroienr de la victoire: l'impoſture de ces faux Dieux paſſant peut-être pour une vérité dans l'eſprit de leurs Miniſtres; parceque le démon étoit alors fort intrigué, & ſouffloit aux oreilles de ces miſérables, des ſentiments qu'il ne pouvoit inſpirer au cœur de leurs ſoldats. Quoiqu'il en ſoit, leurs remontrances, armées du zele de la Religion & de cette liberté qui ſe couvre du voile de dévotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conſeil revinrent à leur avis: & quoique Guatimozin en eût dans le cœur un ſujet de déplaiſir, parcequ'il y ſentoit déja quelques préſages de ſa ruine, il conclut néanmoins à continuer la guerre; déclarant

à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui seroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la ville; sans en excepter les Sacrificateurs mêmes, qui devoient soutenir plus constamment que les autres le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant su cette résolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chaussées en même temps à dessein de porter le fer & le feu jusque dans le cœur de cette ville: & après avoir envoyé ses ordres aux Commandants des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure précise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Christophe d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les fossés, & élevé des remparts à leur maniere ordinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même temps qu'on combloit les fossés. Ainsi l'armée passa sans aucun obstacle considérable. On trouva néanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la ville. Ils avoient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côt é de la ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillés, avec de bonnes rraverses. Les troupes qui défendoient ce rempart

étoient presque innombrables. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine; & les ennemis, dont plusieurs furent tués par les pieces du débris, se voyantdécouverts & exposés à l'artillerie, se retirerent dans la ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le Général voulant gagner du temps, commanda d'abord les soldats Espagnols pour s'en ser-sir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des alliés, qui les porterent à terre. Les alliés & la cavalerie passerent par la même voie, avec trois pieces d'artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les rues, le Général ordonna au Trésorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le fossé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt; & Alderette entendant le bruit de ce combat, & voyant le progrès des Espagnols, appréhenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses compagnons étoient aux mains, ne fut trop bas, & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscretement à l'occasion, laissant cette fonction à un autre, qui ne sut l'exécuter, ou ne voulut point

point ſe charger d'un emploi ſubdélégué, & décrié par celui-là même qui le lui commettoit. Ainſi toute la troupe qu'il commandoit le ſuivit au combat; & ce foſſé qu'on n'avoit ſu paſſer en entrant demeura abandonné.

Les Mexicains ſoutinrent vaillamment les premieres attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de ſang répandu, & le danger fut encore plus grand, quand on eut paſſé les maiſons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à ſe défendre des traits qui pleuvoient des terraſſes & des fenêtres. Lorſque la fureur des combattants étoit au plus haut point, on ſentit les ennemis molir tout d'un coup; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrein avec précipitation, & ſelon les préſomptions vérifiées enſuite, Guatimozin étoit l'auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand foſſé étoit abandonné; & ſur cet avis il avoit envoyé ordre à ſes Capitaines de conſerver leurs troupes, afin de charger les Eſpagnols lorſqu'ils ſe retireroient. Le Général entra en ſoupçon de ce mouvement; & parcequ'il ne ſe voyoit que le temps néceſſaire pour retourner à ſon quartier, il commença ſa retraite, après avoir fait abattre & brûler quelques maiſons, afin qu'on ne s'en ſervit pas à la premiere entrée, pour accabler d'en haut les aſſaillants,

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frappées par le son terrible & mélancolique d'un instrument qu'ils appelloient la trompette sacrée, parcequ'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque, & composé de tons lamentables en maniere de chanson, qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle férocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de Religion. Dès ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença ; & à la sortie de la ville, une multitude effroyable de soldats déterminés, & choisis exprès pour cette action, vint tomber sur l'arriere-garde où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soutenus des Arbalêtriers leur firent tête ; & Cortez suivi des Cavaliers les repoussa ; mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons sans le pouvoir faire, parceque les troupes des Alliés, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément, en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obéit pas.

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins & sur les canots. Il y en avoit

ençore davantage qui ſe jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes des Mexicains excellents nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étouffoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à ſoutenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers; & ſon cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le ſien au Général, ſi malheureuſement qu'il fut accablé & fait priſonnier ſans qu'on pût le ſauver. Enfin Cortez ſe retira vers les brigantins, ſur leſquels il revint à ſon quartier, bleſſé & preſqu'en déroute, ſans pouvoir ſe conſoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour-là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Eſpagnols vivants pour les ſacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie & plus de mille Tlaſcalteques. Enfin à peine revint il un Eſpagnol qui ne fût bleſſé ou maltraité. Véritablement cette perte fut très grande. Cortez en pénétroit toutes les ſuites, & faiſoit là-deſſus de triſtes réflexions; mais les ſentiments de ſon cœur n'alloient pas juſqu'à ſon viſage, de crainte de marquer trop le déſaſtre de cet événement cruel, mais inévitable tribut que ceux qui commandent les armées paient à l'éclat de leur dignité, en chaſſant la douleur au fond de l'ame, pour ne laiſſer paroître à l'extérieur qu'une grande tranquillité.

CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains célebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliés, dont plusieurs désertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la résolution de se poster dans la Ville même.

SANDOVAL & Alvarado entrerent en même temps dans la Ville, & trouverent partout une égale résistance, avec peu de différence au succès de leurs attaques. Ils forcerent des passages, ils comblerent des fossés, percerent jusques dans les rues, où ils ruinerent des maisons, & souffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Néanmoins comme ils n'essuyerent pas le cruel contre-temps que le Général trouva en son chemin, leur perte fut moindre, quoiqu'ils eussent trouvé à redire vingt Espagnols aux deux attaques ; & c'est sur ce nombre qu'on a compté, lorsqu'on a dit que Cortez perdit soixante Espagnols à celle de Cuyoacan.

Le Trésorier Julien d'Alderete reconnut sa faute, à la vue de la perte que sa désobéissance avoit causée. Il se présenta au Général, avec toutes les marques d'une pro-

ſonde douleur, offrant de payer de ſa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une très ſévere réprimande, & ne le punit point autrement, parcequ'il ne trouvoit pas le temps propre à décourager ſes ſoldats par le châtiment que cet Officier méritoit. Il fallut alors par néceſſité ſuſpendre les attaques; & l'on ſe réduiſit à ſerrer la place de plus près, & à empêcher le paſſage des vivres durant qu'on s'appliquoit à panſer les bleſſés, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup ceux qui étoient échappés ſans bleſſures.

Ce fut en cette occaſion que l'on reſſentit l'effet d'une grace ſinguliere en la perſonne d'un ſimple ſoldat, nommé Jean Catalan, qui, ſans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques bénédictions, guériſſoit les plaies en ſi peu de temps, que cela paroiſſoit ſurnaturel. C'eſt cette eſpece de remede que le vulgaire appelle en Eſpagnol *Curar por Enſalmo*, ſans autre fondement que celui d'avoir entendu mêler quelques verſets des Pſeaumes de David dans les bénédictions. Quoique la Morale rejette preſque toujours cette pratique ou cette connoiſſance comme dangereuſe, néanmoins elle la permet quelquefois, lorſqu'elle a paſſé par la rigueur d'un examen très exact; mais dans le cas dont il s'agit, ce n'eſt peut être pas une témérité de croire que le Ciel fût auteur de ce merveilleux ſecours, la grace de rendre la ſanté étant

un de ces dons gratuits que Dieu a communiqués aux hommes : & il ne paroît pas vraisemblable que le concours du Démon servît à ces moyens qui procuroient la guérison de tant d'Espagnols, lorsqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la suggestion de ses oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Espagnole, nommée Isabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures; mais nous avons suivi Bernard Diaz, qui y étoit présent; & quoique ce soit un malheur à celui qui compose une histoire de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il suit, il ne doit pas toujours en faire la discussion; puisque le fait étant certain, la différence des moyens est de peu d'importance à la vérité.

Cependant les Mexicains célébroient leur victoire par de grandes réjouissances. On vit durant la nuit, de tous les quartiers des Espagnols, les temples de la ville couronnés de torches & de vases pleins de parfums; & dans le plus grand dédié au Dieu de la Guerre, on entendoit le son de leurs instruments militaires en différents chœurs, dont le désaccord avoit quelque chose d'affreux. Ils solemnisoient par cet appareil barbare le sacrifice des Espagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitants, après avoir invoqué le vrai Dieu, tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les misérables restes de leur sang encore tout chaud à la cruelle aspersion de cet hor-

rible ſimulacre. C'eſt ce qu'on préſuma du ſujet de cette fête ; & le temple étoit ſi éclairé par la quantité des torches, qu'on diſtinguoit fort bien l'affluence du peuple ; même quelques ſoldats s'avancerent juſqu'à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoiſſoient ceux qui les pouſſoient : pitoyable ſpectacle, qui véritablement frappoit encore moins les yeux que l'imagination ; mais ſi funeſte & ſi ſenſible en cette partie, que Cortez ne pût retenir ſes larmes, ni tous ceux qui étoient auprès de lui ne purent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la ſatisfaction d'avoir appaiſé leurs faux Dieux par le ſacrifice des Eſpagnols, rendit les Mexicains ſi fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers, croyant mettre le feu aux brigantins & achever la déroute des Eſpagnols, qu'ils ſavoient être bleſſés pour la plus grande partie, & extrêmement fatigués. C'eſt ce qu'ils ſe figuroient dans leurs réflexions ; mais ils n'en firent pas aſſez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inſpiroit tant de fureur, en traitant de culte ſacré une réſolution déſeſpérée, avertit par ſon bruit les Eſpagnols, qui ſe préparerent à la défenſe ſi à propos, qu'ils repouſſerent les Mexicains en pointant ſeulement les pieces des brigantins &

celles de leurs logements, en sorte qu'elles battoient au long des chaussées. Les Mexicains venoient brutalement, si pressés & en si grand nombre, que les coups de ces batteries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatimozin tira plus heureusemen de son propre fonds quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pu s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue en se retirant; ce qui servoit à entretenir le peuple dans l'espérance de se voir promptement délivré. Il envoya par toutes les villes voisines les têtes des Espagnols sacrifiés, afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étoient détachés de son obéissance. En dernier lieu, il publia que la Divinité souveraine entre leurs Dieux, particuliérement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, lui avoit annoncé d'une voie fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours; & que tous ceux qui mépriseroient cet avis, y périroient. Il avançoit cette imposture, sur la présomption qu'il avoit d'achever bientôt d'exterminer les Espagnols; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnues dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse divinité entre les Indiens qui portoient les armes contre lui: stratagême très remarquable,

tendant à augmenter le chagrin de ces peuples mélancoliques & désolés par la mort des Espagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs soldats, & à l'étonnement de leurs Commandants.

Les oracles de cette Idole avoient un crédit si bien établi, & d'une telle réputation aux pays les plus éloignés, que les Indiens se persuaderent aisément l'infaillibilité de ses menaces. Les huit jours marqués si précisément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un si grand désordre en leur imagination, qu'ils se déterminerent à déserter de l'armée : & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits : cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliés de Tlascala même & de Tezeuco se débanderent avec le même désordre ; soit qu'ils appréhendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins ; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au Général, puisqu'il n'alloit pas à moins qu'à lui faire abandonner son entreprise ; mais du moment qu'il se fût éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya

après ces déserteurs leurs Commandants même à dessein de suspendre leur appréhension, jusqu'à ce que les huit jours marqués par l'Oracle étant passés ils reconnussent l'imposture de cette prédiction, & qu'ils en fussent plus disposés à retourner à l'armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande pénétration. Les huit jours étant passés sans péril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans un cœur désabusé de la crainte.

Dom Hernan, Roi de Tezeuco, envoya aux troupes de sa nation son frere qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les déserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu peuple, n'oserent aller jusqu'à leur ville, appréhendant le châtiment auquel ils seroient exposés. Ils attendirent l'événement des prédictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient après la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même temps qu'ils furent détrompés de leur sotte crédulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçus du Général.

Ces nouvelles recrues, qui augmenterent considérablement les forces des Espa-

gnols, & le bruit qui se répandit par-tout de l'extrémité où la ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations, qui avoient été jusqu'à ce temps-là neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considérables fut celle des Otomies, Peuple féroce & indompté, qui, à l'exemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre parmi les troupes des Alliés, à dessein de servir en cette occasion, ayant toujours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense que celle d'habiter un pays dont la misere & la stérilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cents mille hommes soumis à ses ordres, passant en peu de jours d'une furieuse tempête à un calme agréable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subit au bras du Tout-Puissant, dont l'ineffable providence permet souvent les adversités, afin de réveiller en notre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le temps de cette suspension d'hostilités de la part de leurs ennemis; ils firent de fréquentes sorties, étant jour & nuit à la vue de leurs quartiers, dont néanmoins ils furent toujours repoussés, & perdirent beaucoup de monde, sans faire

ni mal ni peur aux Eſpagnols. On apprit de leurs derniers priſonniers, qu'on commençoit à endurer une grande néceſſité dans la ville; que le peuple étoit au déſeſpoir, & les ſoldats mal ſatisfaits de manquer de pain & d'eau, & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau ſalée des puits qu'on buvoit: le peu de vivres qui entroient ſur les canots qui pouvoient s'échapper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagés également entre les Grands, ce qui donnoit de nouveaux ſujets d'impatience au peuple, dont les cris alloient juſqu'à faire craindre pour ſa fidélité. Cortez aſſembla ſes Officiers afin d'examiner ſur ces avis quelle conduite on devoit prendre par rapport à l'état préſent de la ville & de l'armée.

Il repréſenta le peu d'eſpérance qu'on devoit avoir que la force de la néceſſité obligeât les aſſiégés à ſe rendre, à cauſe de la haine implacable qu'ils avoient contre les Eſpagnols, & des réponſes de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du Démon. Il marqua que ſon ſentiment étoit de revenir à la voie des armes par ces raiſons qu'il avoit alléguées, & encore par la crainte de ſouffrir une autre déſertion de la part des Alliés, peuples aiſés à ébranler, & qui étant fort propres au ſervice en un jour de combat, prenoient des inquiétudes fort dangereuſes durant l'oiſiveté d'un ſé-

jour ; parcequ'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un ſiege, comme on le faiſoit, fût une véritable guerre, ni que ces treves qu'on donnoit à la colere des ſoldats, tournaſſent aux dommage des ennemis.

Tous les avis ſe réduiſirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, ſans abandonner le ſiége : & Cortez qui reconnut au ſuccès de la derniere occaſion ce qu'on ſouffroit en ces retraites, toujours expoſées aux inſultes des ennemis, qui faiſoient alors leurs plus grands efforts, réſolut de mettre une forte garniſon dans les trois quartiers ; & après cela, de faire une attaque générale par toutes les chauſſées en même temps, à deſſein de prendre des poſtes dans la ville, que l'on garderoit à toutes riſques ; chaque corps ayant ordre de s'avancer de ſon côté juſqu'à la grande place du marché appellée Tlateluco, où ils devoient ſe joindre enſemble, & agir ſuivant les occaſions. L'entrepriſe auroit été mieux pouſſée, & peut-être à bout, ſi on avoit pris d'abord cette réſolution : mais la prévoyance humaine eſt ſi bornée, que ce n'eſt pas un médiocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais ſuccès ; puiſque nous ſommes ſouvent obligés à fonder nos maximes ſur la correction de nos erreurs.

CHAPITRE XXIV.

On fait les trois attaques en même-temps ; & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & useut de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.

APRÈS avoir fait une grande provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des troupes, dans une ville ou on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour, de leurs quartiers ; Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de Tepeaquilla ; & Cortez, avec le cops de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soutenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultés ; & après quelque retardement, les trois corps arriverent à la ville presque en même temps. On gagna facilement le bout des rues, où les maisons étoiént ruinées, parceque les ennemis ne les

les défendirent que foiblement, résolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses : mais les Espagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logements, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons; & établissant la sureté par de bons corps-de-gardes & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains : elle désarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite ; & elle précipita les remedes nécessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres à se retirer à l'endroit le plus éloigné du péril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvements que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en sureté la personne de l'Empereur, en le transportant à un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince ; & quelques-uns opinoient à déloger par force les Espagnols, des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus généreux ; & rejettant celui qui conseilloit d'abandonner la place, il prit la résolution

de mourir avec ses sujets, & commanda que tout le monde se tînt prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoient, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent, à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animés par leurs chefs, parurent un peu après le lever du soleil, à la vue de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'artillerie, qui battoit sur toutes les avenues, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent exécuter les ordres de l'Empereur, & ils furent bien-tôt désabusés de la créance qu'ils avoient, que cette entreprise pût réussir. Ainsi, sans en venir de plus près à l'attaque, ils commencerent à fuir, en feignant de se retirer; & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer, jusqu'à en venir aux coups de main; & sans autre fatigue que de pousser les ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultés suivirent cet heureux succès, parcequ'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de battre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirés au travers des rues. On s'efforça d'abréger le temps en tou-

tes ces actions; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandants se trouverent à la vue de la place de Tlateluco, par les différents chemins qui y conduisoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il poursuivoit essayerent d'y former quelque bataillon; mais il ne leur en donna pas le loisir : & ce mouvement n'est pas aisé à des gens qui fuyent. Ainsi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & se retirerent en désordre aux rues qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit assez près de ce lieu un grand temple d'Idoles, dont les tours & les dégrés étoient occupés par les ennemis. Alvarado, qui n'en vouloit point laisser derriere soi, y envoya quelques compagnies pour les attaquer, & se saisir de ce poste; ce qu'elles firent sans difficulté, parceque ceux qui le défendoient, méditoient déja leur retraite, à l'exemple des autres. Ansi ce Capitaine mit tout son gros en bataille dans la place, afin de faire un logement; & ordonna en même temps, qu'on fît de la fumée au haut du temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonstration, des applaudissements de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le Général en personne, arriva peu de temps après à la place; & la foule des

Mexicains qui fuyoient devant eux, vint se jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuyards y périrent, étant battus de tous côtés; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussés par les troupes de Sandoval, qui se rendit bientôt après au même lieu.

Les Mexicains retirés dans les rues qui conduisoient aux autres places de leur ville, voyant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement pour défendre la personne de l'Empereur; s'imaginant qu'on alloit l'attaquer : ce qui donna lieu au Général de faire ses logements sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les rues qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la sureté de son armée de ce côté-là; & il ordonna aux Capitaines des brigantins & des canots, de courir incessamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il se présentoit quelque chose de considérable.

On fut obligé d'abord de débarrasser la place, des corps morts des Mexicains, à quoi on employa quelque compagnies des alliés, qui les jetterent dans les rues où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandants Espagnols, afin d'empêcher qu'ils ne se dérobassent avec leur misérable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Néan-

moins avec toutes ces précautions, il fut impossible d'arracher entierement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excès, & la dissimulation en couvrit la tolérance.

On vit venir cette même nuit diverses troupes de paysans à demi morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance : & quoiqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassés comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le Général, qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siége, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissements, afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la ville.

Au point du jour, on vit les rues dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs soldats, qui venoient seulement à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le Général voyant qu'ils ne l'attaquoient pas, suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut, parcequ'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vraisemblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque ses forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la ville. Il

donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés, avec quelque espérance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vit retirer les troupes disposées à la défense des rues.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministres & le reste de ses soldats, faisoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du lac; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenues, d'une espece de circonvallation de grosses planches garnies de facines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au devant un fossé plein d'eau & très profond qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les rues en terre ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour suivant, Cortez suivie de la plus grande partie des Espagnols, s'avança jusqu'aux endroits que les ennemis avoient abandonnés, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude presque innombrable de peuple; mais avec quelques marques de paix, qui se réduisoient à retenir le son de leurs instruments de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Espagnols, sans attaquer, ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parcequ'ils baissoient leurs

armes, & donnoient à connoître par leur ſilence & par leur repos, que les traités qui produiſoient cette eſpece de treve, ne leur étoient pas déſagréables.

On remarqua en même temps les efforts qu'ils faiſoient de cacher la néceſſité qu'ils enduroient, & de marquer avec oſtentation, que s'ils ſouhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement ſur leurs terraſſes, d'où ils jettoient au peuple quelques tourteaux de maiz, afin qu'on crut qu'ils avoient des vivres de reſte, & de temps en temps on voyoit ſortir quelques Capitaines, qui venoient défier au combat ſingulier le plus brave des Eſpagnols. Mais leurs inſtances duroient peu; & ils retournoient bientôt, auſſi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du Général. L'Indien paroiſſoit être un des principaux, à ſa parure; & ſes armes étoient une épée & un bouclier de quelque Eſpagnol qu'ils avoient ſacrifié. Il répéta pluſieurs fois ſon défi avec une extrême arrogance; en ſorte que Cortez fatigué de ſes cris & de ſes geſtes, lui fit dire par ſon Trucheman: » Que s'il vouloit amener dix autres ſoldats avec lui, » l'on permettroit que cet Eſpagnol les » combattît tous enſemble «. En diſant cela le Général lui montroit le page qui portoit ſon bouclier. Le Mexicain ſentoit

bien ce trait de mépris : néanmoins, ſans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'inſolence. Le page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il crut que ce combat le regardoit, puiſqu'il étoit déſigné pour le faire : & il ſe déroba ſi adroitement d'auprès du Général, ſans qu'on s'en appercut pour le retenir, qu'ayant paſſé le foſſé comme il put, il chargea le Mexicain qui l'attendoit en bonne poſture. Nugnez para ſon coup du bouclier, & lui porta en même temps une eſtocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ſes pieds. Cette action fut célébrée des Eſpagnols par de grands applaudiſſements, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le page revint aux pieds de ſon maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrêmement ſatisfait de voir tant de valeur en une ſi grande jeuneſſe, l'embraſſa pluſieurs fois, & lui ceignit de ſa main l'épée qu'il avoit gagnée, lui confirmant ainſi le titre qu'il avoit acquis par ſon courage, & qui lui donna une eſtime au-deſſus de ſon âge, entre les plus braves ſoldats de l'armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette ſuſpenſion d'armes dura, le Conſeil de Guatimozin s'aſſembla pluſieurs fois, pour délibérer ſur les propoſitions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit

à entrer en quelque traité, par la considération de l'extrême misere où ils se trouvoient réduit. Quelques autres concluoient à la guerre, réglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti : & ces infâmes Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandements de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion ; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques menaces mystérieuses prononcées en maniere d'Oracles, qui échaufferent les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animés. Ainsi tout le Conseil résolut de reprendre les armes ; & Guatimozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obéissance : néanmoins il ordonna, avant que de rompre la treve, que toute la Noblesse avec les pirogues & les canots se rendissent à une espece de port que le lac formoit en cet endroit là, afin de se préparer une retraite, en cas qu'on se vît poussé à la derniere extrémité.

Cet ordre fut exécuté ; & une multitude effroyable de toute sorte d'embarcations entra dans ce port, sans être remplis d'autres personnes, que des rameurs. Les Capitaines Espagnols qui étoient sur le lac, informerent aussi-tôt le Général de ce nouvel incident ; & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il dé-

pêcha auſſi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine Général de tous les brigantins, avec ordre d'aſſiéger le port, & de prendre ſur ſon compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ſes troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les réſolutions de la paix, par les menaces de la guerre. Ils avoient déja reçu l'ordre de ſe mettre en défenſe; & avant que l'avant-garde des Eſpagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité. Les Mexicains ſe préparerent au combat avec beaucoup de hardieſſe; mais ils reconnurent bientôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne virent plus que le péril qui les menaçoit, & ſelon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin; parcequ'ils ne furent pas longtemps ſans montrer quelques drapeaux blancs, répétant pluſieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les Truchemans, que ceux qui avoient quelque choſe à propoſer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette aſſurance, trois ou quatre Mexicains en habit de Miniſtres, ſe préſenterent de l'autre côté du foſſé; & après avoir fait, ſuivant leur coutume, de profondes humiliations avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez: » Que

» la Majesté Souveraine du puissant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommés pour traiter de la paix; & qu'elle les avoit envoyés, afin qu'après avoir écouté ce que le Capitaine des Espagnols leur proposeroit, ils revinssent l'informer des articles de la capitulation «. Le Général répondit : » Que la paix étoit l'unique but de ses armes; & qu'encore qu'il fût alors en état de donner la loi à ceux qui étoient si long-temps à connoître la raison, il faisoit encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avoit rompu : mais que des affaires de cette qualité s'ajustoient difficilement par la voie d'un tiers : & qu'ainsi il étoit nécessaire que leur Prince se laissât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ses Ministres & de ses Conseillers, afin de les consulter sur le champ, s'il se présentoit quelque difficulté. Qu'il n'avoit point d'autre dessein, que d'accepter tous les partis qui ne blesseroient point l'autorité souveraine de son Prince, & qu'à cette fin il engageoit sa parole (qu'il confirma par un serment) non seulement de faire cesser les actes d'hostilité, mais d'employer pour le service de l'Empereur de Mexique, toute l'attention nécessaire à procurer la sureté de sa personne, & le respect qui lui étoit dû «.

Les Envoyés se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assurer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers, afin de prendre lui-même communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette négociation, sous divers prétextes, jusques à ce que tous leurs bâtiments fussent prêts, pour assurer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient résolue. Ainsi les mêmes Envoyés revinrent à l'heure désignée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé. On remit après cela l'entrevue, sous prétexte d'ajuster quelques formalités sur la séance & les autres cérémonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers; & Cortez ne découvrit l'artifice, que le plus tard qu'on ne devoit l'attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il étoit si persuadé qu'ils souhaitoient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déja pris des mesures d'éclat & d'ostentation pour recevoir Guatimozin; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrete, d'avoir soutenu sa bonne foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, &

trouvant apparemment quelque différence entre l'aveu d'une offenſe qu'on nous a faite, & celui d'une tromperie dont nous avons été ſurpris.

CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour ſe retirer par la voie du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins à deſſein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il eſt enfin pris, & la Ville ſe rend à Cortez.

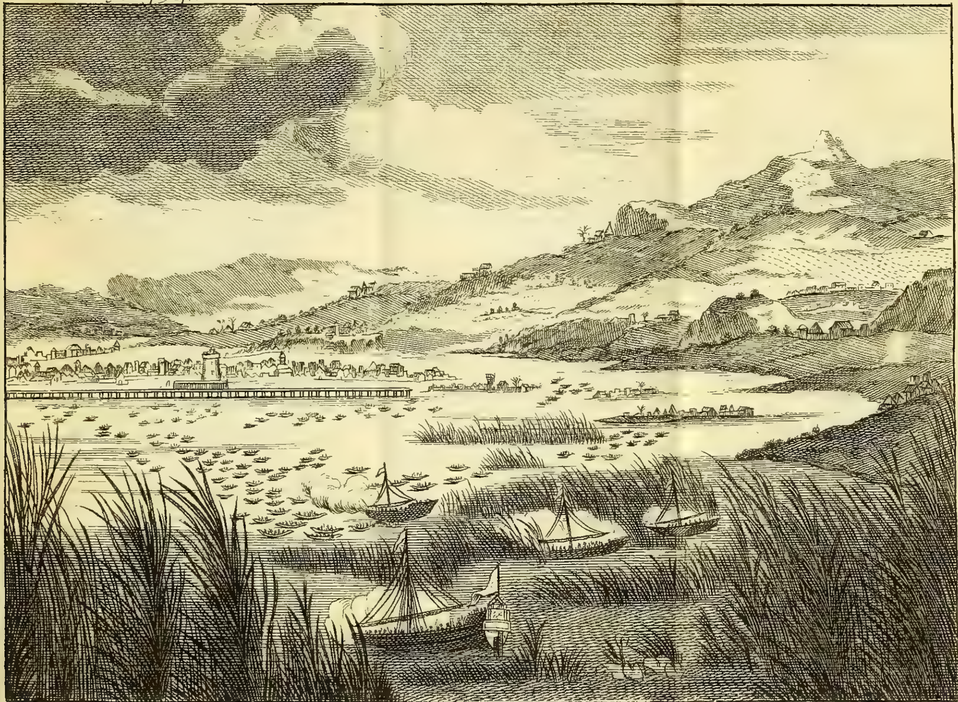
AU point du jour marqué par Cortez, pour ſon entrevue avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte ſur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit auſſi-tôt le Général, & aſſembla ſes brigantins ſéparés en différents poſtes, afin de pouvoir ſe ſervir de leur artillerie. En ce moment, les canots des ennemis ſe mirent à la rame. Ils portoient toute la Nobleſſe Mexicaine, & preſque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parcequ'ils s'étoient déterminés à faire un ſérieux effort contre les brigantins, & à ſoutenir le combat à tous riſques, juſques à ce que la perſonne de l'Empereur fût miſe en ſureté, durant cette diverſion des forces ennemies, après quoi chacun devoit prendre

différentes routes pour le suivre. C'est ainsi qu'ils l'exécuterent en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent jusques à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainsi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échappoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné ; & il donna ordre au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chasse avec son brigantin, & de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il lui seroit possible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parcequ'il connoissoit sa valeur & son activité, qu'à cause de la légéreté de son brigantin, qui consistoit peut être en la force des rameurs, ou parceque sa construction le rendoit plus coulant; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtiments. Ce Capitaine, sans employer d'autre temps que celui qu'il falloit pour revirer & donner un moment d'haleine aux rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de temps il gagna assez d'avantage pour tourner la proue, & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes en même-temps, & hausserent les rames quand elles se virent investies : & les Mexicains qui étoient sur la premiere, crierent

Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquain.

Tom. 2. Page 494.



qu'on ne tirât pas, parceque la perſonne de l'Empereur étoit ſur ce vaiſſeau; ce qui fut entendu par des Eſpagnols, qui ſavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baiſſerent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les démonſtrations de gens qui ſe ſoumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue; & Holguin, avec quelques Eſpagnols, ſe jetta ſur les priſonniers. Guatimozin s'avança le premier, & reconnoiſſant le Capitaine à la déférence qu'on lui rendoit : » Je ſuis, dit il, votre priſon-» nier, & j'irai où vous voudrez : Je vous » prie ſeulement de faire quelque atten-» tion à l'honneur de l'Impératrice & des » femmes de ſa ſuite «. Auſſi-tôt il paſſa dans le brigantin, & donna la main à ſa femme, pour lui aider à monter, avec une ſi grande préſence d'eſprit, que connoiſſant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit: » Ne vous inquietez point de ces gens de » ma ſuite, ils viendront tous mourir aux » pieds de leur Prince. » En effet, au premier ſigne qu'il fit, ils laiſſerent tomber leurs armes, & ſuivirent le brigantin, comme priſonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis; & on connut bien à leur réſiſtance, la qualité de ceux qu

les remplissoient, & le courage de cette Noblesse, qui avoit pris à tâche de répandre tout son sang, pour faciliter la liberté de son Prince. Néanmoins le combat cessa bien tôt, quand ils reçurent la nouvelle de sa prison : & passant en un instant, de la surprise au desespoir, les cris de guerre se tournerent en pleurs & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-seulement ils se rendoient avec peu ou point de résistance ; mais encore plusieurs Nobles s'empresserent à passer dans les brigantins, afin de suivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, après avoir envoyé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & sans s'approcher de trop près du brigantin de Sandoval, il lui fit part comme en passant, de cet heureux succès : après quoi, voyant ce Commandant fort disposé à se charger d'un prisonnier de cette importance, il suivit sa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre précis, & que la répugnance qu'il avoit d'y obéir, ne se tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offert à les défendre, afin de faire une diversion de ce côté-là, combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes, jusques à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles, le débris des pirogues

qui escortoient Guatimozin, ils se retirerent confusément; sans néanmoins paroître lâches, mais seulement étonnés.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement, lorsque l'avis que portoit le canot dépêché par Holguin, arriva. Le Général leva les yeux au Ciel, comme vers la source de tout son bonheur; & manda aussi-tôt à tous les commandants des attaques, de se maintenir à la vue des remparts, sans s'engager plus avant, jusques à nouvel ordre. En même-temps il envoya deux compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assurer de la personne de Guatimozin : & sortit assez loin hors de son logis, pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de révérences, ces démonstrations extérieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produisant la reconnoissance, pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis, toute la suite de l'Empereur s'arrêta; & ce Prince entra le premier, avec l'Impératrice, affectant de témoigner qu'il ne refusoit pas d'entrer en prison. Il s'assit aussitôt avec sa femme; & un moment après il se leva, pour faire asseoir le Général; se possédant si bien en ces commencements, que reconnoissant les Truchemans au poste qu'ils occupoient, il commença la conversation en disant à Cortez : « Qu'attendez-» vous, généreux Capitaine, pour m'ôter

» la vie avec ce poignard que vous avez au
» côté? Des prisonniers de ma sorte ne
» servent que d'embarras aux vainqueurs.
» Sortez-en promptement; & que j'aie le
» bonheur de mourir par vos mains, puis-
» que je n'ai pas obtenu celui de mourir
» pour ma Patrie «.

En cet endroit toute sa constance l'abandonna, & les pleurs qui étouffoient sa voix, & forçoient la résistance de ses yeux, expliquerent le reste. L'Impératrice les laissa couler avec moins de réserve; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse, & à la compassion que ce triste spectacle lui causoit. Il laissa quelque temps à la douleur de ces affligés, & répondit enfin à l'Empereur: » Qu'il n'étoit pas son
» prisonnier; & que sa Grandeur n'étoit
» pas tombée dans une pareille disgrace,
» indigne d'Elle: mais qu'il étoit pri-
» sonnier d'un Prince si puissant, qu'il
» ne reconnoissoit point de Supérieur en
» ce monde; & si bon, que Guatimozin ne
» pouvoit pas seulement espérer sa liberté,
» de la royale clémence de ce grand Prin-
» ce, mais encore l'Empire de ses ancê-
» tres, augmenté du glorieux titre de son
» amitié. Qu'en attendant le temps qu'il
» falloit pour recevoir ses ordres sur ce su-
» jet, il seroit servi & respecté par les Es-
» pagnols, de maniere qu'il ne trouveroit
» point de différence entre leur obéissance

» & celle de ſes Sujets «. Il voulut paſſer de-là à quelques motifs de conſolation, fondés ſur l'exemple des Souverains tombés en de ſemblables diſgraces ; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour ſouffrir des remedes, & le Général appréhenda de le mortifier ſans le réſoudre ; parcequ'on n'a point encore trouvé de conſolation pour les Rois dépoſſédés, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la réſignation en un eſprit qui manquoit de la véritable connoiſſance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt quatre ans, & ſi brave, qu'en cet âge, il avoit acquis par ſes exploits & par pluſieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée ; haute ſans foibleſſe, & robuſte ſans difformité. On voyoit ſur ſon tein une blancheur ſi éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroiſſoit comme Etranger entre ceux de ſa Nation. Ses traits n'avoient rien de déſagréable : ils marquoient néanmoins beaucoup de fierté : & en effet ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'eſtime & le reſpect, qu'il conſervoit toute ſa majeſté au milieu de ſon affliction. L'Impératrice étoit du même âge que ſon mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivivacité de ſes manieres ; & ſon viſage, moins délicat qu'il ne convient à une Da-

me, avoit néanmoins à l'abord quelque air de beauté qu'il ne soutenoit pas; mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou selon quelques Auteurs, sa fille : & lorsque Cortez l'eut appris, il lui renouvella les offres de son service, se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la vénération qu'il conservoit à la mémoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soumettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore; ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le Général fût parti, on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein de lui faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : » Qu'il ne souffrît point » qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fît au- » cune injure, puisqu'il suffisoit pour les » obliger à se rendre, qu'ils sussent que » leur Empereur étoit pris «. Il avoit le jugement si libre, qu'il pénétra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer; & ce soin, digne véritablement d'une âme royale, trouva place entre des déplaisirs si touchants. Quoique le Général lui eût promis toute sorte de bons traitements en faveur

de ſes ſujets, il ſouhaita néanmoins qu'un de ſes Miniſtres l'accompagnât, ordonnant par ce Miniſtre, aux Soldats & au reſte de ſes Vaſſaux, d'obéir au Capitaine des Eſpagnols; puiſqu'il n'étoit pas juſte qu'ils irritaſſent un homme qui tenoit leur Prince en ſon pouvoir, ni de refuſer de ſe conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'Armée étoit encore au même poſte où le Général l'avoit laiſſée, ſans qu'il fût arrivé aucun mouvement conſidérable; parceque les ennemis, qui s'étoient retirés avec tout l'étonnement où la nouvelle de la priſe de leur Empereur les avoit jettés, ſe trouverent alors ſans vigueur pour ſe défendre, & ſans eſprit pour dreſſer des articles d'une capitulation. Le Miniſtre de Guatimozin entra dans leurs quartiers; & à peine leur eut-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y ſoumirent, en proteſtant de leur obéiſſance.

On arrêta, par l'interpoſition du même Miniſtre, qu'ils ſortiroient ſans armes & ſans bagage; ce qu'ils exécuterent avec tant d'empreſſement, que leur ſortie n'occupa que fort peu de temps. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes, ſurprit les Eſpagnols. Le Général eut grand ſoin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement; & ſes ordres étoient ſi reſpectés, que l'on n'entendit pas même une ſeule parole injurieuſe entre les Nations alliées,

qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Après cela, l'Armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtés cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funestes d'une misere horrible à la vue, & qui inspiroit de tristes réflexions: des invalides & des malades qui n'avoient pû suivre les autres; & quelques blessés qui demandoient la mort, accusant la piété de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroyable aux Espagnols, que certaines cours & maisons désertes, où ils avoient entassé les cadavres des hommes de considération qui étoient morts dans les combats, à dessein de célébrer leurs funérailles en un autre temps. Il en sortoit une odeur si insupportable, qu'on craignoit même de respirer, & véritablement il s'en falloit peu que l'air n'en fût empesté; ce qui fit hâter la résolution de la retraite. Le Général ayant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui lui parurent nécessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan, menant avec soi les troupes conduites par Chistophe d'Olid, pendant qu'on nettoyoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours après, afin de délibérer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête

pour l'établir & la maintenir ſurement, enfin à ranger toutes les meſures, & épuiſer les réflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des ſuites d'un bonheur ſi ſurprenant.

La priſon de Guatimozin & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treizieme jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de Saint Hypolite, dont pour révérer la mémoire, cette Ville célébra la Fête ſous le titre de Patron. Le ſiege dura quatre-vingt treize jours; & dans ſes divers incidents, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la conſtance & la valeur de Cortez; le courage infatigable des Eſpagnols, & encore l'union & l'obéiſſance des Nations alliées; accordant aux Mexicains la gloire d'avoir pouſſé la défenſe de leur Patrie & celle de leur Prince, juſques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Après la priſe de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs ſoumiſſions. Les Caciques voiſins ſuivirent bien tôt cet exemple : ce que les uns donnerent à la réputation des Eſpagnols, & les autres à la terreur des armes qu'on leur fit ſentir. C'eſt ainſi qu'on forma en peu de temps cette vaſte Monarchie, qui

a mérité le nom de Nouvelle Espagne; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Fernand Cortez, qu'une Couronne digne de son auguste front: Admirable conquête! & Capitaine très-illustre entre ceux que des siécles entiers ne produisent qu'avec peine, & dont on voit si peu d'exemples dans l'Histoire.

FIN.

Retraite de Guatimozin pris par Holguin.

Tom: 2. Page 549



TABLE

Des choſes les plus remarquables contenues dans cet Ouvrage.

A

G

Fin de la Table des Matieres.



